

Georges Bordonove

Requiem
pour Gilles

roman

*Siges de Rais /
Rety*

JULLIARD

LIBRAIRIE

Achille Coiffard

7. Rue de la Fosse - NANTES

REQUIEM POUR GILLES

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions René Julliard :

LA CASTE, roman, *Prix du Renouveau Français* 1952.

PAVANE POUR UN ENFANT, roman.

LES ARMES A LA MAIN, roman, *Prix Ève-Delacroix*
1956.

LE BUCHER, roman, *Sélection du Club des Éditeurs* 1957.

DEUX CENTS CHEVAUX DORÉS, roman, *Grand Prix*
Littéraire des Libraires de France 1959.

L'ENTERREMENT DU COMTE D'ORGAZ, roman.

LES TENTATIONS, roman.

Chez d'autres éditeurs :

MONTHERLANT, essai (*Éditions Universitaires*).

VERCINGÉTORIX, biographie (*Club des Libraires de*
France).

GEORGES BORDONOVE

1933
#

REQUIEM
POUR GILLES

(GILLES DE RAIS)

roman

14500



RENÉ JULLIARD

30 et 34, rue de l'Université
PARIS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
SUR ALFA DES PAPETERIES D'AVI-
GNON TRENTE EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS DE 1 A 30. PLUS
QUELQUES EXEMPLAIRES D'AU-
TEUR. LE TOUT CONSTITUANT
L'ÉDITION ORIGINALE.

*Quand il remontera le vétuste escalier
Où le pied du silence à chaque pas retombe...*

PÉGUY

© 1961 by René Julliard
Printed in France

PRINCIPAUX PERSONNAGES CITÉS

JEAN DE CRAON, *grand-père de Gilles, mort en 1432.*

AMAURY DE CRAON, *son fils, mort en 1415 à Azincourt.*

MARIE DE CRAON, *sa fille, mère de Gilles, morte en 1415.*

GUY DE LAVAL, *son époux, père de Gilles, mort en 1415.*

GEORGES DE LA TRÉMOILLE, *conseiller de Charles VII.*

Le roi CHARLES VII.

YOLANDE D'ARAGON, *reine de Sicile, belle-mère de Charles VII.*

JEANNE D'ARC (*et ses lieutenants : La Hire, Dunois, Xaintrailles*).

MARIE DE RAIS, *filles de Gilles et de Catherine de Thouars.*

ROSSIGNOL, HENRIET, SPADINE, *complices de Gilles.*

Le trompette DUMESNIL, LA RIVIÈRE, LANGLOIS, *l'orfèvre* PETIT, *magiciens au service de Gilles.*

PERRINE MARTIN, *dite « LA PELLISSONNE », ou encore « LA MEFFRAYE », pourvoyeuse de Gilles.*

Le duc JEAN V DE BRETAGNE.

Le dauphin LOUIS, *futur* LOUIS XI.

JEAN LE FERRON, *clerc tonsuré, frère de* GEOFFROY

LE FERRON, *Trésorier du duc de Bretagne et acquéreur de Saint-Etienne-de-Mer-Morte.*

JEAN LABBE, *capitaine breton.*

ARTHUR DE RICHEMONT, *frère du duc de Bretagne et connétable de France.*

JEAN DE MALESTROIT, *évêque de Nantes et Chancelier de Bretagne.*

FRÈRE BLOUYN, *de l'Ordre des Frères Prêcheurs, Vice-Inquisiteur pour la Bretagne.*

GUILLAUME CHAPEILLON, *promoteur devant le tribunal ecclésiastique.*

PERSONNAGES

GILLES DE RAIS, *lieutenant de Jeanne d'Arc, Maréchal de France, Lieutenant Général de Bretagne, né à Champ-tocé en 1403, pendu et brûlé à Nantes le 26 octobre 1440.*

FRÈRE JEAN JOUVENEL, *Carme de Ploërmel, confesseur de Gilles désigné par le tribunal.*

GUILLEMETTE-LA-DRAPIÈRE, *nourrice et berceuse de Gilles.*

THOMAS L'ENLUMINEUR, *architecte, historiographe et enlumineur de Gilles (et son disciple Raoulet).*

CATHERINE DE THOUARS, *fille de Milet de Thouars et de Béatrice de Montjean, enlevée et épousée par Gilles en 1420.*

GUILLAUME DE LA JUMELIÈRE, *sire de Martigné, conseiller militaire de Gilles.*

ÉTIENNE CORRILLAUT, dit « Poitou », *chambrier et complice de Gilles.*

RENÉ DE LA SUZE, *frère puîné de Gilles.*

ROGER DE BRIQUEVILLE, *cousin et complice de Gilles.*

GILLES DE SILLÉ, *cousin et complice de Gilles.*

PÉRONNE LOESSART, LE BARBIER, JEAN HUBERT, *et autres parents des victimes de Gilles.*

MAITRE FRANÇOIS PRÉLATI, *prêtre et magicien toscan, complice de Gilles.*

ELWEN, « *commissaire* » *du roi pour la Bretagne.*

PIERRE DE L'HOPITAL, *Juge Universel de Bretagne et Président du Tribunal Séculier qui prononça la peine de mort contre Gilles.*

LE PLUS SHAKESPEARIEN DES FRANÇAIS

Il vécut comme un monstre et mourut comme un saint, en sorte que, par une singularité incroyable, il entra tout ensemble dans les superstitions du peuple sous le nom de Barbe-Bleue, et dans ses dévotions. Les contrastes de sa vie et de son tempérament, sa ruine après tant de richesse, sa chute après tant de hauteur, ses larmes après tant d'orgueil, sa piété après tant de défis, eussent tenté la plume de Shakespeare et prennent à distance valeur de tragédie. Gilles est le plus shakespearien des Français. Il est aussi la tragédie faite homme, dans la mesure où celle-là rejette toute logique, c'est-à-dire tout calcul et, même toute velléité de calcul; où la fatalité régit les sentiments et les faits, leur imprime ce double sceau de la violence et de l'incohérence qui la caractérise; où le dénouement a, presque toujours, la grandeur et les résonances funèbres d'un Requiem. Gilles est de son époque, celle de la guerre de Cent Ans et des Très Riches Heures du duc de Berry, et il la dépasse. Soudard et mécène, jouisseur et dévot, instable et obstiné jusqu'à la sottise, intrépide compagnon de Jeanne et influençable, le plus pervers et le plus enfantin, acharné à se perdre mais pressurant la vie, en collectionnant toutes les ivresses, déchiré cependant par tous les remords, allant d'un excès à l'autre sans jamais une heure de repos, tantôt il apparaît semblable à ces personnages des enlumines dont les pourpoints et les chapeaux scintillent de pierreries, et tantôt sanglant et rugissant comme une bête fauve.

LE 25 OCTOBRE 1440

Je pris l'idée de ce livre, un soir d'automne, sur les collines encerclant les ruines de Tiffauges, là-même où vécut Gilles.

Mais, d'abord, il y avait eu deux faits apparemment sans importance. Un jour, le chien que j'aimais, brusquement affolé, se jeta dans les douves au pied du donjon, en ressortit à l'instant, les crocs d'une vipère vissés dans le cou. Un autre jour : le guide me montrait des ossements aux cassures significatives. Il les avait extraits d'un éboulis que l'on s'employait à déblayer. Nous parlions. Tout à coup, un cri perçant et pitoyable jaillit derrière nous. Ce cri tenait de l'exclamation douloureuse et du gémissement de l'impuissance offensée; il s'achevait en plainte, comme une bourrasque de vent s'effiloche aux arbres et expire. Je me retournai et vis un petit visage fripé et ridé, une bouche tremblante, deux mains suppliciées par la goutte, jointes et levées vers le ciel. Le bonnet pointu, la robe d'un grossier lainage noir appartenaient à un autre âge. C'étaient ceux des aïeules de ces contrées, naguère. Et c'était leur cri qui venait de s'échapper de ces vieilles lèvres. La plainte exacte, le gémissement qu'elles proféraient quand, sur le passage de Gilles ou de ses familiers, disparaissaient les enfants rieurs, les beaux adolescents, les bergers aux dents intactes. Il exprimait l'antique détresse du peuple toujours humilié, les désespoirs secrets, les chagrins sans remède, la crainte et la colère. Alors cette histoire d'orgueil et de folie, ce Minotaure féodal, qui en était le héros, m'apparurent, non plus à travers

les miniatures du temps ni les parchemins enrichis de lettrines, mais sur un fond d'humanité souffrante, implorante, autrement tragique et vraie! Ces collines, qui l'avaient vu vivre, s'animèrent. Ces bois, où il avait évoqué les démons, se découpèrent, plus sombres et plus aigus. Ces maisons, accrochées au flanc du coteau ou tapies dans la vallée de la Sèvre, me chuchotèrent les tourments indicibles qu'elles avaient cachés, les angoisses d'autant plus cruelles qu'elles n'osaient ou ne pouvaient s'exprimer, n'ayant pas encore de nom. Ces ruines immenses me semblèrent teintées de sang; elles recoiffèrent leurs ardoises, reprirent un peu de leur magnificence. Il ne me suffisait plus de raconter la vie de Gilles vue de l'extérieur, d'énumérer des événements, des dates. Il me fallait le regarder en transparence, descendre en lui comme au fond d'une galerie de mine et le montrer « de l'intérieur ». Et faire entendre, non seulement sa voix, mais celle des créatures anonymes ou connues qui avaient peuplé son horizon. La voix de ceux qui avaient perdu leur enfant par sa faute, de ceux qui l'avaient aimé ou haï, admiré ou détesté en l'enviant, exploité ou servi, et qui furent les témoins, volontaires ou non, de sa brève existence.

Les lances grêles des noisetiers grillaient le couchant. Le ciel était une apocalypse de silence, d'ors et de pourpres qui s'éteignaient au-dessus de la chair rouillée des collines, des bois déserts, du ruban pâle de la rivière. Une faible brise agitait à peine la pointe des herbes, les feuilles légères d'un osier. Les oiseaux se taisaient, ainsi que les hommes et les bêtes disséminés dans les labours. Tout était comme figé dans un enchantement de tapisserie, hormis ces lentes lumières du crépuscule.

Le soir du 25 octobre 1440, veille de son exécution, je l'imaginai tel : une attente somptueuse, une apothéose muette de la nature, un silence fait de mille voix évanouies, mais ardentes en leur temps et soudainement audibles. Avec les yeux de l'imagination, j'entrevis Thomas-l'Enlumineur, Guillemette-la-Drapière, Catherine de Thouars, puis les autres, tous.

Devant l'âtre, Guillemette revivait l'enfance de

Gilles. Thomas, c'étaient sa jeunesse et ses premières aventures. Le Sire de Martigné, ses premières armes. Dans une chambre de l'hôtel de la Suze, à Nantes, Catherine pleurait ses tristes amours. Et Péronne Loesart, l'enlèvement de son fils dont Gilles avait dit cyniquement qu'il était « bel comme un ange et fort bien choisi. » Ses complices, je les apercevais sous les voûtes basses de leurs prisons, ruminant un passé déjà mort, les jours de liesse, les banquets infernaux et les scènes d'horreur. Ceux qui avaient fui le châtiement et se terraient, sous de fausses identités, en d'obscurs manoirs, je réinventai leurs regrets et leurs tremblements. Car, cette soirée du 25, tous ne pensaient qu'à Gilles; ils ne pouvaient faire autre chose. Ce qu'ils savaient de lui, ils s'en délivraient, en le confiant à leurs amis, à leurs parents. Et ceux qui étaient seuls se le répétaient à eux-mêmes, faute de mieux. Dans l'après-midi, après les aveux fracassants et la grande confession publique, le tribunal l'avait condamné à être pendu et brûlé. Ce procès avait défrayé la chronique, attiré à Nantes une foule de petites gens et de seigneurs. Les uns avaient été entendus comme témoins. La curiosité, la soif de justice, l'intérêt, voire la compassion, poussaient les autres. Et c'étaient leurs innombrables silhouettes qui écartaient les tiges des noisetiers, foulaient ces herbes maigres et ces jonchées de feuilles mortes. Lui ne se mêlait pas à son peuple. Il s'isolait dans sa geôle d'apparat. Il était seul en face de ce qu'il avait été, arrachant, lambeau par lambeau, la dépouille de la Bête, afin de se retrouver et de se libérer, lui aussi, de ses trop lourds secrets, de sa rage de méfaire.

Sa dernière nuit va venir. Il a ouvert sa fenêtre. Sur l'autre rive de la Loire, il aperçoit les charpentiers qui achèvent de clouer trois gibets, le bourreau qui, bras croisés, surveille ses valets : ils déchargent une charretée de fagots, les empilent avec soin sur l'échafaud.

Un cavalier paraît. Il s'arrête et demande :

– Pour qui travailles-tu, bourreau ?

– Pour un Maréchal de France, Monseigneur Gilles de Rais, magicien, sodomique et meurtrier d'enfants. Il mourra de ma main. Ne manque pas ça.

L'étranger remercie, s'engage sur le pont.

– Eh! crie le bourreau, hâte-toi. Il y aura foule. Tous les lits de Nantes sont retenus.

Gilles écoute cette rumeur qui monte vers lui : des riches maisons, des tavernes, des salles du palais ducal, mais aussi des chaumines et misérables cabanes éparses dans la campagne. Peu à peu, la nuit descend sur l'estuaire. Mais une multitude de voix, de pensées s'allument dans l'obscurité, pareilles à de fines lumières ou encore aux étoiles entourant un astre déjà refroidi, déjà voilé d'un brouillard fauve. Elles l'accompagneront, tout au long de cette nuit, chacune éclairant une heure, un jour ou plusieurs années de ce qui fut son existence. Puis elles s'éteindront, comme lui, avec l'aube.

LA HUQUE BLEUE

Les petits carreaux enchâssés de plomb bleuissent autour de sa tête. Il fait si froid, maintenant, l'haleine du fleuve est si humide que les rues se vident de leurs groupes. Les hommes rentrent chez eux. Ils se réchauffent à la pierre de l'âtre, en buvant du cidre doux et du vin chaud. La plupart écoutent, d'une oreille heureuse, le vent qui s'élève soudain, en une longue, longue et morne plainte effilée. La chaleur des bûches rosit leurs larges trognes. Il y a ceux qui attrapent leurs femmes à la volée et les baisent à bouche-que-veux-tu, et ceux qui les aiment en silence. Des petits jouent sous les tables; d'autres se poursuivent dans les escaliers et jouent à se faire peur : on dit que « Barbe-Bleue mourra demain ! » Les fenêtres s'éclairent de distance en distance, rectangles rougeâtres entre les croisillons de bois, sous l'auvent aigu des toitures. La Loire coule sous les bateaux, toute blanche, avec des moirures de fin de jour; elle va se perdre dans les grisailles de son embouchure où les lignes d'arbres, les rives terreuses et l'eau glacée se confondent. La marée montante dresse de fragiles et sombres nuages; elle les déplie, les referme, ou les déchire et les éparpille ainsi que des toiles d'araignée. Un reste de soleil ponctue de braises l'extrême bord de l'horizon. Autour des clochers, les corbeaux et les mouettes tournent sans fin, les cris des poulies se mêlant aux croassements narquois. Les casques des soldats, le fer de leurs lances luisent dans le hourd du chemin de ronde.

Gilles frissonne, non parce qu'il a peur, mais parce que le vent fraîchit encore et que l'air s'appuie sur

sa gorge comme une main gelée. Désormais qu'a-t-il à craindre ? Il demeure. Les hommes rient derrière sa porte. Ce doit être la relève : depuis que le jugement est rendu, Monseigneur le duc de Bretagne a doublé la garde. En bas, vers les avant-postes, des talons sonnent sur les dalles, des armes cliquètent. Gilles se penche entre les barreaux. Un homme à cheval débouche dans la rue. Sa barbe argentée sort d'une huque bleue. Il porte un très long et vaste manteau dont les pans s'étalent sur les fesses du cheval. Il tient contre lui, précieusement, un jeune garçon qui lève sa tête bouclée. Gilles aperçoit, dans une lueur, le vieux visage très bon, très doux, le sourire de contentement du petit-fils. Le cheval va son pas sur les pavés. Un chien trotte entre ses pattes, la truffe au sol et la queue en faucille. Gilles frissonne de nouveau, mais ce n'est plus de froid. Ses doigts se crispent sur les solides rejas de fer. Cette image fugitive d'un bonheur si paisible, de cette amitié entre un vieillard et un enfant, quels souvenirs éveille-t-elle en lui, brusquement intolérables ? Elle s'efface. Mais une voix sort des murailles. Gilles sursaute.

*A notre gentil dauphin
Que reste-t-il ?
Orléans, Beaugency,
Notre-Dame de Cléry,
Vendôme,
Vendôme...*

La vieille chanson de l'espérance, celle qui appelait l'avènement de Jeanne, les grands dévouements, les hautes ferveurs; celle de la jeunesse éclatante et de la gloire de Gilles!

*... Orléans, Beaugency,
Notre-Dame de Cléry,
Vendôme,
Vendôme...*

Chacun de ces noms se plante dans sa chair, et brûle. Gilles n'en peut plus; il ferme la fenêtre. Aussitôt, les murs, le plafond bas, la porte bardée de clous et percée d'un judas l'enserrent et l'oppressent. Deux bougies grésillent, piquées dans un chandelier aux coupelles décorées de créneaux. Leurs clartés mouvantes caressent distraitemment les tapisseries tendues au-dessus des coffres, le cuivre ciselé des fiches, les sculptures des crédences. Gilles n'est point venu les mains vides de Machecoul. On lui a permis d'emporter ses objets usuels : d'où les pièces d'orfèvrerie rutilant dans les encoignures, les panneaux où des seigneurs courtois et leurs dames s'ébattent en leurs nobles jardins d'amour, ultimes vestiges des splendeurs perdues. Un petit orgue portatif est sur la table : quand on le replie, ce n'est plus qu'un gros livre à ais de bois, mais peint de scènes sur champ d'or. Tout ce que Gilles possède, tout ce qu'il a choisi revêt le même caractère de rareté exquise.

Gilles s'assied lourdement, dans l'unique fauteuil. Ses yeux se portent sur une image. C'est Frère Jean Jouvenel, des Carmes de Ploërmel, son confesseur désigné par le tribunal, qui la lui a laissée. Pour la dixième, peut-être la centième fois, il la regarde et tressaille. Elle représente la lutte de Jacob et de l'Ange. En la lui remettant, le Frère eut ces paroles : « Pour que vous la méditez, Monseigneur de Rais, et tiriez profit de vos réflexions. Elle est une allégorie de nous-mêmes, hommes terrestres; la somme et le résumé de notre condition. Dès le moment de notre naissance, nous insultons cet ange et luttons contre lui, jusqu'à l'heure de notre mort. Me comprenez-vous bien ? De notre premier jour au dernier, en nous se fait cette empoignade, le Mal étire le Bien et cherche à l'abattre. C'est là notre destin amer. » L'ange emplumé d'or resplendit; il a le regard tranquille du bon lutteur. Au contraire Jacob est une boule de muscles contractés, une noirceur tordue par l'effort; ses cheveux dénoués lui couvrent le visage; il a l'acharnement des désespérés; on le sent rempli de trahison, mais aussi de tris-

tesse. Gilles pose l'image et soupire. Sa tête roule sur le dossier. Son regard s'assombrit, tellement qu'il paraît noir. Les commissures de ses lèvres s'incurvent, tirant en bas le poil des moustaches, le partageant en deux crocs brunâtres. La fatigue, la douleur ont buriné ses traits, approfondissant les rides précoces et les cernes, accentuant la pâleur malade. Sa bouche ressemble à une blessure. Sa barbe, taillée en queue d'aronde, tremblote comme celle des vieillards ou des paralytiques : mais elle reste si noire et si touffue que, par instants, elle a des reflets bleutés. Le beau visage de jadis n'est plus que cette boue jaune, sillonnée de rigoles d'eau sale : l'eau des larmes, qui va s'enfouir dans ces taillis de poils hérissés. La vaste poitrine se soulève avec peine. Ce qui s'opère en elle, le chemin sinueux qui s'ouvre dans les épaisseurs de sa chair, Gilles les ignore. Toutefois, sous son front bombé, cette idée se forme, fuse et s'épanouit véhémentement :

« Et, moi aussi, j'ai été un ange ! Moi aussi, j'ai été l'enfant à cheval, pressé contre le poitrail du vieil homme à huque bleue. En ce temps-là, les démons n'avaient pas de prise sur moi, j'étais encore un ange ! O Dieu, j'étais encore un ange !... »

Il se redresse, court vers la porte qu'il frappe d'un poing nerveux. Le judas s'ouvre; un visage s'inscrit dans le croisillon :

– Va quérir Frère Jouvenel. En hâte ! J'attends !

Mais il se reprend, abandonne son ton de commandement, s'humilie devant le sergent :

– Prie le Frère de descendre. Dis-lui que j'ai grande hâte de le voir.

Dans l'escalier en colimaçon, les hommes ricanent. Mais l'un d'eux, assis sur une marche, la lance entre les cuisses, chantonne :

*Notre-Dame de Cléry,
Vendôme,
Vendôme...*

Le judas se referme, avec un claquement sec.

Frère Jouvenel s'abîme en ses prières. Ses maigres doigts lisses émergent de la stalle, couvrant son front. En lui, il sent bouger son âme inquiète. Elle est, dans cette nuit qui tombe à présent des vitraux, semblable à une enfant gémissante. Le Frère a pour métier d'extirper le péché où qu'il le rencontre, de vider les purulences spirituelles, d'étendre le baume de ses consolations sur les plaies cuisantes, avivées sans cesse par les nostalgies délicieuses, adroites filles du démon. C'est toujours lui que désigne le Tribunal pour aider les condamnés à quitter la vie, à affronter les rudes supplices. Il est réputé pour cela. C'est sa spécialité. C'est encore lui qui les assiste dans leur Passion. Il a conduit des innocents à la roue, des criminels à la potence et des sorcières au bûcher. Le puits des détresses humaines et des sanies, il y est descendu tant de fois que son cœur ancien devrait en être endurci. Mais contre certain bois d'homme rien ne peut : Frère Jouvenel trouve toujours les paroles qui éclairent des moments si cruels, rendent courage et ce qu'il faut d'espoir.

Pourtant il eût préféré qu'un autre fût désigné à sa place. Il désire, mais il appréhende, ce qu'il entendra. Il sait trop que certaine maladie de l'âme se communique plus aisément que les principes de la fièvre maligne et de la peste. Le désespoir public de Gilles, ses larmes spectaculaires et ses convulsions, il les soupçonne d'avoir été insincères. Il se dit que Gilles voulait, en se vautrant dans sa fange, en éclabousser les juges, les stupéfier et, faute de mieux, laisser de lui la trace d'un criminel incomparable. Mais aussi la curiosité le pousse et le reconforte sournoisement. Il est un amateur d'âmes, quoi qu'il en ait. Or, en dépit des aveux « hors et en jugement », l'essentiel de Gilles lui échappe. D'immenses zones d'ombre restent à explorer. Le secret de ces crimes démoniaques et monstrueux, les juges ne l'ont point élucidé, parce que

reculant devant l'horreur ! Mais, dans le même temps, le Frère se demande si l'autre, en se déchargeant de son fardeau, ne va pas l'en accabler ; si les paroles qu'il lui arrachera par la douceur, l'habileté ou la menace ne s'incrusteront pas dans sa chair trop humaine. Mais aussi il perçoit, à travers l'épaisseur des murailles, l'angoisse brutale du prisonnier, et s'émeut. Il n'a jamais pu, quel que fût le danger, abandonner une âme aux ténèbres.

La lanterne du sergent se balance sur les pavés. L'homme s'approche, massif et courtaud, dans son corselet de cuir bouilli.

— Mon Père, il demande après vous. Sûr, c'est le moment ! Il geint de plus en plus fort. Il est en larmes.

Frère Jouvenel se relève. Il est très grand, très maigre. Sa robe tombe à longs plis raides. Sa face émaciée est celle des statues d'église, ou des gisants qui allongent leurs armures glorieuses dans les enfeux. Ses paupières privées de cils voilent à demi des yeux si clairs qu'ils semblent vides. Le sergent le précède, à demi retourné et levant sa lanterne, afin d'éclairer les marches. Devant la porte de Gilles, les hommes se lèvent et arrêtent leurs rires imbéciles. L'énorme clef tourne enfin dans la serrure.

— J'entre aussi ? demande le garde.

— Non, laissez-nous seuls.

— Appelez en cas de besoin. Nous sommes là.

Gilles est encore devant ses deux bougies, accoudé, misérable. Le Frère le dévisage, longuement.

Peu à peu, le lourd regard s'éclaire, recouvre ces transparences bleues, cet éclat qui frappèrent tant ses contemporains ; la bouche se décripe.

— Mon Père, je n'en puis plus. Les spectres reviennent. Les démons recommencent à me tourmenter.

— Non, ils se débattent. Si vous percevez votre horreur, c'est que votre âme s'éveille à la vraie lumière. Et vous la sentez revivre. Savez-vous ce qu'est une

âme ? C'est une pièce d'or pur, d'or vierge, enfouie dans les immondices.

– Hélas !

– Il est vain de déplorer. Il faut, résolument, plonger en vous, fouiller ces ordures, et ramener au jour la parcelle divine gisant au fond de votre corps. Alors vous pourrez espérer ! Comprenez-moi : en vous retrouvant, c'est Dieu que vous trouvez... Vous n'avez pas tout dit aux juges ?

– J'ai avoué de quoi faire mourir et condamner dix mille hommes.

– Vous leur avez jeté vos crimes à la face sans rien expliquer. Lorsque Pierre de l'Hôpital vous a demandé pourquoi vous les aviez commis, quel mobile, ou quel appétit, vous poussait, vous vous êtes dérobé.

– Je n'avais aucune excuse à invoquer.

– Vous refusiez de plonger en vous-même.

– Si je recommence cette confession, vous pâmerez de dégoût ; vous me fuirez. Vous seul pouvez écarter de moi les démons !

– Je m'y emploierai, de tout mon pouvoir. Mais aidez-moi à le faire.

– Non, vous me fuirez ! Vous êtes un ange. Vous êtes l'ange qui est peint sur cette image, et lutte contre l'homme noir.

– Monseigneur de Rais, vous vous abusez. Je ne suis pas un ange. Si je l'ai été, je ne le suis plus. Je ne suis qu'un misérable pécheur, comme vous, comme nous tous, et rien de plus ! Je lutte pour les autres, certes, mais aussi pour moi. On vante ma sûreté, mes dons de persuasion, mais on ignore mes incertitudes et mes faiblesses.

– Non, non, s'entête l'autre, vous êtes un ange, vous êtes cet ange éblouissant...

Frère Jouvenel scrute ce visage défait, discerne l'usure des chairs besognées par les orgies, la luxure et le remords, l'interrogation bouleversante du regard, les crispations spasmodiques des muscles du menton et des joues. Et, soudain, son cœur lui parle. Il n'importe guère que le condamné arbore ce pourpoint

blanc, piqué de fines étoiles d'or, bordé d'hermine, cette ceinture et ce poignard gainés de velours pourpre. Ce n'est qu'un pauvre homme en face de l'éternité. Ce qui roule, en petits globes visqueux, sur cette fourrure de barbe, sur les anneaux de cette chaîne seigneuriale, ce sont des larmes. Les larmes d'un homme !

– Et moi aussi, s'exclame douloureusement Gilles, moi aussi, j'ai été un ange. Mais comme il y a longtemps...

GUILLEMETTE - LA - DRAPIÈRE

– Non, jamais, dit Guillemette, il n'a été un ange. Jamais, le pauvre Gilles! Il ne le sait pas. Ces choses, on ne les sait jamais. Mais moi, bonnes gens...

Guillemette est de ces puissantes natures qui, dans leur jeunesse, ressemblent à des arbres fleuris, puis, en vieillissant, à des tours. Elle a une bedaine, un torse et des épaules de roulier. Des mains larges et charnues, aux ongles courts, d'énormes poignets. Ses pieds, chaussés d'épais souliers carrés du bout, n'en finissent pas. Ses petits yeux verdâtres luisent au-dessus des pommettes hautes, tendues et vernissées. Un reste de blondeur fait oublier le blanc de ses cheveux. Un sang nourri gonfle les lobes de ses oreilles, mais ses joues ont ces roseurs duveteuses des peaux de pêche. Elle s'adosse contre un des piliers de la cheminée. Les flammes lèchent sa robe de deuil, promènent sur sa jupe leurs lueurs dansantes. Trois autres vieilles s'alignent sur un banc à dossier, en vis-à-vis, braquant leur nez sur Guillemette, afin de ne perdre aucune de ses paroles. La première caresse un chat gris, dont les prunelles luisent comme deux écus. La seconde croise ses petites mains ivoirines sur son estomac rebondi. La troisième porte un haut bonnet dont les ailes empesées retombent sur ses épaules.

– Quand, poursuit Guillemette, Monseigneur l'Evêque expédia ses commissaires dans le pays, ils ont su me trouver. Par une belle matinée, qu'est-ce que je vois? Trois cavaliers descendre de cheval, juste devant mon huis : et même ils accrochèrent leurs brides à mes anneaux. Jusqu'à l'heure du déjeuner,

ils m'ont interrogée et questionnée sur Gilles, de la part de l'Evêque. Quand j'ai su qu'il était arrêté et mis en jugement, j'ai cru bon de m'en venir. J'espérais que les juges me convoqueraient. J'avais à dire. Mais ils ont dédaigné mon témoignage.

– Il n'aurait servi de rien.

– Voire.

– Déjà que les témoins abondaient. Qu'aurais-tu changé? Gilles a tout avoué. Alors?

Guillemette renifle. Elle essuie ses yeux qui d'ailleurs restent secs. Le chat ronronne avec application, la queue dressée; il cogne son petit front velu, son nez humide, contre la vieille paume.

– Mais moi, je le connaissais. Je l'ai nourri du lait de mes mamelles en mon temps jeune! Je l'ai lavé, parfumé, mignoté, habillé et conduit hors de l'enfance. Il est un peu mon fils. M'entendez-vous, cousines? Je l'ai pris vagissant et mené au-delà ses dix ans.

– Il t'aimait bien. Tu n'as pas à te repentir de lui. Cette maison qu'il t'a donnée, avec dix arpents de terre et le beau jardin!

– Et cent écus d'or! Oui, il m'aimait bien. Il m'était bien reconnaissant. Parvenu à l'âge d'homme, il m'embrassait encore comme du pain tendre. « Ma bonne Guillemette » qu'il m'appelait.

– Et le cœur te sortait des lèvres, bêtasque que tu es.

– Je l'en laissais sortir. Avec l'eau des yeux. Un si grand Seigneur, un Maréchal de France!

– Il trompait assez bien son monde.

– Déjà tout petiot, il n'était pas ordinaire. Je vous affirme qu'une force noire tenait son corps menu. Qui peut le savoir mieux que moi? Pourtant, à sa naissance, il était bien naturel et fort poupon, avec un râble solide, pour ça oui! Il n'était pas comme certains qui ont une grande dent à leur écarter les babines, des mains palmées ou des signes sur la peau. Il était bien net et de bonne santé. Mais voilà qu'un jour, – je venais de lui retirer mon tétin –, une colère le prend. Sans pleurer ni brailler, il me mord, et s'accroche de ses petits ongles

si dur qu'il m'égratigne. Je le calotte, et drul, il ne me lâche pas.

– Tu aurais dû te plaindre.

– D'une colère de nourrisson ? D'ailleurs, pendant une paire de semaines, ça l'a quitté. Puis, ça l'a repris. Il me mordait les mamelles. Il me les déchirait à coups d'ongles, et s'endormait comme une masse de plomb. A présent, ouvrez l'oreille, mes commères. Quand il a commencé à babiller – et je vous prie de croire qu'il était précoce –, il me demandait toujours qui m'avait battue, pourquoi j'avais ces vilaines croûtes sur la poitrine. Quand je saignais, il pleurnichait et se câlinait, mais ses yeux de petit démon brillaient alors comme vers luisants : je n'ai jamais vu de nourrisson avoir des yeux pareils. Mais je lui pardonnais tout, sottement j'en conviens. Après, je suis demeurée à son service. J'étais sa berceuse. Et bien utile ! Il me demandait pour l'endormir, le border, lui faire des contes et, d'aventure, chanter. Sa mère, la Dame de Craon, n'avait déjà plus guère à vivre ; elle déclinait d'année en année, mais en se négligeant : la pauvrette partageait son temps entre les apothicaires et les invités de son père ou de son mari. Ce monde qu'il y avait à Champtocé ! Quelle folie ! Bref, elle finissait de s'user tout bonnement et simplement au service de ses hommes. Même Guy de Laval, son époux, ne s'apercevait de rien. Au lieu d'épargner sa femme, il partait pour la chasse chaque matin que Dieu faisait, et la troupe entière s'en retournait festoyer à Champtocé. Et moi, j'étais là pour m'occuper de Gilles.

– Qui te battait !

– Oui-da, cousines. Ses colères le reprenaient plus souvent qu'il n'était raisonnable. Ça dépendait de la lune, des changements de temps, peut-être de la nourriture...

– Ou de ses caprices.

– D'autre chose, et je te le prouve. Je sentais venir les crises, à la fin. La mauvaise force aiguissait son œil. J'avais beau me garer, il était le plus prompt. Il se jetait sur moi, griffait ou mordait ce qu'il pouvait

attraper, et sombrait dans le sommeil. Plusieurs fois, j'ai craint pour sa vie : il avait l'air d'un petit mort, le teint cireux, les narines pincées. Mais, toujours, en s'éveillant, il demandait pourquoi j'étais en sang, qui m'avait blessée. Le sommeil lui enlevait sa souvenance. Longtemps, j'ai supporté ses coups. Mais la fois qu'il m'avait sauté à la figure et déchiré toute une joue... J'en porte encore les marques. C'était par une soirée venteuse ; il ne tenait pas en place...

Guillemette se revoit, poussant les volets du fenestron. Le ciel était si clair qu'à travers les losanges des vitres, on apercevait des troupeaux de nuages happés par les collines. Gilles avait brisé deux petits tournoyeurs, en cuivre émaillé, imités à la perfection, avec leurs palefrois, leurs lances et leurs armures. Il achevait de les écraser, en les piétinant. Guillemette essayait de le calmer ; elle disait :

– C'est un orage qui passe en vent.

D'un bond de chat, merveilleux, incroyable, il avait atteint sa tête, ses épaules. Ses petites dents s'étaient plantées dans la joue rose : ses yeux luisaient, intensément, férocement, au bord de la plaie. Guillemette l'avait saisi à bras-le-corps. Il avait lâché prise, était devenu mol et plaintif, avant de s'abattre, au pied de la berceuse, tel un paquet de hardes...

– Et tu as fini par causer ?

– Ils m'ont questionnée. D'abord la Dame, puis son époux, le Sire Guy, enfin le vieux Sire Jean de Craon, mais celui-ci, il s'est mis à rire. On a montré Gilles à deux mires qui habitaient la contrée. Ils l'ont palpé, tourné et retourné et se sont accordés à dire que c'était la force du sang. Le vieux Jean se tapait sur les cuisses ; il répétait : « Bon chien chasse de race ! » Les yeux de Gilles brillaient, mais il ne griffait que moi.

– En ne se souvenant de rien ?

– Jamais. J'ai idée qu'un méchant esprit le commandait, ou que l'enfant tombait du haut mal. Si les juges m'avaient convoquée, je me serais expliquée là-dessus.

– Prétends-tu qu'il a tué des centaines d'enfants sans le savoir ?

— En grandissant, ses crises sont devenues plus rares, mais peut-être plus mauvaises. Quand il les sentait venir, il s'en allait à cheval et passait sa rage je ne sais comment ni sur quoi. Il me semble que ces choses sont de poids et de conséquence. Vrai, je ne comprends pas les juges! Si le démon le muait en bête, est-il entièrement coupable? Si le mal le tourmentait, tout d'un coup... Mais je perds ma salive. Ils l'ont condamné. Pour eux, il a avoué; tout est clair. Non pour moi. Toute simplette et illettrée que je sois, j'aperçois un mystère épouvantable dans cette vie, et la pitié me prend. Je vous dis que c'était un enfant enchanté. Je vous dis...

Dehors, le vent gonfle sa voix. Les girouettes grincent, ou bien les enseignes des boutiques voisines. Un flocon de suie tombe de la cheminée. Les flammes se font plus vives; leurs crêtes se colorent d'un bleu céleste. Les yeux du chat ne sont plus que deux minces croissants lunaires. La marmite crachote consciencieusement son eau.

— Mais alors, insiste Guillemette, s'il ne se possédait pas pleinement, c'était donc un autre qui le dirigeait! C'est celui-ci qu'il faudrait punir! Mon défunt époux, le drapier, croyait ferme que le diable pouvait entrer sous la peau de certains hommes, les faire agir et parler à sa guise. Ainsi! Et quand ces hommes rendaient leur âme, ils rendaient aussi le démon, sous la forme d'un serpent ailé ou d'une corneille.

Un talon racle les pavés. Une main tâtonne le bois des volets. Les trois vieilles s'agitent. L'une dit :

— C'est encore notre ivrogne de voisin. Il a fait bouteille de son ventre. Cette nuit, sa femme sera battue.

Mais Guillemette suit son raisonnement. C'est bien pour elle, et elle seule, qu'elle parle tant, non pour les vieilles :

— Ils auraient dû lui donner de saints maîtres, le conduire aux pèlerinages, coudre à son vêtement de bonnes reliques — ils avaient les moyens de s'en procurer! — pour l'avancer dans ses croyances, et chasser

celui qui s'emparait de ce petit corps, jour après jour. Mais qui prenait soin de lui, à part moi? Bon chien chasse de race : mais le mauvais chien? Qui s'occupait de lui? Personne. Ni sa mère (elle se vidait de sa force) ni son père, enragé veneur (et ça lui a coûté gros! qu'il soit en paradis, s'il se peut!) ni le vieux Jean de Craon perdu de politique. Ils riaient tous, au lieu de s'émouvoir. Le vieux se tapait sur les cuisses, comme un pilier de taverne. J'étais seule à craindre et à pleurer...

LE SANGLIER

Gilles a donné son fauteuil à Frère Jouvenel; il s'est assis sur l'escabeau, par humilité. Le Frère l'écoute. La cire d'une des bougies déborde de la coupelle, se laisse choir en lourdes et troubles larmes sur le samit recouvrant la table.

GILLES :

— Mon enfance n'eut rien de notable. J'étais semblable à ceux de mon âge : tout me paraissait neuf, tout revêtait l'aspect des cerisiers d'avril. Il n'était pas un jour qui ne m'apportât sa découverte, c'est-à-dire le bonheur d'une impression vive et fraîche. J'aimais les miens : Marie de Craon, ma mère, qui me semblait alors la plus douce et la plus belle des femmes; mon père, surtout quand il revenait de ses chasses et me montrait les bêtes qu'il avait forcées. J'aimais caresser le pelage des biches mortes, les plumes des coqs de bruyère, le ventre gris des renards. J'aimais aussi le vieux sire Jean de Craon, mon grand-père. Il me gâtait autant qu'il le pouvait, m'achetait des quilles d'ivoire, des batailles entières de cavaliers, des milices d'archers, des bijoux, de petites armes, que sais-je ? Tout ce que les marchands lui proposaient. Il était économe. Cependant j'avais, grâce à lui, des pourpoints de drap d'or ou du velours le plus serré, des bottes rouges en cuir cordouan. Mais pourquoi rappelé-je ces choses naïves et superflues ?

— Ce ne sont pas les puérités qu'il sied de regretter,

Monseigneur, mais l'état d'innocence où vous vous trouviez alors. Aimiez-vous pareillement la Sainte Trinité ? Priiez-vous de tout votre cœur enfantin, ou seulement d'obéissance et du bout des lèvres ?

— Certes.

— Qui vous instruisait dans le dogme et les Ecritures ?

— Les précepteurs que mon père avait choisis : Michel de Fontenay et Georges de La Bossac, tous deux prêtres. Il m'apprenaient à lire dans les beaux Livres d'Heures, à tracer mes lettres, à révéler Dieu et Ses Créatures. Je vous le répète, Frère, j'aimais toutes choses du même élan, les messes comme les promenades, les bêtes comme les hommes, mes parents comme les domestiques... Mais 1415 est venu, et force me fut de quitter ce paradis. 1415 est l'année des grands malheurs de ma famille. Au printemps, Marie de Craon, ma mère, mourut. Le 28 septembre, un sanglier éventra mon père, Guy de Laval, dans notre forêt de Champtocé... Ah ! Frère Jouvenel, on a raison de dire que le bonheur sommeille et que le malheur a des ailes... C'est étrange, j'entends encore le son déchirant de la trompe embouchée par le guetteur. J'étais dans la cour, en compagnie de mon maître d'armes. Le vieux sire assistait à la leçon. Je sus, dans l'instant, que cette corne ramenait le malheur. Je courus vers la porte. On baissait le pont-levis. Le cheval de mon père entra d'abord, tenu par son écuyer. Une civière succédait, hâtivement façonnée avec des branches coupées sur les lieux, et portée par les valets de chasse. Après, venaient les amis de mon père, tête basse, mine déconfite, marchant d'un pas de deuil. Ils ne me virent pas. Tous regardaient le vieux sire. Nul n'osait parler le premier. Je tremblais comme feuille dans le vent...

Le Frère se penche vers Gilles, car celui-ci, après tant d'années, retrouve en évoquant cette scène son émotion entière, son tremblement, ses crispations de bouche et de mains. Il cherche à démêler le faux du vrai en cette attitude stupéfiante. Toutefois il se tait et demeure impassible. Gilles continue :

– C'était un solitaire au poil blanchi par les ans que les chiens avaient forcé, ce jour-là. Il en avait décousu quatre : eux aussi, on les rapportait; ils gémissaient dans la charrette qui fermait le cortège. Peut-être ignorez-vous que les chiens blessés se plaignent comme des hommes, ou reprennent leurs cris et leurs larmes de chiots.

– Je l'ignore, en effet. Je n'ai pas votre expérience.

– Dites plutôt qu'elle vous fait horreur! Eh bien! qu'attendez-vous mon Père, sortez, fuyez la bête si elle vous effraye! Ce n'est là que mon petit temps d'innocence!

– Vous étiez déjà expert dans l'art des cris et de la souffrance.

– Non, Père, certes non!

– Quel âge aviez-vous ?

– Onze ans.

– Ensuite ?

– On court à sa mort. Mon père sortait d'un mal de poitrine. Il voulut servir lui-même le sanglier. La bête était vicieuse. Elle feignait l'épuisement, chancelait, hure béante. Elle l'a laissé venir, puis, d'un seul élan, elle l'a chargé et éventré. Elle l'aurait tué sur place, si les piques des valets ne s'étaient croisées dans sa chair, si l'écuyer n'eût touché le cœur d'un glaive assuré... Vers le soir, après que les mires l'eurent pansé, il me fit appeler. Il savait que son trépas était proche. Pourtant il voulut sourire, et même il essaya de se relever, afin de m'embrasser. Mais il retomba, tout d'une masse, sur les draps, le visage ravagé par la douleur. A grosses gouttes, la sueur perlait sur son front. Il me dit : « Le maudit porc m'a tué, mon pauvre Gilles. Voilà que je m'en vais vers ta mère : Fasse Dieu que ce soit en paradis! Mais tu resteras derrière nous, avec ton frère qui est encore si petit. Je voudrais vivre pour vous deux, mais ne le puis... N'écoute pas les flatteurs, seraient-ce tes parents les plus proches, tes amis les plus chers. Tu seras riche, on cherchera à t'appauvrir. Tu seras haut, on essaiera de te rabaisser... Oh! Gilles, il n'est de bien durable que l'honneur.

N'oublie pas. Fais bon usage de ta force. Veille sur ton frère. A Dieu, beau fils. Pour l'amour de Lui et de moi, aie mesure et prudence en toute chose. Je t'en prie... »

GUILLEMETTE :

– Les morts, dit-elle, ont un moment de clairvoyance, juste avant leur agonie. On gagnerait à les écouter. Le lendemain soir, après les notaires et le chanoine, Sire Guy me fit mander. Si peu de souffle l'animait, que je me devais coller à ses lèvres. Les mires soutenaient qu'il était en bonne voie, mais je voyais bien qu'il allait passer. Déjà ses paupières tombaient, et ses doigts plissaient le drap. J'entends : « Guillemette, je te laisse mes fils. Le plus jeune est un enfantelet, mais Gilles se fait grand... J'ai peur pour lui... Peur de la menace qui marche vers lui... Et de mon beau-père, Jean de Craon... J'ai pris mes dispositions quant à lui... Mais, quoi qu'il advienne, demeure près de Gilles. Sers-lui de mère et châtie-le s'il le mérite. Veille à ce qu'il ne sorte pas du droit chemin... Promets de demeurer, Guillemette... » J'ai promis, et même juré sur les Evangiles. Alors, il s'est comme endormi de son contentement. Dans le cours de la nuit, Craon-le-vieux m'est venu réveiller : « Faut que tu remplisses ton office, ma bonne Guillemette. Il est parti. » De ma mère je tenais la pratique d'appareiller les morts. Et pour celui-là, vous pensez que je n'ai pas marchandé mon savoir. Me voilà donc, avec mes chambrières, le lavant de la tête aux pieds, le tamponnant d'eau de senteur, lui coupant la barbe et les cheveux, pour qu'il soit convenable dans son voyage et paraisse devant le Seigneur Dieu sous sa bonne apparence. C'est pitié d'avoir entre les mains un homme fort que la vie a déserté; il pèse moins qu'un adolescent! Selon son désir, Sire Guy fut vêtu d'un biau de lin immaculé, et bouclé dans son armure. Le sanglier l'avait ouvert du haut en bas; la blessure

était si large, si profonde que les tripes étaient visibles, et que les chambrières tournaient de l'œil. Le vieux Craon assistait à cette toilette, sans broncher : la vie s'était chargée de lui empierrer le cœur et de lui tanner le cuir. Bref, on a couvert ce beau mort d'un samit brodé à ses armes, allumé les flambeaux, appelé les chevaliers et les orants chargés de le veiller. Pourtant le pauvre, il n'était pas encore tranquille. De mes yeux j'ai vu deux larmes sortir de ses paupières et se perdre dans sa mentonnière de casque!... A cette heure, Gilles dormait, près de son frère cadet qui avait sept ans et que l'on appelait René de la Suze...

THOMAS-L'ENLUMINEUR :

Il ne lui manque que la couronne fleuronée pour que sa ressemblance avec l'empereur Charlemagne soit parfaite. Sa barbe tombe, en fleuve de boucles argentées, sur son pourpoint sombre. Ses doigts lisses et déliés jouent avec une plume d'oie. Sous leurs franges de cils recourbés, ses larges yeux sont pareils à des bleuets. Il est assis sur une chaise à haut dossier. Ses poulaines noires reposent sur un coussin. Il dit :

- 1415, c'est l'année où je suis entré au service des Craon, où j'ai connu Gilles.

Le disciple arrange les bûches sur les landiers, remonte les braises. Il se nomme Raoulet. Il n'a guère plus de vingt ans. Autour de ses joues fraîches, ses cheveux sont deux ailes de corbeau. Un bonnet de feutre rouge le coiffe. Mais son pourpoint plissé, ses poulaines et ses chausses sont de la même étoffe que ceux de son maître. Il ajoute un peu d'huile à la lampe, puis revient devers Thomas, souriant et silencieux. Un feu brille en ses prunelles de faon. Thomas pense à ce qu'il serait advenu du garçon, si les compagnons de Gilles... Mais il reprend le fil de son discours :

- Le Sire de Craon voulait mettre son fort à la mode du temps. Il avait besoin d'un architecte. C'était Monseigneur le duc d'Anjou qui m'envoyait. Je venais

d'être reçu Compagnon-du-Saint-Devoir. J'avais toujours eu beaucoup de chance. Figure-toi que je n'ai jamais connu mes auteurs. Ils m'avaient fait, probablement sans le vouloir, et, faute de moyens ou par honte d'eux-mêmes, abandonné sur le parvis d'une église en construction. Au petit jour, les ouvriers m'ont trouvé à demi nu, vagissant, et remis au maître d'œuvre. Je ne portais aucun signe de reconnaissance : pas le moindre collier ni la moindre médaille. Par la suite, nul ne m'a réclamé. J'ignore si je suis le fruit d'un ventre noble, ou d'une goton de lupanar, le fils d'un jeune seigneur sans prudence, ou d'un coquillard. Ce maître d'œuvre était seul au monde. Il m'a recueilli, élevé, donné son nom de Thomas et son grand savoir. Comme j'approchais de mes vingt ans, il tomba d'un échafaudage et se tua...

De grands livres garnissent les étagères, montrant leurs images peintes, leurs lignes manuscrites, entourées de rinceaux. Une large feuille de parchemin, parsemée de rubriques rouges, s'étale sur le bureau. Des godets s'alignent près de longs pinceaux en queue de martre ou en soie de porc, et des plumes de diverses tailles. En vieillissant, Maître Thomas est devenu copiste.

- En arrivant à Champagné, je n'avais pour héritage et viatique qu'un petit coffre. Il contenait tous mes trésors : trois chemises, un habit de rechange, dix-cous et vingt feuillets cousus ensemble sur lesquels mon père adoptif avait consigné ses secrets d'architecture, inspirant du carnet d'un certain Willard de Honnecourt qu'il avait connu et révéré dans sa jeunesse. Willard y avait noté le plan des églises et des châteaux qu'il avait construits ou visités, la manière d'établir les machines nécessaires à leur construction, et diverses observations faites au hasard de ses pérégrinations : il dessinait tout, d'un trait sans repentir, le détail d'un pilastre, un insecte, une statue, un visage, la silhouette d'une jeune fille pressant contre elle son faucon nanti de sa vervelle, un chien, quelque chevalier enfourchant son destrier. Tout attisait et nourrissait

sa curiosité... Mais je reviens à mon histoire. Connais-tu Champtocé, petit ? C'est le plus fort château qui soit aux confins de la Bretagne et de l'Anjou. Ses onze tours dominant les toits d'ardoises du village et la forêt bordant l'étang de la Rosne. Onze tours aussi droites que des hommes d'armes, et, derrière, les cimes des vallons et le champ des nuages... J'attachai mon cheval à une souche, et me pris à dessiner, car, vois-tu, en pareil cas, c'est toujours la première impression qui l'emporte. Dessinant, je me demandais comment aérer cette forteresse d'un autre âge, la transformer en demeure presque agréable, selon le vouloir de mon futur maître. Celui-ci avait des préoccupations, autres que celles de s'embellir. A peine eus-je été introduit qu'il me déclara : « Tu es le bienvenu, Thomas. Monseigneur d'Anjou m'a vanté tes capacités dans tous les genres. Je déplore que tu arrives par ce jour de deuil, et je m'en félicite. Tu me seras très utile. » Puis, m'ayant interrogé pour la forme, il me commanda de choisir huit pleurants proportionnés aux robes et capulets que l'on avait préparés, de raviver les couleurs des écussons qu'ils porteraient, bref de veiller à la bonne ordonnance « de la cérémonie ». Ce fut de la sorte que je débutai à Champtocé, en réglant le dispositif d'un enterrement. Le vieux sire tenait d'autant plus à ce que les obsèques de son gendre fussent une réussite, qu'il le détestait. Mais cela mérite éclaircissement... Jean de Craon avait une fille, Marie, laquelle avait été choisie comme héritière par Jeanne-la-Sage, dernière baronne de Rais. Mais, précédemment, elle avait légué ses biens à son parent Guy de Laval, de l'illustre branche des Laval-Montmorency, sous condition qu'il troquât les armes de sa famille contre celles des barons de Rais. Procès entre les Craon et les Laval, énorme affaire qu'examinèrent les juges de Bretagne, puis ceux de Paris et qui traîna jusqu'au jour où quelque rusé compère négocia le mariage entre Guy de Laval et Marie de Craon. On m'a raconté que c'était le vieux sire, mais qu'il agit par personnes interposées. Toutefois tu comprends qu'il ne portait

pas ce gendre en son cœur. En somme, pour lui, le boutoir du sanglier réglait un vieux compte.

— Et Gilles ?

— J'y arrive. Ce ne fut que le lendemain que je le vis, jour des obsèques. A onze ans, il en paraissait treize. Son regard était déjà semblable à ce qu'il est, d'un bleu sombre mais ardent, lumineux, telle une pierre taillée à facettes mais étrangement fixe et comme halluciné. Il marchait, dans son pourpoint de velours, près du vieux Craon qui feignait l'accablement et s'appuyait sur l'épaule de son fils, Amaury. Il avait aussi la même coiffure que tu lui as vue, la même frange sur le front et quasi la même teinte de cheveux. Il arborait un collier neuf auquel pendait son sceau, à moins que ce ne fût une médaille. Les huit pleurants, capulets rabattus, et noirs comme la nuit, portaient Guy de Laval lacé dans son armure à visière relevée et couvert d'une cotte à ses armes : une croix de gueules cantonnée d'alérions. Devant, le chanoine et ses prêtres chantaient. Puis, tout l'amenage emboîtait le pas, les paysans après les marchands du bourg, ceux-ci derrière les seigneurs, ces derniers derrière la parenté, et Gilles au premier rang. On admirait sa fière contenance. On s'étonnait qu'il pût, à cet âge si tendre, retenir ses larmes. Mais à l'église, lorsque le chant de Requiem éclata, on le vit, tout à coup, se prendre la tête et pleurer à gros bouillons. Et plusieurs en furent inexplicablement soulagés, bien que le vieux sire fronçât les sourcils et tapotât, d'un doigt impatient, l'épaule de Gilles.

— C'était, réplique le disciple Raoulet, ces chants religieux qui le transperçaient, non la perte de son père.

— Est-ce toi qui sondes les reins et les cœurs ? Es-tu le Souverain Juge ?

— Il l'a avoué !

— Quoi qu'il en soit, après que le sire de Laval eut été couché dans son enfeu, et la dalle scellée sur sa dépouille, Jean de Craon me complimenta et me fit verser une gratification par son trésorier. Ainsi va le monde !

AZINCOURT

GILLES :

— Avant de mourir, soit que mes jeux ou mes propos lui eussent décelé ma complexion néfaste et perverse, soit qu'il doutât de la bonté des enseignements et de l'exemple que me pouvait donner le sire de Craon, ou craignît pis encore, mon père avait désigné son « cher cousin », Jean Tournemine de la Hunaudaye, comme notre tuteur. Mais le vieux sire, lorsque, en ma présence, ces dispositions furent publiées, entra dans une violente colère. Il criait : « Le porc a décerelé votre père, autant qu'il l'a étripaillé. Jamais je ne vous confierai à ce Tournemine confit en dévotion, plus froid que nonne et bête à crever. D'ailleurs c'est contraire à la coutume de Bretagne, et vos biens, Messire de Rais, vous rendent justiciable et dépendant de Monseigneur le duc de Bretagne, non d'Anjou. En vous soustrayant à moi, votre grand-père, feu Guy de Laval m'insulte et me soufflète. Il se montre le plus ingrat des gendres ! Que serait-il, si je ne lui avais accordé ma fille ? Et vous deux, que seriez-vous ? Que serais-tu, Gilles, amputé de cette baronnie de Rais ? Un Laval-Montmorency, certes. Mais seuls, désormais, font de grandes choses, ceux qui détiennent d'amples territoires et remplissent leurs coffres. Voilà ma récompense et son remerciement ! Vivant, Guy de Laval n'osait rien contre moi. Mort, il cherche à m'atteindre et à m'humilier, moi, son bienfaiteur et père très aimant ! J'attaquerai ce testament indigne. J'en solliciterai l'annulation. J'en prouverai l'iniquité. Et, si les hommes

de loi se récusent, je vous garderai à Champtocé, envers et contre ce mort, son cher cousinage et sa précieuse parenté, et tous les Parlements du diable ! » Mais c'était un habile. Entre la véhémence et la cautèle, c'est de préférence la seconde qu'il adoptait. Il aperçut mes larmes et changea de langage : « La colère m'emporte et dépasse ma pensée. Ton père ne savait en vérité ce qu'il faisait, ou bien de perfides langues l'auront conseillé. Il souffrait si fort que je lui pardonne volontiers. Mais comprends que je ne puisse, moi qui t'aime tendrement, supporter l'idée même que tu t'en ailles et quittes ces lieux qui t'ont vu naître. Hormis ce qui regarde Messire Tournemine, j'exécuterai scrupuleusement les volontés de ton père. Tu conserveras tes précepteurs, bien qu'ils ne vaillent pas tant de soins et qu'en ton état il ne serve à rien de se barbouiller de latin... »

Gilles s'interrompt. Il revoit le vieux sire trônant sous son dais, les sillons qui traversaient le grand front et que la colère rougissait, la moustache tombante où, naguère, il aimait à frotter sa joue, le cou de vauteur, mais aussi cette pelure bleuisante qui recouvrait ses mains, semblable à la buée qui enveloppe les fruits avant qu'ils ne soient cueillis. Et il rentre dans ses sentiments d'adoration et de jalousie haineuse pour cette face de vieil oiseau de proie.

Frère Jouvenel le tire de sa rêverie :

— Ainsi, vous perdîtes, en 1415, vos parents, et Jean de Craon, votre grand-père, s'intronisa votre tuteur ?

— Plût au Ciel qu'il eût respecté les désirs du défunt et nous eût remis à Tournemine !

— Pourquoi ? Ses principes d'éducation différaient-ils tellement de ceux de votre père ?

— Apparemment non. Il me laissa mes maîtres. Cependant il restreignit leur rôle et supprima les châtimens corporels qu'ils m'infligeaient. Il disait : « Tu n'es plus Gilles de Laval, maintenant. Tu es Sire et baron de Rais, conformément aux accords de nos familles. Il messied que de vulgaires écolâtres portent

la main sur toi, au nom de Virgile ou de je ne sais quel prophète oublié. C'en est assez! Prends à leur discours brenneux ce qui te paraît bon, ou t'amuse, abandonne le surplus. Épargne tes yeux; ils te seront d'un meilleur usage dans l'avenir. Prends moins de science et plus de viande. Promène-toi. Exerce-toi. Je t'ai acheté un petit cheval plus blanc que givre, mais pétant le feu... » Et pour appuyer son enseignement, il me montrait les portraits de nos ancêtres les plus fameux : Bertrand du Guesclin, Olivier de Clisson, Richemont. Il dénombrait leurs faits d'armes. Il répétait : « Rends-toi digne d'eux. Fais mieux et plus vite. C'étaient de grands donneurs de coups, non des clercs penchés sur leurs grimoires. M'entends-tu? Notre famille est dans le plein de sa sève. Je compte sur toi pour la rendre encore plus illustre, non pour placer de gracieuses chansons dans les chambres des Dames. Laisse donc ça à la racaille. Qu'un pauvre chevalier gratte le luth pour gagner son pain, je le conçois. Mais le Sire de Rais a d'autres devoirs. C'est la lance au poing et le haume en tête que je te veux. Prends modèle sur mon fils Amaury. Je l'ai formé et préparé à son destin... » Il ne pensait pas si bien dire! Son fils et moi, nous l'avons rencontré et poursuivi, notre destin! Sa Maison se perpétuera dans les mémoires, mais non comme il l'espérait!...

THOMAS-L'ENLUMINEUR :

- L'année ne s'était pas écoulée que nous retombâmes en un autre deuil, celui-ci plus rude que le précédent pour notre vieux sire. 1415 fut aussi l'année de la bataille d'Azincourt où s'éteignirent maintes familles sous les flèches des archers anglais. Le vieux sire y avait expédié son fils Amaury en superbe équipage. Il en escomptait un regain de faveur pour sa famille. La bataille fut livrée le 25 octobre, mais la nouvelle n'en parvint à Champtocé qu'au début de novembre. Jean de Craon était de cœur trop ferme

pour ne pas espérer contre toute raison. Il envoya des hommes vers les plaines du nord, avec ce qu'il fallait d'argent. Mais le jour qu'ils partirent sur leurs coursiers rapides, un écuyer se présenta à Champtocé. C'était un survivant d'Azincourt. Le vieux Craon soupait : et lui qui dédaignait les arts d'agrément, il avait mandé ses joueurs de harpe et de viole, afin de braver le sort, de complaire à Gilles ou de réjouir ses invités. Je travaillais alors aux plans du logis neuf. Il m'avait fait chercher pour que je montrasse les épures et projets de décorations. L'homme entra brusquement, tout crotté de boue et mouillé de pluie, avec un linge autour de la tête et un corselet maculé de sang. Il salua raidement, douloureusement et, tout de go : « Beau Sire, Amaury de Craon a trouvé, dans les champs d'Azincourt, une haute mort. Trois flèches l'ont percé. J'ai vu son cadavre. » Jean de Craon vacilla sous le coup. Il voulut parler. Sa mâchoire béa, un temps qui nous parut interminable. Nous pensions qu'il allait trépasser. Mais il se hissa, lentement, sur ses jambes molles, et se retira sans un mot, en emmenant Gilles. Nous nous empressâmes de faire asseoir, boire et manger le blessé. Ensuite il parla. Son récit, sans doute à cause de plusieurs images singulières, m'est entièrement resté dans la tête. Il nous apprit qu'Amaury n'était point mort aussi glorieusement qu'il l'avait annoncé, mais qu'il avait péri anonymement. Il est vrai que sept princes du sang disparurent en cette journée, et l'on ignora toujours les circonstances de leur mort. Bref la chaleur des bûches et du vin délia la langue de notre écuyer! Il décrivait la grande armée de France, les batailles de chevaliers, les corps d'archers et les milices, rassemblés par le connétable d'Albret afin de chasser le roi d'Angleterre, Henri V. Racontait le pourchas de la petite troupe anglaise, de Harfleur à Azincourt, Henri V voulant s'embarquer à Calais, le connétable essayant de lui couper la route et de l'exterminer.

Le maître s'interrompt, tout soudain, et tient closes ses paupières. Le disciple Raoulet s'émeut, car il advient,

et souvent, que Thomas se taise ainsi et reste longuement immobile. Toujours le jeune homme se prend à redouter que son bienfaiteur ne s'en aille en ce faux sommeil. Il risque, à voix menue :

— Etes-vous las, bon maître ? Il serait peut-être sage de remettre la suite de votre récit.

Thomas a son petit sourire furtif qui le rajeunit bien qu'il souligne les pattes d'oie de ses tempes.

— Non, répond-il. Le voudrais-je que, cette nuit, je ne pourrais dormir. Toutefois cette bataille d'Azincourt nous écarte de notre sujet qui est Gilles... Sais-tu, je me demande si nous ne devrions pas en composer l'histoire judicieuse, nous deux, par ces longues veillées d'hiver où nous sommes de loisir. Cinquante feuillets de grand format, avec le portrait des châteaux de Gilles en enluminures. De lui je garde un souvenir si net que je pourrais aisément reproduire ses traits, ses attitudes et ses costumes.

— Ce serait merveille, bon maître. Je vous y aiderais de tout mon cœur. Mais ces images d'Azincourt, les peindrions-nous aussi ?

— Certes. Ah ! mon Raoulet, que me plaît ta curiosité d'esprit ! Je m'y retrouve tel que j'eus le bonheur d'être en mes jeunes années. C'est d'ailleurs pourquoi, entre tous, je t'ai choisi pour disciple et successeur. J'aurais pu avoir un fils selon la chair, si je n'avais préféré, vers mes trente ans, les vanités à la simple vie. Cependant de la sorte le Ciel m'a permis de choisir un fils à ma ressemblance. Tout est bien.

— Oui, Maître ! Sans vous que serais-je ? Un enfant perdu. Un soldat d'aventure. Mais ce récit d'Azincourt ? Faut-il que je note vos paroles ?

— Plutôt, fils, représente-toi la grand'salle de Champ-tocé tendue de ses tapisseries, les porte-flambeaux de fer forgé et, devant le feu, un cercle d'auditeurs attentifs, avec pour centre et moyeu cet écuyer blessé. Il ne sentait plus sa fatigue. Le départ impromptu du vieux Craon l'avait rasséréiné : il avait si vivement craint d'être mal accueilli, ou puni, ou chassé, tout navré qu'il fût, par la nuit rude et noire. Mais aussi,

il faut le dire, il était surpris par l'apparente froideur du Sire. Nous l'encourageons à parler. Nous le pressions de questions. Les valets n'étaient pas les moins impatients ; ils emplissaient à ras bords son gobelet, de ce traître vin des coteaux de Loire, alourdi d'épices. Très bizarrement, les paroles qu'il prononça se gravèrent en moi ; sans doute, dans leur sobriété toute militaire, m'apparaissaient-elles enrichies d'une poésie inconnue : tu sauras bientôt quelles folies s'ensuivirent pour moi. « Dès avant le crépuscule, disait-il, le connétable nous fit ranger en ordre de bataille, et ce fut déraison car notre armée s'étranglait entre deux masses boisées : Azincourt sur son flanc droit, Araucourt sur la gauche ; ses arrières s'appuyaient sur les hauteurs de Ruisseauville. Les Anglais tenaient les mamelons d'en face, misérable camp qu'engloutirent les premières ténèbres, car, par ordre ou faute de bois, ils n'allumèrent pas leurs feux. Nous étions moins secrets. De-çà, de-là, partout où la place le permettait, nos valets avaient embrasé les fagots. Ailleurs, cela ne se pouvait : nous étions serrés comme harengs en caque ; beaucoup ne pouvaient même descendre de cheval. La nuit entière, ils la passèrent en selle, genoux contre genoux, sous les pesantes armures. Mais, un peu plus loin, ils avaient leurs aises, reposaient sur les jonchées de paille, ou godaillaient et ripaillaient au milieu des rires et des chants. Cependant les dévots se confessaient et les sages méditaient. Il pleuvait dru, par grosses ventées : de là vint notre malheur, car ces averses violentes détremperent le sol entre les pattes de nos chevaux ; mais cela, nous ne le connûmes que le lendemain. Plus d'un, sous cette froideur mouillée, prit une âme de tristesse. Mais les autres festoyaient. Toutefois dans les rires y avait-il un accent étrange ; la Mort les inspirait ; elle se promenait partout ; de sa faux touchait l'épaule de tel jeune seigneur enflé d'orgueil, de tel damoiseau enflé d'espoir, de tel écuyer chenu, fort d'une expérience illusoire. Les fous pariaient, se partageaient déjà les dépouilles des futurs vaincus, fixaient le montant de la rançon qui serait demandée

aux grands seigneurs d'Angleterre. Ces hautes flammes, sans cesse avivées, malgré le vent et la pluie, par la diligence des valets, éclairaient des lignes de casques, d'armures, de destriers piaffants. Elles allumaient l'or des bannières et des pennons, des couronnes et des armes, les broderies des cottes! Je n'en perdais pas une. Parmi ceux de Bretagne, Monseigneur Amaury dodelinait du chef. J'étais donc de loisir. La longue nuit se déroulait, traversée de ces lumières : mais les heures s'ajoutant aux heures rendaient plus pesant le fer que nous portions. Les Anglais ne s'animaient guère plus que des morts : à peine, derrière les palissades de leur camp, une lampe brillait-elle, de loin en loin. Vint le jour, à pas de loup, comme il a coutume au déclin de l'année. Il vint après cette longue lune brouillée d'eau. Et ce fut le vendredi, vingt-cinquième d'octobre, un jour qui semblait sans espérance pour nos ennemis! Le silence régnait toujours chez eux. Les nôtres commençaient à s'agiter : mais ceux qui n'étaient pas descendus de cheval, sentaient tout à coup leur lassitude; leurs chevaux eux-mêmes s'abstenaient de hennir (or un destrier qui flaire l'approche du combat, tressaille et se doit d'exprimer son ardeur, cela est connu). D'où j'étais, j'apercevais tout à la perfection; en sorte que je vis, et très bien, les Godons¹ se diviser en trois batailles, le roi Henri V, couronne au chef, parcourir leur front puis se fixer au centre. J'entendis leurs acclamations de bravade et ris avec les autres. Le connétable redressa nos alignements. La première « bataille » dont nous étions, hommes de Champtocé, comptait six mille bassinets, dont deux mille à cheval, plus les arbalétriers et les archers. Nous avons pour mission d'enfoncer du poitrail de nos chevaux les lignes anglaises. Le connétable fit distribuer vins et viandes que nous engueulâmes joyeusement. Cependant quelques-uns, saisis d'un sombre pressentiment, ou rompus de fatigue, s'émuvaient outre mesure. Ils ne partageaient en rien l'allégresse commune, mais se

1. *Les Anglais.*

pressaient alentour des prêtres, requéraient le pardon de leurs fautes et péchés. J'ai vu de la sorte s'entre-baiser Armagnacs et Bourguignons, ennemis jurés. Des ambassadeurs vinrent de notre côté, parlementer avec le connétable. Nous crûmes que le roi anglais proposait la reddition sans combat, en raison de la disproportion des forces en présence. Mais bientôt leurs pennons s'inclinèrent et leurs cris retentirent. Leurs archers s'avancèrent, chapeautés de cuir bouilli, moins guerriers d'allure qu'artisans et de petit métier! Ils portaient des pieux effilés dont nous ne comprenions pas l'usage. A cet instant le soleil sortit des nuages et nous frappa de ses rayons. Nos trompettes sonnèrent. Chacun assura sa lance, se couvrit de son bouclier et planta les éperons... Oh! douloureux miracle! Les grands chevaux blessés au sang, ne se déhâlaient point. La boue les engluait comme mouches dans le miel. Ils n'en pouvaient retirer leurs sabots. Eux et leurs cavaliers, sous leurs plaques de fer battu, semblaient enchantés, ou morts dans leurs armures... Alors les flèches partirent des arcs et, tirées de si près, elles perçaient les cuirasses et piquaient dans les chairs. Nos fiers chevaliers baissaient la tête et faisaient le gros dos, pour qu'elles n'entrassent point par les trous des casques. Enfin, une centaine s'arrache de cette glu, et charge, mais pour se briser! Les Anglais se ressaisissent et, pénétrant dans nos rangs, à coups de hache, de masse plombée, d'épieu ou de bec de faucon, ils frappent sur les nôtres, à la manière de marteaux sur une enclume. Encore une fois, il y avait si forte presse qu'ils furent nombreux ceux qui ne purent même pas tirer l'épée et succombèrent comme bétail à l'abattoir... Soudainement Monseigneur d'Alençon rallie nos gens et contre-attaque avec tant de vigueur que les Godons lâchent pied. Il eût tout rétabli, si les milices ne s'étaient débandées, entraînant le recul général... Cette débandade imprévue, le flux et le reflux incessants du combat, m'avaient séparé du Sire Amaury. Bien malgré moi!... » Quelqu'un demanda : « Comment sais-tu donc qu'il est mort percé de trois flèches? »

L'écuyer eut l'air de rassembler ses souvenirs, puis : « Un moment sa bannière a disparu. Je me suis douté que c'était fini... Le lendemain, après le départ des Anglais, je suis revenu dans ces champs d'Azincourt... Oui, compagnons, le flot des fuyards m'avait emporté ! Il s'engouffrait entre les deux bois, comme rivière ronflante et débordante, poussé par la terreur des flèches et les cris féroces des poursuivants... Donc, le lendemain, par bonheur extrême car, en certains endroits, les morts s'entassaient sur six pieds d'épaisseur, je trouvai le mien. Il gisait à l'orée de l'ancien camp anglais, nu comme ver, avec trois pointes cassées dans la poitrine. Très vilainement le roi d'Angleterre avait fait défigurer les cadavres à coups de hachette. Mais ses soudoyers avaient eu trop grosse besogne pour qu'ils la menassent à bien. Le Sire Amaury avait une moitié de la face intacte, et très reconnaissable. Je n'eus toutefois que le temps de ramasser cette boucle de ceinturon, cet olifant d'ivoire gravé à ses armes, et de déguerpir, car les pillards survenaient de toutes parts et s'activaient parmi les bêtes charognardes... » A l'issue de quoi, notre écuyer fut pris de faiblesse. Il porta la main à sa nuque. Sa blessure se remettait à saigner. Nous dûmes le transporter en hâte et appeler le mire du village... Quand je revis le vieux Sire Jean, il avait repris son maintien pontifical. Rien ne transparaisait de son chagrin intime. Simplement nous apprîmes qu'il avait renvoyé l'écuyer dans le nord, avec une petite escorte, afin de recouvrer le corps d'Amaury. Mais, au terme de leur chevauchée, ils trouvèrent les champs vides et les bois nettoyés. Les pauvres morts dormaient, par les soins du bailli d'Aire et de l'abbé de Ruisseauville, membres confondus en des charniers immenses. C'est tout pour Azincourt. Cette défaite laissa le royaume exsangue et mutilé. Aux prisonniers qu'il avait épargnés, afin qu'ils se rachetassent à leur poids d'or, le cynique roi anglais déclara : « Je reconnais que Dieu m'a donné la grâce de cette victoire. Non que je la mérite, mais on dit que jamais il n'y eut plus d'orgueil,

ni plus grand désordre de voluptés, de péchés et de mauvais vices qu'en la France d'aujourd'hui. »

De nouveau, maître Thomas s'absorbe dans ses réflexions.

Il ajoute :

– Ne te semble-t-il pas, Raoulet, que ces rires de folle jeunesse, ces émaux, ces ors, cette puissance qui sombre dans la boue d'Azincourt, préfigurent la destinée de Gilles ? Lui aussi le voilà plongé dans la pestilence, dans une ombre qui n'a pas d'aurore...

LE CHEVAL POIGNARDÉ

– Monseigneur de Rais, dit Frère Jouvenel, dans l'une des séances de votre procès, vous avez, publiquement et spontanément, confessé que vous aviez, souventes fois, offensé notre Sauveur : en raison, avez-vous précisé, du déplorable gouvernement que vous avez eu dans votre enfance où, sans frein, vous vous appliquiez à méfaire. Et vous exhortâtes les parents à instruire leurs enfants en bonnes doctrines, à leur donner, dès le premier âge, l'habitude de la vertu.

– Je voulais, répond Gilles, les persuader de l'utilité de châtier leurs fils, afin qu'ils ne tombent dans le piège où je suis tombé.

– Je vous entends, Messire. Cependant vous montriez de l'attachement, et même de la reconnaissance envers la personne de Jean de Craon, tout en regrettant la disparition prématurée de vos parents. Expliquez-vous là-dessus. Les mauvais exemples que vous invoquez, qui vous les a donnés? Quels furent-ils? Sur ce point, vous vous êtes abstenu devant le tribunal; vous êtes resté dans l'indistinct et le vague.

– Paix aux morts, mon Frère. Le vieux sire jugeait selon lui-même. Il ne croyait pas méfaire.

– Voici la plus grave des accusations!

– Il était d'une autre génération, plus violente et plus âpre. Il méprisait les sensibleries. Or j'avais une anormale propension aux larmes. Là-dessus il me morigénait fréquemment. Il disait : « Êtes-vous une fillasse, Messire de Rais, ou baron? Que penseront vos gens, vos soudoyers, si, tenant un lit de justice, vous éclatez en

sanglots parce que l'émotion vous gagne? » Lui, ne se tolérait aucun manque de ce genre. Ma tendresse de fibre l'étonnait et l'encolérait.

– Je ne distingue pas votre but, Monseigneur. La facilité dans les larmes n'est point toujours l'indice de l'excellence du cœur. J'ai vu s'attendrir et fondre en eau d'horribles enchanteresses : c'était sur elles-mêmes qu'elles pleuraient abondamment. Par ailleurs, il est avéré que les peuples les plus cruels sont aussi les plus larmoyants. Les pleurs et la cruauté font souvent bon mariage. Il n'est rien jusqu'ici dans l'attitude de votre grand-père qui justifie vos reproches.

– Mais sa dureté était celle-ci : lorsque la mort de mon oncle Amaury nous fut connue – et, en ma présence très superflue, il interrogea l'écuyer qui revenait d'Azincourt! – ma raison s'égara soudainement. L'excès de chagrin (trois morts en quelques mois) m'accabla. Je partis à pleurer des nuits, des jours entiers. Mais lui, au lieu de s'émouvoir et de me prodiguer ses consolations, força Guillemette à m'habiller : Guillemette-la-Drapière était ma nourrice et berceuse. Elle eût beau protester, forte de je ne sais quelles recommandations de feu mon père, le vieil homme s'opiniâtra. Il avait un grand manteau de laine bleue et une huque de même teinte qui lui couvrait la moitié du visage et le faisait ressembler à un oiseau. Il montait une jument réputée pour sa douceur. Il me prit contre lui, m'enveloppa dans un pan de son manteau, et nous partîmes, sans compagnons. Longtemps il tint bouche close. J'ignorais où il voulait me conduire. Contre cette dure poitrine, j'étais bien; j'étais en sécurité. Le sceau losangé qu'il portait au cou, me meurtrissait la tempe. Lentement, lentement, comme vont les choses lorsqu'on aborde le sommeil, les arbres dénudés par l'hiver, les labours gorgés de pluie, les prés verts où les bœufs meuglaient, les maisons dont les cheminées fumaient doucement, défilaient contre nous. Le renard apeuré bondissait sous les fougères. Les corbeaux s'envolaient. Les nuages s'en allaient vers les collines. Et le vieux sire ne disait rien. Nous entrâmes enfin dans

la forêt, et, un quartier après l'autre, nous atteignîmes une clairière...

Les doigts du Frère chiffonnent l'étoffe de samit. Ces précisions mettent sa patience à l'épreuve. Il souhaite les abrégés, mais s'abstient. Laissant Gilles suivre les méandres de sa rêverie, il espère le mieux surprendre.

— Sur une haute colline était située cette clairière. Les fossés d'une antique forteresse apparaissaient encore sous les mousses. De là, la vue s'étendait sur tout le pays. Des lieues et des lieues de bois, de champs, de villages, de hameaux, joignaient l'horizon à la limite duquel on apercevait une autre forêt, d'autres champs et d'autres villages, le fleuve de Loire divisant le pays. « Où que tu regardes, commença le vieux sire, tu es chez toi. Tout t'appartient : la terre, les arbres, les cours d'eau, les maisons-fortes. Tu as tout désormais. Il n'est pas de montagne assez haute qu'elle te permette d'embrasser l'étendue de tes biens. Tes yeux ne sont pas assez vastes pour tout enclore ! » Penchant son front vers moi, mordillant sa grosse moustache, une brume de tristesse voilant son regard, Dieu qu'à cet instant je l'aimais, combien je le redoutais peu et que je me sentais proche de lui ! Ce moment d'amitié ne dura pas. Une lueur — que je ne connaissais pas encore — alluma ses prunelles. « Ah ! s'exclama-t-il, tu fais le pleureur, quand tu devrais fleurir d'orgueil, rire du matin au soir. Dieu t'aime et travaille à ta fortune. Si peu que tu te prêtes à son vouloir, tu accèderas au premier rang. Mais réfléchis donc ! La mort du pauvre Amaury fait de toi l'un des plus riches héritiers de France. Que tu épouses adroitement, te voilà l'égal des princes. Tu n'as qu'onze ans, mais, déjà que suis-je auprès de toi, moi, ton grand-père ? Qu'aurai-je été, auprès de ce que tu seras après ma mort ? Par le trépas d'Amaury — Dieu ait son âme, mais il a péri en loyal combat ! — tu deviens mon unique héritier, comme tu l'es de ton père et du chef de ta mère : qu'ils soient en paradis !... » Pendant le trajet du retour, il se complut à dénombrer mes fiefs, mes châtelainies pré-

sentes et futures, mes titres et mes droits : Macheoul, Saint-Étienne de Mer-Morte, Prinçay, Pornic, l'île de Bouin, Vire, la baronnie de Rais, Blaison et Chemillé...

Les ongles du Frère grattent le samit. Toutefois il sait que le rêve débouche inmanquablement sur l'amère réalité. L'autre égrène le chapelet de ses vanités :

— ... Fontaine-Milon, la Motte-Achard, Ambrières, Louvain, la Maurière, l'hôtel de la Suze à Nantes, puis les terres de Craonnais, La Voulte, Ingrandes, Sénéché, d'autres châteaux, une poussière de Seigneuries menues mais bien donnantes car assises sur un terroir fructueux, et surtout le beau Champtocé. Il disait : « Déjà haut feudataire des ducs bretons, tu seras en Anjou le plus riche après nos princes français ! »... Frère Jouvenel, j'avais onze ans. Un homme, dans le plein de son âge, s'y fût laissé griser.

— Il se peut.

— Flairant que la partie était gagnée, il voulut profiter de son avantage. Il prétendit que j'étais trop seul, trop fréquemment dans les jupes de Guillemette. Il décida donc que j'aurai dorénavant « Ma Maison », tel un vrai sire baron. Le soir même, il fit écrire à ses vassaux qui possédaient des fils de mon âge... Au jour dit, ils les présentèrent à Champtocé, trop heureux de l'aubaine et fiers d'avoir été distingués. Par ordre, je dus choisir mes compagnons de jeux. En se séparant de leurs garçons, plus d'une mère essuyèrent leurs larmes. Celles-ci, loin de me consterner, me troublèrent étrangement, délicieusement.

— Ne vous accusez pas de ce trouble. Je le crois innocent.

— Non, Père ! Comme mes délices tarissaient avec les larmes, je désignais trois autres garçons. Mais l'un d'eux, dédaignant mon choix, les beaux habits et les cadeaux que je lui promettais, éclata en sanglots déchirants. Mon trouble fut alors si violent qu'il me laissa tremblant et pantois : ce qui fut mis sur le compte de mon irritation par le vieux sire... Et le temps roula. La vie devint joyeuse. Les préaux et les cours de

Champtocé retentirent de cris d'allégresse et de chants. Les jeux suivaient les promenades, et celles-ci, les exercices, et ceux-là, les parties de chasse. Tout ce que je désirais, je l'obtenais sur l'heure. Tout ce que je décidais, rencontrait une approbation immédiate et entière. Tout ce qui me plaisait, réjouissait Sire Jean. Il était content de moi. Je prenais enfin la tournure qui lui paraissait bonne. Les précepteurs se permettaient-ils un reproche timide, ou une allusion discrète à mes manquements, il les renvoyait avec des moqueries ou des menaces. En un mot, je jouissais d'une liberté totale et de l'assurance de l'impunité...

Gilles ravale sa salive. Son regard se dérobe. Frère Jouvenel l'observe sans arrêt. Il continue de s'étonner, de s'interroger sur cette âme si complexe et touffue, sur cette mobilité des traits, de la voix et de l'attitude de Gilles. Il entrevoit peu à peu en ce caractère des profondeurs insoupçonnées, car cette faculté de rentrer dans sa peau de jeunesse, et si naturellement, est chose singulière. Il ne ressent plus aucune appréhension. Ce qu'il va entendre excédera les limites de l'absurde et de l'atroce. Mais une sorte d'indulgence fraternelle coule en lui son lait de tendresse. Il pense : « Nul espoir n'est perdu, quand un être retrouve si vite et si complètement ses impressions d'enfance, fût-il le pire des criminels, le plus honteux des parjures. L'étincelle n'a pu s'éteindre en lui ! » Et, parallèlement, la joie envahit son cœur, et rayonne.

— Mais voici le début de l'inavouable, annonce Gilles dont la voix baisse d'un ton. Mon page préféré — je tairai son nom qui devint honorable — me lisait un livre de chevalerie. Tout à coup, sa beauté, la fraîcheur de ses joues, la longueur de ses cils, le brillant de ses lèvres, me bouleversèrent, me subjuguèrent. Sur le champ, pour le remercier de la joie qu'il me donnait, je lui fis un cadeau. Il m'embrassa. Nos bouches glissèrent l'une sur l'autre, et je découvris ce qu'est la nature...

GUILLEMETTE :

— Il n'avait pas fini ses treize ans que je faillis causer sa perte. J'avais, souventes fois, remarqué qu'il se retirait avec un certain page de sa préférence, abandonnait ses compagnons de jeux. Souventes fois, je trouvais le page en sa chambre : je croyais qu'ayant bavardé trop avant dans la nuit, ils s'étaient endormis ensemble, innocemment. Cependant leurs yeux mâchés, et quelques autres indices, m'intriguaient. Estimant que c'était mon devoir et comme pour obéir au défunt Guy de Laval, je me mis en surveillance et espionnages. Ce ne fut guère long. Il y avait une paire de salles basses, sous l'une des tours proches de l'étang de la Rosne. C'est là que je les ai surpris, lui et son page, assez dévêtus pour qu'il n'y ait pas à s'interroger. Je leur ai allongé un soufflet à chacun et, ramassant mes jupes, je m'en suis venue informer le vieux Craon. Il prit gaiement les choses et j'en fus pour mes frais. Mais voilà que le sergent de poterne rapplique. Il annonce que Sire Gilles s'est ensauvé sur son petit cheval, qu'il est parti ventre à terre vers la forêt. Il demande les ordres. Le vieux Craon devient pâle comme un suaire. Il me prend à la gorge et gueule : « Charognarde, putain, tu l'as effrayé ! S'il lui advient le moindre mal, tu seras pendue ! » Il me lâche et déboule l'escalier, fait chercher les hommes et seller les chevaux. Moi, en récompense de mon zèle, on m'emmène dans un cul de basse-fosse... Ah ! je ne donnais pas cher de ma carcasse ! Je vous le répète, cousines, c'est le vieux qui a causé tout le mal et gâté cette nature de garçon, par ses mauvaises paroles, sa complaisance détestable, son absence de jugement et ce mépris, qu'il prônait en toutes occasions, de la paysantaille et du domestique... Avant le lever de la lune, ils demandèrent les chiens de meute, les plus fins limiers. On tira de ses couettes le maître-piqueux affligé de goutte et raide comme un bois. Tout ce monde rentra au petit jour, sans notre gibier. Un soldat vint me prévenir tout doucement : « Prépare-toi, pauvre Guille-

mette. Le vieux te réclame. Il s'étrangle de colère. » Comme ils me ramenaient au jour, la corne fit entendre sa voix aigrette et Gilles apparut sur le pont-levis. Il entra à petits pas. Son premier mouvement fut de demander ma grâce, et il l'obtint.

– Il faut croire, dit l'une des vieilles, puisque tu es de ce monde, et bien parlante!

Elle caresse le chat gris tout de son long. Le vent s'est apaisé. Dans la rue, des hommes chantent, un auvent claque. Un ver éclate dans la bûche, envoyant sa gerbe d'étincelles; ensuite les flammes reprennent leurs crépitements.

– Gilles était à pied, mes bonnes. On avait retrouvé son beau petit cheval au fond d'un ravin, avec, par le travers du cœur, un poignard enfoncé jusqu'à la garde. C'est là un fort mystère où je n'eus point de part. Et, comme vous le pensez, je me gardai de questionner, en dépit de mes démangeaisons de langue...

GILLES :

– Quand cette Guillemette – dont je vous ai parlé tantôt – surprit mes ébattements secrets avec le page, je m'enfuis et voulus me tuer.

– Pourquoi? demande le Frère. N'aviez-vous pas la triste assurance de l'impunité?

– Sais-je! J'eus honte, soudain, il me semble. Je pris conscience de ma faute, ou de ma monstruosité future. Oui, c'est cela, tout à coup, comme à la lueur d'un éclair, j'entrevis au milieu des ténèbres, et pris effroi, non de ce que j'étais, mais de ce que je serai. J'eus envie de me tuer... J'avais lu, dans nos vieux contes chevaleresques, qu'on trucidait son cheval plutôt que de l'abandonner à des mains étrangères. Je plantai donc mon poignard dans le mien, à cet endroit où le cœur fait tressaillir le pelage.

– Peut-être, dans votre précipitation, lui aviez-vous d'abord rompu le col ou les membres, et vouliez-vous raccourcir ses souffrances?

– Je ne sais, mon Père. Je ne me souviens que d'avoir planté la dague, et que ce fut aisé : cette grosse vie se répandit dans l'herbe et se dissipa.

– Après, que fîtes-vous?

– Oh! Je ne sais. Je ne me souviens que d'un arbre immense. Dix hommes en étendant les bras ne l'eussent pas entouré. La lune l'éclairait par en-dessous. Par la bizarrerie de cet éclairage lunaire, ce qui paraît noir au jour, devenait blanc. Ce torse d'arbre, ce fouillis de rameaux, ces bras convulsés comme des serpents, semblaient de chair toute pâle et humide de rosée. C'était l'hiver; pourtant je sentis l'arbre vivant, la terrible force qui naissait de la terre, courait sous l'écorce et lançait vers le ciel la menace, ou la supplication, d'innombrables doigts. Il dominait la forêt entière. C'est un vieux chêne-roi tout rempli de murmures. Sa voix me parlait, m'endormait... Le froid du matin m'éveilla. Je baisai mon chêne, avant de rentrer à Champtocé, pour y affronter peut-être mon châtiment. Mais le vieux sire m'embrassa avec effusion...

LES DÉMONS DES BOIS

Volontairement ou non, Gilles a des malices de cheval sauvage : tantôt il s'offre au licol, tantôt se dérobe. Mais Frère Jouvenel est accoutumé à cette espèce d'homme. Il le laisse benoîtement vagabonder par les sentiers de traverse, s'égarer et fureter par les taillis de ses songes, puis le ramène d'un coup à l'essentiel. Ainsi le prisonnier en est encore à son gros chêne, que le Frère l'interrompt :

– Lors du procès, vous avez reconnu avoir perpétré plusieurs grands et énormes crimes et délits contre Dieu et ses Commandements, et cela dès votre jeunesse. Quels sont-ils, Monseigneur ? A cette époque de votre vie, n'avez-vous réellement poignardé que votre cheval ?

– Lui seul.

– Après avoir été surpris par Guillemette, avez-vous tenté de réformer vos mœurs ?

– Je vous répète que le vieux sire m'épargna ses reproches, et même il suffoquait d'émotion en m'embrassant ; m'ayant cru mort, il éprouvait un immense soulagement. Ce jour-là fut, je crois, le plus néfaste de mon existence. J'y pris l'exact sentiment de cette faiblesse de vieillard à mon endroit. L'arme et le moyen d'imposer mes caprices m'y furent révélés. Oui, Frère, ce jour-là souilla mon âme plus que tout le reste. Dès lors, je vécus sans bride, ni frein, sachant qu'il me suffisait de disparaître pour excuser tout et rentrer en grâce. Mais il y eut pis... Ah ! vous me contraignez à ces renforcements dans mes ordures, quand déjà mon âme impatiente se déchevillait de la chair et ouvrait ses ailes !

– Je désire apprendre quels étaient les crimes dont vous vous êtes accusé.

– Un flatteur me fit don de molosses. Ils étaient dix, si féroces de nature qu'ils mordaient les valets de chenil et s'entre-déchiraient quand on leur jetait les quartiers de viande. Ils n'obéissaient qu'au plomb des fouets et au fer des piques. La fantaisie me prit de les affamer pendant une couple de jours, puis de les sortir, mais botté et vêtu de cuir solide. Je les emmenai, aboyant de fureur, par nos campagnes sous Champtocé. Des moutons se nourrissaient paisiblement sous l'ombrage ; leur berger jouait du pipeau. Je lâchai mes démons. Ils bondirent par le milieu du troupeau, broyant des pattes, cassant des reins, rompant des cols laineux. Les brebis ne pouvaient fuir au-delà des haies et des barrières. Leur bélier les voulut défendre ; il fut déchi-queté en un moment. Quant au joueur de pipeau, il ne dut son salut qu'à la souplesse de ses jarrets. Moi, je tremblais de joie malsaine, en regardant les crocs s'enfoncer hideusement, faire jaillir le sang des toisons, arracher à ces bêtes sans défense des plaintes et des bêlements lamentables. Plusieurs brebis furent ainsi dévorées toutes vives. Les molosses se vautraient dans cette bouillie de chair, et hurlaient de plaisir. J'avais chaud dans le cœur. Un feu de délices me parcourait le corps. Le berger n'osa pas réclamer. Il est vrai que je lui jetai ma bourse, assez garnie pour lui permettre d'acheter deux troupeaux, contre celui qu'il avait perdu.

– Vous aviez donc tant d'argent ?

– Pour m'en donner le goût, le vieux sire laissait les coffres à ma disposition. Ceux-ci, lorsque les trésoriers s'en venaient rendre leurs comptes, se remplissaient à vue d'œil, comme bassins de fontaines. Les péages et les redevances d'une année entière ! La première fois que je vis ce monceau de pièces (et le vieux sire dit : « Prends. C'est à toi. C'est ton or ! »), je fus ébloui, étourdi. Je relevai mes manches et plongeai mes bras nus dans ce tas de métal. J'en savourai le froid. J'en éprouvai les rondeurs bruissantes. J'ouvrais mes

doigts : l'or ruisselait en tintant et en tressautant autour de moi.

Le Frère est en voie de réformer le jugement qu'il portait sur Jean de Craon. « Ce vieillard était hors du sens commun, pense-t-il. Toutefois ne se pervertit que ce qui est las de son innocence, donc déjà corrompu. »

— Je découvris, reprend Gilles, qu'il m'était aisé de réparer le mal que je causais. Que les larmes se peuvent payer, à la façon des beaux chevaux, des riches pièces d'étoffe et des bijoux. Je n'avais donc aucune raison de me priver, si tels étaient mes singuliers plaisirs. J'incendiai des meules de paille et dédommageai leurs possesseurs. Mon cheval piétina une vieille femme : j'arrosai de piécettes la famille éplorée. Pour rien, pour un caprice, je détruisais, je bousculais, semais la terreur et prodiguais mon or. Lorsque je me montrais sur le pont-levis, avec ma suite de molosses, les bonnes gens se sauvaient en hâte, verrouillaient leurs portes. J'aimais effrayer. Quelquefois pourtant, mes inventions de méchanceté, ma cruauté inutile et bestiale m'étonnaient, m'accablaient précocement. Alors je commandais qu'on me laissât seul et je m'en allais chevauchant, parlant tout haut, fouettant les branches et les feuilles, à travers bois, m'égarant par les cantons les plus touffus, les plus déserts, usant ma force et celle de mon cheval en une galopade haletante. J'en ai crevé trois sous ma selle, en ces circonstances. Puis je rentrai à Champtocé, hâve, déguenillé, blessé parfois, mais calme et quasi repentant. Et, parfois, je retournais à mon grand chêne, pour y dormir, telle une bête forestière, mussé dans les bruyères, ayant la mousse pour lit. L'arbre étendait au-dessus de ma tête sa voûte géante, ses ogives et ses entrelacs. Puis quelque désir funeste me poussait à commettre de nouveaux méfaits, ou à regarder mes pages... La paix de ces retours était aussi trompeuse que l'eau dormante. Les démons des bois me soufflaient leurs imaginations, et tout recommençait.

— Les démons des bois ?

— Un livre aussi, où se cachait le diable. Les dépravations des Anciens y étaient consignées et figurées avec art. Désormais nul ne prenait garde à mes lectures. Je puisais en ce mauvais livre mes inspirations. Je le prêtais à mes pages. Nous étions à ce carrefour de l'adolescence où le mal emprunte le chemin de la curiosité. Bientôt leurs regards se troublaient. Le sang battait mes tempes. Ils ne résistaient pas à mes entreprises, ou si peu ! Tous, je les ai corrompus de la sorte : par tentation de chair, piège de gentillesse, sauf un que je dus enivrer et que je forçai en présence des autres : il devint par la suite le plus enragé... De treize à seize ans, tels furent les méfaits que je commis et les habitudes sodomiques que je contractai. Sachant que j'agissais mal ! Le sachant au point que j'invoquais le secours du diable lorsque je convoitais un garçon par trop rétif et obtus, et que, l'ayant obtenu, je me précipitais à l'église pour y fondre en eau et en prières, afin de gagner mon pardon...

THOMAS-L'ENLUMINEUR :

— Sire Jean résolut de marier Gilles. Ce projet fut suivi d'une nombreuse correspondance. Le vieux sire m'avait pris comme secrétaire, en raison de « ma belle écriture », mais, principalement, parce qu'il voulait tenir les tractations secrètes et qu'il avait confiance en moi. Il le fiança d'abord à Jeanne Peynel, fille de Foulques, seigneur de Hambye et de Briquebec, l'une des plus grosses héritières de Normandie. Elle était orpheline. Elle avait pour grand-père le baron de Chateaubriand, aussi chenu que sordide. La pauvre eût été livrée, contre paiement des dettes du grand-père, si le Parlement n'avait différé le mariage jusqu'à sa majorité. Marché rompu ! Le vieux outré de fureur, beuglait : « Et pourtant, Maître Thomas, il faut que le garçon convole, et promptement ! » Mais il n'était point si furieux qu'il ne retînt devers lui la raison de cette urgence. Jamais, moi présent, il n'accusa son

petit-fils de quoi que ce fût. Si étrange que cela paraisse, nous étions beaucoup à ignorer les pratiques de Gilles. Je croyais que le vieux Craon faisait allusion aux caprices, violences et disparitions intermittentes du jeune sire. J'opinais en son sens. Il reprit ses démarches, écrivit à Monseigneur le duc de Bretagne, manigança de secondes fiançailles, cette fois avec Béatrice de Rohan, la propre nièce du duc. Le contrat fut signé à Vannes, en présence des témoins requis. Le coup manqua encore, ou bien le vieux sire changea brusquement d'avis. Gilles acceptait gaiement ces volte-face. Il affectait de se désintéresser du choix de sa femme. Lorsque je m'enhardis à le questionner là-dessus — avec une prudence de souris, tu peux croire —, il éclata de rire, s'exclama : « Celle-ci ou celle-là, compère Thomas, quelle différence ? Les femmes sont d'assommantes babillardes, de petits torchons encombrants et geignards. Vive la vie que je mène ! » Pour donner le change, et sur le conseil probable du vieux sire, il s'affichait avec une goton aux yeux verts, à crinière longue et peau olivâtre, sortie du moule des démons ou d'un ventre de bohémienne, mais belle à damner un saint, de cette beauté longue, maigre et languide qui retourne le jugement des hommes et les mue en pourceaux forcenés. Au cours des festins, il lui tortillait un peu les doigts et lui flattait la croupe. Le vieux sire s'ébaudissait. La fille pinçait le bec, nous envoyait son regard de serpent. Cependant elle demeurait à Champ-tocé, à cause des robes, des anneaux et de l'excellente chère. Il est possible, au surplus, que les prévenances et cajoleries de Gilles à son endroit ne fussent pas entièrement feintes et qu'il essayât de prendre avec elle des plaisirs normaux. Chez lui, tout était possible. Il détenait deux âmes contraires. Tantôt l'une éclipsait l'autre, et tantôt elles agissaient en sens opposé, dans le même temps. Ceux qu'il aimait, il ne leur eût pourtant causé le moindre dommage. L'amitié pour lui, ne s'imposait, ni ne se marchandait, ni ne se retirait ; c'était un sentiment sacré, sans rapport avec la naissance ni avec l'état de fortune. Il tyrannisait certains

domestiques ; d'autres, il les comblait de gratifications et de cadeaux. On ne pouvait se former de sa personne une opinion certaine. Le matin, chez lui, contredisait le soir. Sa main droite ignorait ce que faisait la gauche. Un bouillonnement de vie l'agitait sans cesse. Tel valet croyait passer une journée paisible, qui devait interrompre soudainement sa besogne, et s'en aller courir les bois, la pique sur l'épaule. Telle servante étendait sa buée sur l'herbe ; elle la voyait bientôt traversée par les chevaux, déchirée et maculée de boue. Nulle maison n'était plus hospitalière aux miséreux que Champ-tocé ; nul seigneur ne s'y montrait plus aumônier que Gilles. Mais que, par aventure, ils le rencontrassent dans les chemins campagnards ou dans les rues du bourg, s'ils n'avaient pas sauté assez vite dans les haies ou ne s'étaient plaqués le long des murailles, il les eût écrasés comme vers...

— Mais envers vous, Maître, comment se comportait-il ?

— Merveilleusement ! Je logeais au premier étage d'une tour. Ma fenêtre donnait sur l'étang de la Rosne. J'avais dans ma chambre mes chevalets, mes épures, mes carnets de notes et mon écritoire. Mes fonctions restaient indéterminées, multiples comme il est fréquent dans l'état d'architecte. A vrai dire, Jean de Craon utilisait au mieux mes petits talents : je dirigeais les travaux de transformation ; je m'employais à la secrétairerie ; je réparais les statues détériorées ; j'en taillais de nouvelles ; j'ordonnais les festins et les cérémonies ; pour finir mes journées, je recopiais les livres que le vieux sire empruntait aux abbayes ou à ses vassaux. Gilles aimait de venir chez moi. Il avait, en entrant, sa mine arrogante et fière. Mais, très vite, son regard s'adoucissait, devenait presque tendre. D'un doigt précautionneux, il tournait les pages des manuscrits, les feuillets couverts de dessins. Il donnait l'impression de pénétrer en un monde étranger. Son admiration était sincère, mais complexe, double elle aussi me semblait-il : à la fois intelligente et puérile. Il était, par instants, animé de vues si profondes qu'il me déconte-

nançait. Il regardait toute chose avec des yeux neufs, mais aussi l'expérience de mille ans de grandeur. Un sens inné le guidait dans ses choix, lui révélait les faiblesses et les manques. D'un mot, il tranchait mes hésitations. Nombre d'êtres se mettent, dans le cours de leur existence, à fulgurer, puis s'éteignent : fréquemment, c'est quand ils traversent leur adolescence, ou quand ils éprouvent les premiers feux de l'amour, ou quand ils atteignent vingt ans : et leur corps, leur cœur et leur esprit portent d'égales fleurs. Chez Gilles, cela débuta vers ses quinze ans, mais pour ne finir qu'aujourd'hui ! Tant que je fus à son service, maçonnant, dessinant, taillant le bois ou la pierre, peignant des images, montant des spectacles, je constatai la même sûreté de goût, le même raffinement, la même inclination passionnée pour le Beau. Devant un objet noble et réussi, son visage s'éclairait, son regard étincelait de joie. Il adorait la Beauté, et cette adoration embrassait tous les arts : des enluminures aux broderies, de l'architecture à la statuaire, des tapisseries à la musique. En tout, il recherchait la perfection et n'avait pour conseillers que moi et plus encore, cette jubilation intime où il apparaissait si différent !

Raoulet hoche la tête :

– Oh ! Maître, vous l'aimiez !

– J'aimais cette jubilation que je suscitais. Son contentement, son approbation chaleureuse, et son impatience en ces moments où l'œuvre balance entre la médiocrité et la réussite accomplie. J'aimais qu'il découvrit la moindre de mes intentions, la plus discrète de mes allusions et partageât cette folie créatrice, quand bien même ce que l'on crée passe comme un nuage.

– Vous questionnait-il au cours du travail ?

– Il voulait tout savoir : le nom des outils, le moyen de s'en servir (il les prenait en main, s'appliquait à imiter les ouvriers). Je lui ai appris à peindre. Il broyait, sous ma direction, les terres d'ocre, et distillait la sève des bleuets ; il étendait les ors et les incrustait à la dent de loup. « Ah ! disait-il, les bonnes

heures que voici. Vous me reposez, Maître Thomas. Votre chambre est enchantée. » Mais, ces mêmes soirs, la grand-salle retentissait de cris insanes, de rires épais, et le vin roulait à pleins tonneaux. Toujours quelque nouveau page beau comme l'aurore, tendre comme le lait, entré à Champtocé, amené par les bons amis de Gilles. Jamais château ne vit tel rassemblement de beaux garçons. Le vieux sire rongait son frein, mais secrètement...

GUILLEMETTE-LA-DRAPIÈRE :

– Oui, il avait seize ans : c'était donc en 1420. Je quittai mon service ; je n'y pouvais plus tenir. Il ne me renvoya pas. Il avait bien trop d'affection et de reconnaissance pour moi ! Mais, avec mes reproches et mes exhortations, je l'insupportais. Il avait déjà sa taille et sa tournure d'homme. Une année poussant l'autre, il était devenu aussi grand que le sire vieux, avec des épaules et une membrure en conséquence. La barbe lui poussait. Vers la fin, il m'intimidait. A la moindre contrariété, son fameux regard devenait fixe et brillant de méchanceté. J'avais encore en tête les recommandations de Guy de Laval, mais je n'étais plus écoutée. Alors à quoi bon m'éterniser ? Le matin du départ, il a pleuré en m'embrassant. Mon drapier de mari reniflait par contenance, mais le roi n'était pas son cousin : nous quittions cet enfer, nous allions chez nous, habiter la plus belle maison du bourg, bêcher notre jardin et jouir de nos écus. Gilles nous donnait tout. Cette générosité me paraissait un bon indice. Je me disais : « Il s'amendera. C'est le sang qui le besogne. Ça lui passera avant que ça ne me reprenne. Le printemps fait le fou ; l'été, le raisonnable ; l'hiver se souvient. » Mais Gilles n'avait pas commune mesure... Ensuite, je ne l'ai plus revu que de loin, sauf quand il s'arrêtait devant chez nous et s'en venait tout bonnement converser : peut-être pour retrouver un air de son bonheur de jeunesse.

CATHERINE DE THOUARS

GILLES :

— J'étais sur le point d'épouser Béatrice de Rohan. La noce se préparait. Les tailleurs s'affairaient à Champtocé. Quand le duc Jean V tomba dans le guet-apens des Penthièvre qui l'envoyèrent dans un cul de basse-fosse, en compagnie de son frère. Nous entrâmes en campagne et combattîmes pour le duc, mais ailleurs est mon sujet : au surplus j'étais trop jeune pour prendre part à ces batailles...

Gilles s'interrompt. L'une des bougies allonge sa flamme et s'éteint. Sa fumée s'étire et se balance. Il demande :

— Voulez-vous que j'appelle ?

— L'obscurité vous effraierait-elle ?

— Le vieux sire me convoqua. Il était tout sourire et me prit l'épaule, comme il m'avait accoutumé quand il amorçait les entretiens d'importance. J'entendis : « C'est excellente chose que la prise du duc Jean ait repoussé ce mariage. Tout bien pesé et mûri, Béatrice n'est pas si fortunée ; elle est sans espérances véritables. Après le service que nous avons rendu au duc en aidant à sa délivrance, tu n'as pas, en rompant avec Béatrice à redouter une défaveur. Les Penthièvre ont ravagé certaines de nos terres, mais Jean V nous a si généreusement dédommagés qu'en épousant sa nièce tu n'en tirerais rien de plus. Tu ne réponds pas ? Eprouves-tu tant de sentiment pour Béatrice ? » Je n'en éprouvais aucun, et il le savait. Mais, dans les débats de cette nature, il aimait qu'on entrât dans le jeu. Je le laissai

donc dire : « Au fond, mon cher fils de Rais, nous allons quérir au loin ce qui est sous notre nez. Ta cousine, Catherine de Thouars, est beaucoup plus riche que la nièce de Jean V. Ses biens présents et à venir touchent les tiens et les complètent ; ils joindraient ta baronnie bretonne à mon Craonnais. Tu t'étendrais sur trois provinces. De ce point de la Loire à la mer, tu chevaucherais sur tes terres, chez toi, en maître absolu, après Dieu ! Ce serait un accroissement sans pareil, un coup fameux ! Penses-y. On n'en a jamais trop ! » Il fit tant que je me lançai, à corps perdu, dans cette voie. Les obstacles ne manquaient pas cependant : il y avait prohibition de mariage en raison de mon degré de parenté avec Catherine. La mère de celle-ci, Béatrice de Montjean, avait dans son douaire les deux pièces maîtresses de l'héritage : Pouzauges et Tiffauges. Mais quand le diable est de la partie ! Catherine paraissait fille bonne, avenante et facile. L'alliance me flattait : les vicomtes de Thouars sortaient des lys et passaient pour Maison princière. Enfin le père de Catherine, Milet de Thouars, mourait à Meaux d'une fièvre chaude. Quant à sa mère, elle était sans malice, ou trop occupée : si elle conçut des soupçons, mes belles promesses, mon attitude les dissipèrent. Bref, j'enlevai Catherine sans difficulté et le vieux sire sut dénicher un moine assez veule ou sordide pour nous marier secrètement...

— Abandonnez ce ton de persiflage. Il est odieux et vous condamne indubitablement. Il semble que vous vous réjouissiez encore d'avoir si bien trompé la confiance de la Dame de Thouars ?

— La machination n'était pas de mon cru. Une fois de plus, le sire de Craon y avait mis la main, pensé à ma place et tout arrêté dans le détail. Je n'étais en somme que l'exécutant.

— Mais de votre plein gré. Au moins en avez-vous regret ?

— Pour Catherine, oui. Elle était innocente et sincère. Elle n'a cessé de se repentir de sa faute, ni de s'en lamenter. Mais je n'écoutais non plus ses reproches que ses prières.

– Quand elle fut devenue votre femme, avez-vous pris de bonnes résolutions, et délaissé vos pratiques contre nature ?

– J'ai essayé, vainement : l'habitude en était ancrée dans ma personne. Trop d'amis connaissaient mes goûts pervers et les alimentaient en m'amenant de jeunes garçons.

– Cependant votre femme s'efforçait à vous retenir ?

– Oui. Par moments, une pitié m'étreignait devant sa jeunesse si injustement traitée ; je restais près d'elle et remplissais mes devoirs d'homme, mais avec une telle lassitude et si peu de profit qu'il me tardait de retrouver mes compagnons habituels.

– Le sire vous exhortait-il à vous mieux conduire ?

– Il avait mes domaines « en bail », jusqu'à ma majorité, selon la coutume. Mon mariage les avait augmentés de Pouzauges, Tiffauges, Confolens et Chabanais. Il gérait cette infinité de biens avec un enthousiasme quasi délirant. Il s'en imaginait le maître véritable. Il y commandait à sa guise. Il y procédait selon ses besoins et sa fantaisie, rabaissant tel vassal, élevant un autre, vieux roi sans couronne, implacable en affaires et plus fûté qu'un renard. Déjà pour lui ce mariage était un fait acquis, donc dépassé. Son esprit, que l'âge n'avait pas entamé, embrassait d'autres vues. Il marquait de la courtoisie à Catherine, mais ne s'inquiétait en rien de sa grise mine. Il avait tant vu mourir ! Les femmes comptaient si peu à ses yeux ! Elles étaient les objets de ses délassements ou de ses intérêts. Il n'éprouvait à leur endroit qu'un sentiment de mépris amusé. Lui-même, après quelques semaines de veuvage, s'était remarié avec la grand-mère de Gilles de Sillé...

CATHERINE DE THOUARS :

Elle aussi a cru de son devoir de venir à Nantes, afin d'assister aux derniers instants de son époux, en dépit des offenses, des insultes de celui-ci. Le frère

de Gilles, René de la Suze, a bien voulu l'héberger. Il lui a donné cette chambre haute, l'une des plus belles de l'hôtel de la Suze. Mais humble comme la voici, contrite et abîmée de chagrin, elle s'y est retirée dès son arrivée : par besoin de solitude, crainte d'être montrée du doigt et grossièrement moquée. Elle y prend ses repas et son sommeil. Depuis le début du procès, elle n'a guère arrêté d'y prier fervemment, espérant que Gilles était moins coupable qu'il ne le paraissait, tremblant d'être appelée devant les juges. Mais ces derniers se sont abstenus, par déférence. De même n'ont-ils pas entendu René de la Suze. A plusieurs reprises, elle a hésité à s'aller jeter aux pieds de Monseigneur de Bretagne. Son beau-frère l'en a dissuadée fermement.

C'est une longue femme, un peu décharnée, déjà flétrie. Un cou de cygne, si menu et de peau si diaphane que l'on distingue le battement de l'artère, supporte son petit visage. L'isolement, la douleur, la déception, n'ont pas eu raison de toute sa grâce. On devine qu'un peu de tendresse revivifierait ce corps léger, ranimerait l'éclat de ces joues prématurément ternies, de ce regard embué de tristesse, et ressusciterait le sourire. Elle porte la robe des veuves, mais son hennin se treillisse de fils d'or. Ses mains fines tiennent un livre d'Heures. Près d'elle, dans un petit lit, dort Marie de Rais. Elle est née des trop brèves tendresses de Gilles à qui elle ressemble par le front, les lèvres et la couleur des cheveux.

Catherine ne peut plus lire. Vers le soir, René de la Suze est venu lui apprendre l'affreuse nouvelle : « Gilles est condamné. Demain, il sera pendu et brûlé. » René voulait demeurer près d'elle. Elle l'a renvoyé. Il lui fallait prier encore, penser à Gilles, non parler ! Avant de s'endormir, la petite Marie a demandé : « Mère, qui sera pendu demain ?... Tu le connais, puisque tu pleures ! »

Après que la servante eut rechargé le feu, Catherine a fermé son livre et soufflé la lumière. La lune qui s'est levée, éclaire son profil encore enfantin, le bout de

ses doigts aux ongles polis. Elle pense : « A-t-il eu une seule pensée pour Marie et pour moi ? Il n'a même pas demandé à nous voir ! Il n'a que faire de notre pardon. Naguère, il n'était pas si cruel ; il avait un mouvement vers nous deux... »

Tout doucement, sans qu'elle le veuille, comme une compagnie de soudoyers se glisse d'un fourré à l'autre, et progresse en silence, les souvenirs s'assemblent et marchent vers elle...

Elle revoit Gilles, lors de sa première visite à Thouars... Il était presque seul. Il prétendait s'être égaré en pourchassant un loup. Il demandait asile « à ses chères cousines ». On l'avait trop bien reçu ! Il était beau, vêtu avec recherche, un peu mystérieux. Il avait ce charme exceptionnel qui allie la sveltesse de l'adolescence déclinante à la force des adultes. Il avait très excellemment et merveilleusement parlé pendant tout le repas. L'intensité de son regard surprenait dès l'abord, mais ensuite subjuguait l'attention et diluait les volontés :

« Ce regard me perdit. Il me transperçait et me ravissait, au point que je n'entendais pas vraiment ce que disait Gilles, bien que je l'écoutasse passionnément. Dès la fin du dîner, il me semblait que je n'avais jamais vu d'homme plus beau que celui-ci, ni mieux disant, que le Ciel me l'envoyait par extraordinaire faveur ! J'avais quinze ans ! Il en avait seize. Cependant il me paraissait bien plus vieux que moi, digne de respect, presque redoutable. Instantanément, j'eus désir de lui plaire, de me confier sans réticence. Il s'en alla toutefois : mais en m'adressant une sorte de prière muette, et d'ordre sans réplique. Je l'embrassai par trop longuement et m'ensauvai dans mes chambres afin d'y soupirer à l'aise... »

Les beaux doigts pressent les paupières brûlantes, puis la bouche qui veut gémir.

« La semaine n'était pas écoulée qu'il revint, apportant des cadeaux pour ma mère et pour moi, en remerciement de l'hospitalité que nous lui avions accordée. C'étaient de menus bijoux, des amandes et des fruits

confits dans le miel, ainsi que ce livre d'Heures. Sous l'incipit, il avait écrit mon nom et peint, disait-il, les armes de ma famille. Ce second séjour fut moins bref et plus tendre que le premier. J'étais folle de bonheur. J'attendais qu'il parlât. Je lui posais mille questions muettes : ses yeux brûlants et fixes me répondaient. Je sentais, je croyais sentir qu'il me voulait pour femme et amie, qu'un rien suffirait à l'enhardir. Les instants étaient des siècles. Je n'ai pas de souvenirs plus chers que ces interrogations trompeuses, ces tristes illusions d'amour. Il avait la bouche prompte, la main caressante, une voix qui se faisait basse mais coulait avec une douceur onctueuse. A ce miel je me laissai prendre comme mouche, bercer de paroles, égarer de caresses. Quand il fut certain de m'avoir enchaînée et conquise, il dit : « Tu es celle que je veux. Je te prends pour femme. Toi, me veux-tu ? » Il dit ensuite que nous étions parents trop rapprochés, qu'il faudrait attendre la dispense de Rome : « Des années, Catherine ! Des années perdues à nous consumer vainement l'un pour l'autre, à nous douloir, à crier en secret, car il n'est pire soif que le désir ! Aie confiance en moi. C'est ta joie que je veux autant que la mienne. La joie d'être ensemble, mêlés comme nos mains que voici. » Et j'ai cédé, promis, approuvé, tout, joyeusement, follement. Bien plus, le délai qu'il préconisait pour m'enlever, me paraissait intolérable ; je le priai de l'abréger, il accepta « malgré le supplément de risque ». Je fis ce qu'il m'avait commandé. Au jour dit, je m'attardai parmi les arbres bordant la rivière de Thouet. Trois hommes bondirent d'une cabane abandonnée, me lièrent pieds et mains, me jetèrent au fond d'une barque, empoignèrent les rames. Gilles attendait sur l'autre rive, avec d'autres hommes et des chevaux. Il me délia. Déjà l'on sonnait l'alarme, nos soldats accouraient du château, mais trop tard. Cependant nous chevauchâmes en enfants perdus... »

Sur la tenture qui lui fait face, Catherine voit ces cavaliers de naguère. Elle entend les cliquetis des fers, la forte respiration des chevaux. Elle voit cette fille

de quinze ans, aux cheveux dénoués, éparpillés et soulevés par le vent de la course. Les dents blanches de Gilles sur sa barbe naissante, ses hautes bottes et ses gants rouges. Ah! que les prairies étaient vertes, et profonds, les bois, et violentes la saveur et l'odeur de la vie!

« Au gîte d'étape, je croyais qu'il allait faire de moi une femme. Je m'y résignais à l'avance. Il me respecta. Je lui en sus gré, d'autant qu'il feignait d'être besogné et tourmenté par une tendre impatience. A grand-peine s'arracha-t-il à mes embrassements, et non sans soupirer. A l'aube, nous reprîmes la route. Le vieux sire de Craon nous attendait au lieu fixé, en compagnie d'un moine et de quelques seigneurs du voisinage. Ce fut là qu'on nous maria en toute hâte... »

La petite voûte humide et basse, l'autel misérable avec ses statues anciennes et naïves : un Christ saignant, une vierge aux gros yeux verts, un saint Jean ébahi et crépu, se dessinent sur la tenture. Et Gilles à genoux sur les tombeaux de chevaliers inconnus, près de sa femme-enfant. Et le gros moine dévidant sa messe, en regardant la porte gardée par des hommes d'armes, et le vieux Craon appuyé sur son épée. Catherine ne peut retenir ses sanglots.

« Notre première nuit fut rebutante, douloureuse, jalonnée de bizarreries, à l'image de ce qui devait suivre et faire notre triste vie. Mais j'avais tant d'ignorance que mon bonheur en sortit entier, ou presque. J'imaginai que l'amour des hommes et des femmes, c'était cela que m'enseignait Gilles. Je me reprochais mon étonnement, mes dérobades. J'espérais me comporter mieux, lorsque j'aurais vaincu ma pudeur. Pourtant, dès le matin, Gilles n'était plus le même. »

LE SAC EN LOIRE

GILLES :

— Mon grand-père se glorifiait sans cesse de ses aïeux. Il se référait à eux en toute circonstance, avec immodestie et impudence. Mes précepteurs faisaient écho. A Champtocé, c'était à qui vanterait les mérites des Laval et des Craon. La race chevaleresque, je commence à douter de son excellence!

— Ne jugez pas d'après vous-même!

— Certes non; je me reconnais pour monstrueux. Pourtant il m'apparaît que, dès ma prime jeunesse, ces glorieux chevaliers n'étaient guère plus que des armures brillantes. Qu'ils avaient oublié la simplicité des origines et, singulièrement qu'ils étaient les protecteurs des faibles, non leurs oppresseurs. J'en ai connu qui restaient fidèles à nos saints principes : ils s'appauvrirent et moururent ignorés, ou raillés par les nôtres. Différents étaient les grands seigneurs! Ils spéculaient sur tout : la naïveté des uns, l'impudence des autres, la grandeur de leurs ancêtres, l'éclat momentané de leur nom, la faveur du prince. Ils achetaient les âmes, et perdaient la leur en cherchant à s'amplifier et à se hausser du col. Ils épousaient sans amour. Ils trahissaient leurs engagements et s'ils n'eussent, par un résidu de foi, renié leur Dieu, ils l'insultaient dans leurs actes quasi quotidiens, leurs égoïsmes de marchands et leurs trahisons. Le calcul, la duplicité retorse, remplaçaient en eux la générosité un peu folle des ancêtres, leurs pieuses prodigalités : ceux-ci au moins s'étaient ruinés dans les Croisades!...

J'ai vu mourir le vieux rêve de sang et d'amour. Oui, Frère, j'ai vu tomber en quenouille ce qui était le plus haut en ce monde, l'exigence, la morgue, l'appétit de terres, se substituer au mérite! Toutes mes heures, je ne les ai pas consacrées à la débauche. Il m'advenait de méditer. Cette fin des choses qui m'étaient si chères – et sais-je pourquoi! – m'accablait. Tantôt, pour échapper à cette détresse qui m'étreignait, je me grisais de mes richesses, et tantôt je les sentais fugitives, périssables, indignes de soins et d'attention, et j'enviais les simples. Mais toujours la perversité reprenait le dessus. Une frénésie plus sauvage, une cruauté plus trouble, succédaient à mes moments de désarroi. Une à une, je descendais les marches d'un escalier de plus en plus noir et nauséabond! Mais je vais trop vite...

– Parachevez votre pensée. Si je vous ai bien suivi, le monde où vous viviez ne vous apportait que déceptions. Mais, plus que tout autre, le sire de Craon dont les actes démentaient constamment les paroles. Est-ce bien cela?

– Ce l'est. Croyez-vous que je mente?

– Vous vous mentez à vous-même.

– Tous ceux que j'ai connus étaient de ce bois. Hormis une! La merveilleuse créature que j'ai servie, ô Père, de mes os, de mon sang, de mes jointures et de mes nerfs, mais si peu, si peu de mois!

– Ces excitations sont superflues. Elles altèrent la vérité.

– Je suis incapable de raisonner.

– Si fait, Monseigneur, et fort subtilement, nous en avons des preuves.

– Lesquelles?

– Depuis le début de notre entretien, vous imputez vos fautes au sire de Craon.

– Jugez par vous-même. Le vieux sire me conseilla vivement de faire main basse sur les biens de Catherine, sans attendre que Rome infirmât comme il était probable, ou confirmât notre mariage. Toujours sur sa perfide suggestion je m'emparai du douaire de Béatrice de Montjean, la mère de Catherine, à savoir

de Tiffauges et Pouzauges. Bien plus, ma belle-mère dut se remarier pour se soustraire à notre rapacité. Mais contre nous, que pouvait son jeune mari, Meschin de la Roche-Ayrault? D'ailleurs, nous enlevâmes promptement sa femme, comme nous avions enlevé Catherine. En vérité, je vous demande lequel l'emportait du vieux sire de Champtocé et des tranche-jarrets et coupeurs de bourses infestant alors nos campagnes? Cependant, et de plus en plus, je substituai mon bras à celui du vieux sire qui tombait en débilité. Il me soufflait l'idée, je la réalisais... Mon Père, qu'ai-je désormais à défendre? Veuillez me croire... Il y avait des ignominies que je ne pouvais concevoir de moi-même, à cette époque. Je maintiens toutefois qu'elles me réjouissaient malignement et qu'à peine admis leur principe, j'y apportais mes soins diligents... Nous fîmes donc enlever ma belle-mère par Jean de La Noë, capitaine de Tiffauges, lequel était à notre dévotion. Elle fut conduite à Champtocé et, nonobstant les supplications de sa fille, en butte à nos sévices et menaces. « Cédez sur Pouzauges et Tiffauges, répétait le vieux Craon, et vous êtes libre; nous vous assignerons un bon domaine en Limousin où vous coulerez des jours heureux en compagnie du jeune Meschin. Sinon je vous ferai coudre en un sac de cuir et, tout doucement, jeter en Loire. » Elle se laissa coudre et porter vers l'eau, nous invectivant, appelant la colère de Dieu sur nos crimes. Son mari nous envoya trois messagers afin de la réclamer. Ils allèrent pourrir dans les basses geôles humectées par la Rosne. Finalement, nous la libérâmes contre rançon et promesse d'abandonner son douaire. Mais l'affaire fut portée devant le Parlement de Paris, siégeant alors à Poitiers. Le président vint en personne à Champtocé, ou, du moins, eut l'intention de venir. En route, il fut « surpris » par nos gens et dut tourner bride. Telles étaient nos mœurs privées. Depuis la défaite d'Azincourt, il n'y avait de roi en France que nominal; nous raillions sa pusillanimité et nous nous conduisions en ribauds. Nous n'étions pas les seuls! L'indépendance affole ceux qu'elle enivre.

Le chevalier d'alors se voulait comte; le comte se voulait prince et celui-ci cherchait à surpasser le roi. Les plus illustres ne craignaient pas, semblables à des carnassiers, de démembrer le royaume, se disputant les charges et les apanages. J'ai grandi dans ce milieu de stupre, de haine, de méfiance. J'eusse voulu naître en un autre temps. Cependant j'ai pu vivre, mais trop brièvement, selon ma nature, joyeusement, dangereusement. Ah! pourquoi ne suis-je pas mort près d'« elle »? Tant de fois, tant de fois, j'ai cherché les coups, mais en vain! Autre devait être ma destinée.

« Elle », le Frère devine quel est son nom, et s'émeut. L'accent de sincérité de Gilles le touche. « Oui, pense-t-il, né plus tôt, quand les Ordres militaires étaient dans leur splendeur, tu aurais été différent. Je discerne en toi une générosité inattendue, un besoin d'aimer et d'être aimé... »

— Cependant, réplique-t-il, vous avez perdu toutes les occasions de vous racheter. Vous avez sacrifié aux appétits d'un vieillard cupide l'amour de votre femme. Sans doute était-elle fautive, de vous avoir trop écouté, d'avoir bravé les interdictions. Néanmoins cela montre la force de son attachement. Or vous avez dédaigné cet amour, refusé de fonder une vraie famille. Pour quelle raison?

Gilles secoue la tête de droite, de gauche, comme si chaque parole le souffletait, mais il ne répond pas. Frère Jouvenel pousse plus avant. Il le fouaille de reproches qui sont autant de questions :

— Non seulement vous avez repoussé cet amour féminin, mais vous vous êtes débarrassé de Dame Catherine en la reléguant dans la châtelainie de Pouzauges. Pourquoi? Elle vous encomrait? Pis encore : vous n'avez jamais accordé une attention à votre fille, Marie. Vous l'avez semblablement dédaignée. Vous vous en êtes séparé. Ce n'était cependant qu'une enfant, peu gênante. Pourquoi avez-vous refusé ce qui constitue la joie ordinaire des hommes? Pourquoi avez-vous si constamment éloigné ce qui, par sa seule présence, vous eût peut-être amendé?

— Cela est trop affreux!

— Que reprochiez-vous à Dame Catherine?

Gilles crie :

— Rien! Rien, mon Père! C'était ma nature!

— Vous mentez de nouveau, et vous vous contredites.

— Non, j'étais ainsi!

— Vous soupiriez après les occasions de vertu, mais en refusant avec soin celles qui s'offraient...

CATHERINE DE THOUARS :

« Selon l'heure, il alternait la douceur et la dureté méprisante. Lorsque ma mère eut protesté contre mon enlèvement, déchaîné les fulminations de l'Eglise contre notre mariage clandestin, obtenu qu'on nous séparât par pénitence avant de nous réunir, valablement cette fois, j'ignore — ou plutôt je veux ignorer — les sentiments qui dictaient l'attitude de mon mari. Dès cette époque, sans doute possible, il était las de ma personne et ne s'en cachait guère : président des festins tardifs où je n'avais point de part, me renvoyant dans mes chambres au moindre prétexte, passant des jours entiers sans me visiter, ne m'adressant la parole qu'avec ennui ou distraction, ne me rejoignant qu'à l'aube et presque toujours pour dormir, me dissimulant le principal dans ses actes et ses sentiments et me contraignant à faire bon visage aux indignes personnages dont il avait constitué sa cour de flatteurs... »

Catherine revoit Gilles atterré par la sentence épiscopale, balbutiant, mais aussi brusquement enamouré : et sur sa jeune femme défaillante, ranimée par un espoir hors de sens, il fermait ses grands bras félons; contre son oreille, il murmurait les mots de folie et de tendresse qui les avaient naguère rapprochés. Il avait délaissé ses mauvais compagnons jusqu'au jour du départ. Et quand l'heure fut venue de se séparer, il ne pouvait interrompre ses enlacements, malgré les bienveillantes exhortations des clercs et du vieux sire.

« Il me venait ensuite visiter clandestinement dans ma retraite, apportant ses cadeaux, ses paroles de

fidélité et de désir, comme si la crainte de me perdre eût réveillé ses ardeurs. Ce fut un temps trop bref, car l'espérance habitait ma bienheureuse solitude. Il ne m'avait pas plutôt quittée que je souhaitais son retour. Si quelque empêchement retardait sa venue, je lui faisais tenir la plus tendre des suppliques. Il arrivait, tout fraîchi par l'air et chaud d'amour. Si peu que je sache, il me semble que, pendant ces rencontres, il se comporta en mari véritable, oubliant ses singularités... Mais ce qui suivit, me montra le vrai de son caractère. A peine l'Eglise nous eût-elle enfin unis par des liens valables et indissolubles qu'il cessa de paraître amoureux, ou de l'être, et reprit ses veilles luxurieuses. Toutefois, à de rares moments, il s'efforçait de bien faire, par dégoût de lui-même, ou pitié de moi. Je l'accueillais patiemment. Tout ce qu'une femme peut concevoir afin d'emprisonner un homme en ses rets, et de l'y retenir, je l'ai fait : ne me permettant aucun reproche, répondant aux expressions chagrines par des sourires enjoués, me fardant, me parant du mieux qu'il se pouvait, choisissant la coiffure, les bijoux, les couleurs, les étoffes qu'il préférait. Peine perdue ! Il ne se rapprochait de moi — je dus bien m'en convaincre ! — que lorsqu'il croyait bon de m'employer. Il s'enamoura derechef après l'enlèvement de ma mère et son emprisonnement à Champtocé. Il se piquait de me faire entrer dans ses vues, par quelques paroles sucrées, de menues caresses et des cajoleries : « Catherine, usez de votre bonne influence sur votre mère. Il sied qu'elle renonce promptement à Tiffauges et Pouzauges qui ne lui servent de rien, d'autant que nous lui proposons l'équivalent en Limousin pour son douaire. Vous seule, pouvez la convaincre de notre bon vouloir et de la sûreté de nos promesses. Vous lui direz, Catherine amie, que... » Ainsi s'en allèrent dans le vent nos plus belles années. Il s'usait l'âme et le corps en de noirs abus, et moi en mes tristesses, quand il eût été si simple d'être heureux, de se comprendre et de s'aider. J'étais prête à tout excuser pourvu qu'il fit effort de redressement. Il ne le fit pas, et le temps passait, si vite!... »

EN CES ANNÉES...

GUILLAUME DE LA JUMELIÈRE, SIRE DE MARTIGNÉ :

« En ces années, écrit Guillaume de la Jumelière, Sire de Martigné, nuit s'étendait sur le royaume de France. Il y régnait, non notre pauvre roi Charles VI-le-Fol, mais une mort avide, superbe et moissonnante... »

Guillaume est un homme de cinquante ans et plus, chauve comme un œuf, mais aussi mince et droit qu'un damoiseau. Les ventées des chemins de ronde, les soleils des chevauchées, ont recuit sa peau et trempé son âme. Une cicatrice blanchâtre traverse sa joue gauche, de la tempe au menton. De même que chaque jour, il travaille à son Livre de Raison, où tout est consigné, sobrement quoique minutieusement : les deuils comme les baptêmes, les dettes comme les souvenirs personnels, tout cela venant au fil de la plume, mais séparé par des rubriques d'une autre encre pour plus de clarté. Messire de Martigné (c'est ainsi qu'on le nomme généralement dans les actes publics) est un homme d'ordre. Il écrit sur une longue table dont le chêne épais semble un miroir et reflète la lueur des bougies. Sa targe est suspendue au-dessus de la crédence, au centre d'une escarboucle d'épées. Deux chiens dorment sur la pierre de l'âtre. Dehors, le vent d'octobre tourmente les arbres : on entend bruire leurs rameaux, craquer par instants leurs maîtresses branches. La plume effilée chemine sur le papier aux grains apparents :

« Jamais l'abîme n'avait été si vaste, qui sépare le pauvre du riche et le faible du puissant. Dans les villes,

on notait une si grande cherté de vivres que les gens du peuple mouraient souvent de faim. Pris de faiblesse, ils tombaient sur les pavés; morts ou vifs, nul ne se souciait d'eux. Ceux qui possédaient encore un peu d'argent, assiégeaient les boutiques des boulangers et des bouchers. On mangeait des chiens, mais les loups non moins affamés que les hommes, s'enhardissaient jusqu'à investir les villes; ils dévoraient tout ce qui ne pouvait se défendre, déterraient des cimetières les corps fraîchement inhumés et les démembraient sur place. Les Anglais occupaient la France, mais les Français, au lieu de s'unir pour les bouter hors des côtes normandes, s'entre-déchiraient. Ce que les Godons dédaignaient, les Bourguignons et les Armagnacs le volaient ou l'incendiaient. Les habitants des campagnes fuyaient au fond des bois, avec leurs femmes, leurs enfants, ce qu'il leur restait de bétail, y menant l'existence des bêtes traquées. Quels qu'ils fussent, d'où qu'ils vinssent, les hommes d'armes pillaient, rançonnaient; ils rôtaient les pieds, extirpaient les ongles et les dents pour tirer l'or des cachettes, égorgaient et violaient, puis se retiraient en incendiant les chaumes. Les religieux n'étaient pas même en sécurité; ils terraient leurs reliquaires et leurs joyaux, afin de les soustraire aux voleurs. Pendant ce temps, le roi Charles ruminait ses folies; la reine Isabeau, ses tromperies; les hauts seigneurs travaillaient à s'accroître et menaient leurs fêtes privément. Les Dames, indifférentes à la misère générale, chauffaient leurs blanches mains à des boules d'or ou de bronze garnies de braises; elles disputaient sur la forme des bonnets, comparaient les broderies de leurs gants, la délicatesse de leurs eaux de senteur, raffinaient sur le langage, échangeaient de fades poèmes ou mélancolisaient sur leurs amours inexistantes. Cependant l'Anglais progressait dans l'Ouest, expédiait partout ses émissaires. Le peuple, à bout de souffle, les écoutait d'une oreille indifférente. Beaucoup disaient : « Qu'importe que ce soit Valois ou Plantagenet qui nous tienne, si nous pouvons rentrer chez nous, manger à notre faim, mener

à bien nos récoltes. Celui qui dissipera les maudites bandes de fervêtes, sera notre maître, et vénéré! » Non tous, heureusement! Ici et là, la résistance à l'ennemi prenait germe et consistance; les ténèbres enfantaient un début de clarté; les crimes, une espérance d'amour; les humiliations relevaient les courages. Par le honteux traité de Troyes, le pauvre fol livre sa couronne au roi d'Angleterre! Pour deux mille francs par mois, le reine Isabeau renie le dauphin, « né de concubinage incestueux! » Mais celui-ci règne au sud de la Loire; il attend son heure. De pieuses chansons entretiennent les fidélités, éveillent des fervents désirs. Les grands méprisent sa petite cour, mais le peuple l'aime. Le peuple a confiance en lui. Plus encore en ces prophéties qui annonçaient : « C'est une pucelle qui nous sauvera. Elle est en route. Dieu la guide et la protège. » Depuis la défaite d'Azincourt il ne croit plus en ses nobles. Nos dissensions n'améliorent rien.

« Pourtant certains d'entre nous avaient, dores et déjà, embrassé la juste cause. D'autres humaient le vent. D'autres enfin obéissaient à la contrainte des événements. Ainsi de nous, seigneurs du Craonnais et de notre suzerain, Jean de Craon. La reine de Sicile, Yolande d'Aragon, femme de notre duc angevin et belle-mère du dauphin, voulait que son gendre fût roi de Paris, et non « de Bourges », comme on disait. Sournoisement, petitement, en ses débuts, elle mena la lutte contre les Anglais. Dans ce but maria-t-elle d'abord son fils, Louis III d'Anjou à la fille du duc de Bretagne, afin d'inclure cette province dans le parti du dauphin. L'habile Jean de Craon avait négocié ce mariage, plus malaisé qu'il ne semblait, en raison des incertitudes du duc breton entre la France et l'Angleterre. Ensuite, la reine Yolande fit nommer le frère du duc de Bretagne, Arthus de Richemont, connétable de France. La défaite de Saint-James priva Richemont de la faveur du dauphin qui lui préféra dès lors Georges de la Trémoille, un intrigant de la plus basse espèce, mais de langue dorée. La Trémoille était cousin de Jean de Craon.

Ce dernier fut alors nommé lieutenant-général de la reine en Anjou. Les Anglais progressant toujours vers le sud, Craon dut intervenir. La Trémoille l'y encourageait. Ce fut ainsi que nous entrâmes en campagne. Jean de Craon se sentant trop avancé en âge, confia les troupes qu'il avait levées à son petit-fils Gilles de Rais, me plaçant auprès de lui comme mentor et conseiller militaire. Je n'avais alors que piètre opinion de Gilles. Je le savais plus adonné au luxe et à la débauche qu'à l'exercice des armes. Il est tellement rare que les voluptueux affrontent le danger d'un cœur ferme! Je me trompais sur son compte, et du tout. Sans doute apportait-il un soin excessif à ses équipages, à sa tenue et à son confort, mais il était brave, et même intrépide. A plusieurs reprises, puisque son grand-père m'avait chargé de veiller sur lui, j'essayai de modérer ses ardeurs. Vainement! Il voulait être le premier dans la charge, le premier sur l'échelle et dans la place. Les festins, l'oisiveté et le reste n'avaient entamé en rien ses vertus soldates. Dès qu'il eut revêtu la cuirasse, il retrouva sans effort les ruses et l'âpreté sanguinaire de ses aïeux. Bien plus, il n'hésitait pas à rendre à l'ennemi la monnaie de sa pièce; sa fortune lui permettait de payer grassement les espions; il en vint des nuées, appâtés par son or, mais leurs indications nous furent souvent utiles. Je dois en convenir : j'aurais bien de ce jeune homme robuste qui joignait à la fureur chevaleresque un sens aussi averti des réalités. Je me disais qu'avec un peu d'expérience et d'obstination il ferait un chef de premier ordre. En un court laps de temps, nous nous emparâmes des châteaux de Rainefort et de Saint-Laurent-des-Mortins, puis du Lude et de Malicorne. Depuis que, par trois fois, il avait basculé de l'échelle et remonté, avant de trouer de son épée le capitaine anglais, sa réputation grandissait. J'étais satisfait de mon élève. Pourtant, quelquefois, sa cruauté m'étonnait : il aimait de voir pendre... »

GILLES :

– Vous aviez donc vingt-trois ans, reprend Frère Jouvenel, lorsque, entrant en guerre contre les Anglais, vous avez remporté vos premières victoires et mérité le titre de « très vaillant chevalier en armes ». Ceux de vos capitaines et de vos soudoyers que nous avons entendus, ont été unanimes à reconnaître votre valeur. Je voudrais savoir à quel mobile vous obéissiez ? Si cet emportement de courage était un reflet de votre nature, ou de votre haine contre l'envahisseur, ou bien si ce n'était qu'un jeu cruel où vous excelliez. Prenez le temps de la réflexion.

– J'aimais la guerre, non dans son but, mais dans son principe... Vous ne saisissez pas ? Je l'aimais pour sa nouveauté, pour son imprévu et son charme étrange. J'aimais ces cavaleries par les chemins, l'odeur des hommes et des bêtes. Le fer chauffé a l'exacte senteur de l'orage. Ne le savez-vous pas ? J'aimais ces nuits, avec, dans l'ouverture des tentes, un pan de ciel étoilé, et ces repas où l'on rôtissait des moutons entiers, où l'on devisait, tandis que les gardes veillaient dans le buisson. Et les soirs où l'on redoutait une embuscade, où toute rumeur, de source ou de feuillage, donnait à sursauter. Et j'aimais la gloire qui était au bout de tout cela.

– Seulement ces choses ? Je vous en conjure, descendez en vous.

– ... J'y ai découvert aussi l'atroce joie d'enlever la vie.

– Mais encore ? L'aveu sortira de vos lèvres en dépit de vous !

– J'aimais voir mourir. Heureux lorsque, dans les garnisons qui capitulaient, nous pouvions extraire des rangs anglais quelques traîtres de France. Ceux-ci, je leur refusais grâce, toujours !

– Afin de jouir de leur trépas ?

– Afin de les regarder pendre ! Quand ils marchaient

au supplice, leurs yeux dolents, leurs fastidieuses promesses, leurs implorations, leur angoisse, me procuraient un frisson noir. Mais, quand ils se tortillaient en l'air, s'efforçaient de saisir la corde et tiraient leur langue violette, alors je ressentais une volupté sans pareille...

– Taisez-vous!

– Ce fut au cours de cette campagne que j'appris à me repaître des spasmes d'agonie, des sueurs de mort et derniers soubresauts. La guerre était pour moi plaisir licite, cruauté glorieuse, jouissance secrète...

12

JEANNE

THOMAS-L'ENLUMINEUR :

– Résolument, dit-il, Monseigneur de Rais choisit de guerroyer pour le dauphin. Sur les instances du sire de La Trémoille, qui était une manière de chancelier ou de premier ministre, nous nous transportâmes à Chinon sur la Loire où Charles VII tenait sa cour. Il était si démuni, le pauvre, que, disait-on, son trésorier ne possédait pas quatre écus en caisse, que la pitance était régime de Carême ou de triste monastère. On disait aussi que son cordonnier refusait de le chausser à crédit. Cependant il ne désespérait point, soutenu par la reine Yolande, et par sa foi qui restait vive bien qu'il doutât souvent de sa légitimité. Le peuple le chérissait. Combien de fois, me promenant par les ruelles de la ville, m'adossant aux façades à l'ombre du château ou m'asseyant dans les tavernes pour m'y rafraîchir d'un pichet de vin, ai-je entendu la vieille chanson aimante!...

Le maître rassemble un filet de voix pour chanter :

A notre gentil dauphin
Que reste-t-il ?
Orléans, Beaugency,
Notre-Dame de Cléry,
Vendôme,
Vendôme...

– ... Nous autres de la Maison de Rais, nous éblouissions à bon compte! Nous avons de beaux habits,

bonne paye régulièrement versée. Le seigneur Gilles ne lésinait pas. Il en prenait d'autant plus d'importance aux yeux du roi si dépourvu d'appuis et d'amitié.

— Maître, vous l'aviez donc suivi à Chinon ? demande Raoulet.

— Moitié par ordre (car Gilles se promettait d'accomplir de si hauts faits d'armes que la présence d'un historiographe lui paraissait nécessaire) et moitié par entraînement de jeunesse. Tâche de comprendre : il ne me suffisait pas de mettre pierre sur pierre pour élever de nobles ogives, ni de recopier des livres, ni de peindre de belles figures ; je voulais servir réellement ; il me déplaisait que les Anglais fussent jetés hors de France sans que j'y misse la main. Et puis, pour tout avouer, j'avais dessein d'enrichir mes connaissances. Je rêvais toujours de cette veille d'armes d'Azincourt racontée par l'écuyer ; j'avais envie de voir les lignes de casques, de cuirasses et de destriers, l'or des bannières et des pennons, à la lueur des feux de camp. Mais, surtout, je subissais l'entraînement général. Les Anglais se jugeant seigneurs et maîtres, se comportaient comme tels, mais s'attiraient une haine grandissante engendrant les trahisons. Il ne s'écoulait pas un jour où leurs dénis de justice et leurs déprédations ne rendissent à Charles VII plusieurs de ses sujets. C'était l'époque où Ses Voix commandaient à Jeanne de venir en France, l'importunant si fort qu'elle ne pouvait durer où elle était. Ah ! petit, que c'est bon de sentir soudain son pays soulevé par la main de Dieu, retiré des ténèbres où il agonisait ! Cette lumière fraîche que l'on respire à pleine gorge ! Cette fraternité dans l'espérance de vaincre ! Jeanne s'en venait auprès de Robert de Beaudricourt, à Vaucouleurs. En habits d'homme, elle si humble, et pucelle, accompagnée d'un écuyer et de quatre loyaux serviteurs, elle traversait le royaume infesté d'ennemis, Anglais et Bourguignons. A Saint-Urbain, elle passait la Marne et dormait dévotement en cette abbaye ; puis l'Aube à Bar-sur-Aube, de façon quasi miraculeuse car les eaux étaient

hautes. A Auxerre, on la vit oyant la messe en l'église cathédrale. Sa renommée déjà la précédait. Les devins et devineresses s'employaient à définir son rôle. Alors, je récusais ce genre de bruit comme indigne d'un esprit raisonnable. Quand on me rapportait les paroles de cette célèbre pythonisse appelée « la Gasque d'Avignon », je tournais cela en plaisanterie. Cependant, lorsque Jeanne parvint à Sainte-Catherine-de-Fierbois, où elle écrivit au roi, je changeai d'avis, et, même, il me tarda de voir la bergerette salvatrice.

— Et vous l'avez vue, bon Maître ?

— Des yeux que voici, Raoulet. J'étais au Grand Carroi de Chinon, tout contre les boutiques, au milieu des badauds. Elle s'avancait fièrement, en tête de sa petite escorte. Comme il était annoncé, elle portait tunique d'homme, houseaux et chausses, éperons et épée. Sa chevelure taillée sur la nuque lui donnait une allure de damoiseau. Mais son regard n'était ni d'homme, ni de femme. Il était « d'ailleurs » : la croyance, la bonté, le courage, l'illuminaient. Il nous transporta loin d'où nous étions, hors de nos soucis. Les acclamations sortirent de nos bouches, quasi malgré nous. Un amour véhément, inexplicable, s'emparait de nous. Un amour non charnel, mais si pur et déjà tout rempli d'une allègre impatience. Je m'en fus au château narrer le tout à mon seigneur Gilles, sûr qu'il partagerait mon sentiment. Il m'écouta d'une oreille attentive. Très volontiers il admit que c'était miracle qu'une fillette, si faiblement accompagnée, eût traversé le royaume en onze jours, sans se noyer dans les rivières, ni tomber dans une embuscade. Il lui tardait de rencontrer Jeanne. Par la suite, je crois qu'il intercédait auprès du roi qui refusait de la recevoir, ne sachant s'il s'agissait d'une sainte ou de ces charmeresses comme il en abondait. Pour moi, et quelle que fût la réponse du roi, j'étais décidé à suivre Jeanne où qu'il lui plairait de conduire nos pas...

GILLES :

— On a vanté votre attachement à Jeanne dont vous fûtes l'un des plus habiles capitaines et qui, paraît-il, vous avait été spécialement confiée par le roi. Maints témoignages accréditent que vous avez modifié votre attitude, vos paroles et vos actes, cependant que vous viviez en sa compagnie et subissiez son influence. Il serait bon que vous m'éclairiez là-dessus.

Parlant de la sorte, Frère Jouvenel sait ce qu'il fait. Il ne cherche pas à accabler Gilles, mais au contraire à ranimer en lui la part vertueuse, et peut-être appeler sur cette épave humaine l'intercession de Jeanne. C'est un confesseur; c'est le compagnon de tous les condamnés, non un juge... Gilles, telle l'alouette qui monte vers le soleil levant, s'élance à tire d'aile! Il semble rajeunir. Il paraît un autre homme. Il retrouve, par la grâce puissante de ce souvenir, un peu de son ardeur, le sourire qu'il avait, et sans doute sa voix de ferveur respectueuse.

— J'étais présent, dit-il, lorsque le roi la reçut à Chinon. C'était le vingt-cinquième de mars, dans la grand'salle du château. Préalablement, et sur les instances de sa belle-mère, Yolande d'Aragon, il l'avait fait examiner par des matrones, et par des clercs : les unes attestèrent sa virginité, les autres, la fermeté de sa foi. Nonobstant, le roi ne désarmait pas contre elle. Avant qu'elle ne pénétrât dans la salle, il fit mettre plusieurs seigneurs devant lui, afin d'égarer Jeanne et par là de vérifier si, oui ou non, elle était l'envoyée de Dieu. Elle écarta les groupes, et vint droit à lui sans erreur. C'était un spectacle à nul autre pareil que celui de cette bergerette agenouillée devant un si grand prince et prononçant, d'une voix bien nette : « Gentil Dauphin, j'ai nom Jeanne-la-Pucelle, et vous mande le Roi des Cieux, par moi, que vous serez sacré et couronné en la ville de Reims, et serez dès lors lieutenant du Roi des Cieux qui est vrai roi de France. » Le roi

l'interrogea. Elle répondit à tout, d'un cœur aussi résolu, sans aucune forfanterie. Soudain, ayant perçu le doute en l'esprit du roi, elle s'écria : « Je te redis de la part de Messire, que tu es véritable héritier et fils de roi; et Il m'a envoyée à toi pour te conduire à Reims et que tu reçoives ton couronnement et ta consécration si tu le veux. » Ensuite, comme il s'opiniâtrait dans sa réserve, elle le tira par la manche, l'emmena loin de nous, dans l'embrasure d'une fenêtre. Et là, ils conversèrent longuement. Le visage du roi s'éclairait peu à peu. Quand il revint au milieu de la salle, lui qui, d'ordinaire, affichait si longue mine, consentait à sourire... Nous sûmes que Jeanne lui avait révélé certain secret que nul ne pouvait connaître, hormis Dieu. Mon cousin La Trémoille prétendait qu'il s'agissait d'une prière faite par le roi, le soir de la Toussaint 1428, en son oratoire de Loches. L'assistance semblait bouleversée. Cependant, après ce premier mouvement de stupeur, chacun fit retour en lui-même et retrouva son incrédulité, y compris notre Sire Charles. Il envoya Jeanne comparaître devant les théologiens de Poitiers, de crainte qu'elle ne fût hérétique ou sorcière, et me chargea de l'escorter. A ce moment, j'étais sans opinion sur elle. Je ne faisais nulle difficulté à me gausser avec ses détracteurs, toutefois hors de sa présence. A peine étais-je à son côté qu'une paix s'établissait en moi; que j'éprouvais un singulier bien-être et formais des vœux pour qu'elle réussît. J'assistai aux séances de Poitiers. Seguin, le doyen de la Faculté, le théologien Lombard venu de Paris, Guillaume Le Maire, chanoine de la cathédrale, Frère Turelure, Maître Madelon, et plusieurs autres dont j'ai oublié les noms, la questionnèrent longuement, multipliant leurs pièges subtils et leurs embûches. La bergerette de Lorraine leur faisait front, patiemment, magnifiquement! Avec cette voix qui était la sienne, et celle des Anges, elle répétait à ces vieux clercs : « Dieu a grand'pitié du peuple de France, et m'envoie. » Ils répondaient : « Si Dieu veut délivrer le peuple des calamités dans lesquelles il est, lui est-il nécessaire d'avoir des

gens d'armes ? » Mais elle : « En nom Dieu les gens d'armes batailleront et Dieu leur donnera victoire. » Quand le président Seguin lui demanda : « Crois-tu en Dieu ? », elle fit : « Mieux que vous. » Quand il voulut savoir quel langage parlait Ses Voix : « Meilleur que le vôtre. » Le président avait un fort accent limousin ! Ensuite, elle énonça quatre faits qui devaient s'accomplir point par point : la délivrance d'Orléans, le sacre du roi à Reims, la soumission de Paris au roi et le retour du duc d'Orléans pour lors prisonnier des Anglais... Je m'émerveillai de son habileté, de son tranquille courage. Brusquement, je me mis à croire à sa mission, à la regarder comme fille du ciel dépêchée vers nous. Alors d'avoir été désigné pour sa garde et son compagnonnage, m'enivra...

- D'orgueil, Monseigneur !

- Non, Frère, d'un bonheur tout simple. J'eus désir de gagner son amitié, certitude de me rendre utile et de me grandir en l'aimant. Ma foi devint plus humble, mais plus vive... Au retour, le Conseil se réunit. Je plaidai la cause de Jeanne, fortement soutenu par la reine Yolande. Finalement, il fut convenu qu'étant donné la nécessité imminente et le péril où se trouvait la ville d'Orléans, le roi pouvait bien s'aider de Jeanne. Ensuite Maître Hémon Raguier forgea l'armure de la Pucelle ; j'allai par la ville et dans la campagne, afin de lever des troupes. Jeanne courait des lances, apprenait à manier l'épée, poussait aux préparatifs. Son impatience de combattre se communiquait aux soudoyers, à leurs capitaines. Nous partîmes le 28 avril, bannières déployées, en chantant le *Veni Creator*...

THOMAS-L'ENLUMINEUR :

- Dès le début de la campagne, Monseigneur Gilles eut le premier rang. En fait, c'était lui qui conduisait les troupes royales. Il le devait, moins à ses talents qui n'étaient pas encore avérés, qu'à la faveur dont son cousin Georges de la Trémoille jouissait auprès du roi.

Or, et je suis l'un des rares à connaître ces choses, Gilles s'était, secrètement, engagé à servir La Trémoille de sa puissance et de sa fortune : « Jusques à mort et à vie, envers tous et contre tous seigneurs et autres, dans la bonne grâce et amour du roi. » De ce pacte, j'ai pris une copie par ordre de Gilles, et fait le serment de n'en jamais divulguer le contenu. Aujourd'hui m'en a délié.

ORLÉANS

GUILLAUME DE LA JUMELIÈRE :

La Jumelière médite un instant, plume levée. L'un de ses grands chiens s'est assis contre lui. Il appuie sa tête sur la cuisse de Guillaume. Ses yeux fauves ont une expression presque humaine. Il perçoit, sans les comprendre, les mouvements d'âme de son maître, et geint doucement. C'est un chien dit « de Saint Louis », au pelage d'un gris uniforme, aux oreilles courtes. La Jumelière trempe sa plume dans le godet. Il écrit :

« Je puis attester que, tant qu'il fut à son service, Gilles fut pleinement loyal à Jeanne, en dépit de ce que l'on a répandu à cet égard sur sa collusion avec La Trémoille, son dédain de haut seigneur pour une bergerette et sur la trahison de Compiègne. Très souvent, dans le cours de nos discussions, il la défendait âprement. Si, par la suite, il se révéla prodigue et insane, tout le temps qu'il travailla pour elle, il dépensa sans compter afin de payer la solde et la nourriture des troupes qui étaient considérables, et pour en lever de nouvelles. Je n'entraî pas dans ses secrets les plus intimes; je crois cependant pouvoir affirmer que, près d'elle, il vivait selon son cœur, en franc compagnonnage d'armes. Nombre de capitaines, et parmi les plus fameux, se montraient moins enflammés, sinon discrètement hostiles. Gilles acceptait très volontiers de recevoir les ordres et les conseils de Jeanne quand il n'allait pas au-devant.

« Arrivés à Blois, nous délibérions sur le moyen de secourir promptement la ville d'Orléans. Lasse de

nos vains babils, Jeanne partit avec le convoi de vivres et une faible escorte. Gilles s'empressa de la suivre. Aussitôt qu'elle eut jugé la situation et décidé en conséquence, ce fut Gilles qu'elle expédia à Blois, en compagnie de La Hire, avec mission de ramener le gros de l'armée. Cette mission était épineuse : les hésitants ne désarmaient point; chacun persistait à vouloir agir selon son jugement propre ou son intérêt. Gilles emporta la décision. A vrai dire, un événement extraordinaire venait de prouver que Jeanne était plutôt de Dieu que des hommes. Comme notre avant-garde essayait de franchir le fleuve de Loire, l'eau s'avéra si basse que les barques ne purent avancer. Tout à coup, et Jeanne s'étant mise en prières, les eaux montèrent; le vent gonfla nos voiles, en sorte que nous passâmes plus vite qu'il n'était prévu et sans encombre. Les soudoyers qui attendaient à Blois le bon vouloir des chefs, crièrent « Noël », quand ils entendirent le récit, et nous emboîtèrent le pas.

« Mais d'autres miracles succédèrent à celui-ci. La présence de Jeanne rassurait merveilleusement les Orléanais désespérés par des mois de siège et les seize bastilles bâties par les Anglais. Déjà, ils la traitaient en victorieuse, voyant en elle, non la simple jeune fille qu'elle paraissait, mais l'ange envoyé par Notre Seigneur, la pucelle annoncée par tant de prophéties! A peine fut-elle au milieu d'eux qu'ils crurent à leur délivrance prochaine. Cette croyance leur rendit courage, si bien que l'esprit de défensive fit place à l'agressivité joyeuse, cependant que les Anglais se figeaient dans une attente incompréhensible de leur part. Ainsi laissèrent-ils pénétrer l'armée entière dans Orléans. Je me suis fréquemment interrogé sur cette attitude de l'ennemi, et n'ai point conclu : ou bien le vieux Talbot, abondamment informé, nous laissa-t-il entrer dans le but d'exterminer, en un coup, avec la garnison orléanaise, les troupes de Charles VII, ou bien c'est le doigt de Dieu qui lui enleva son entendement.

« Le 4 mai, nous attaquâmes la bastille Saint-Loup. Je me souviens que Jeanne s'impatientait de la lenteur

des gens qui la devaient armer; elle criait : « Le sang des nôtres coule à terre ! » Elle mena l'assaut avec une sûreté et un courage dignes des meilleurs. Cependant, comme nous chevauchions vers cette bastille, elle se montra bien femme, et sensible, s'apitoyant et se contristant sur les morts qui jonchaient le sol, sur les blessés remuant dans la poussière. Gilles était près d'elle et la confortait. Pendant le combat, il la couvrit, à maintes reprises, de sa targe et de son épée, joignant aux siennes ses exhortations, fustigeant les couards et raillant les Anglais. Cette première journée fut si fructueuse que la plupart des capitaines eussent voulu que l'on profitât de la victoire en attaquant une autre bastille dès le lendemain. Mais Jeanne : « Demain, c'est fête du jour de l'ascension de Notre-Seigneur. Je ne m'armerai, ni ne ferai guerre par respect pour Lui, mais plutôt me confesserai-je et recevrai-je le Sacrement de l'Eucharistie. » Gilles appuya ces dires. Il fut le premier à imiter Jeanne, se confessant et communiant de même qu'elle le faisait.

« Le même jour, moi présent, elle écrivit à ceux des bastilles : « Vous, Anglais, qui n'avez aucun droit sur le royaume de France, le Roi des Cieux vous ordonne et mande par moi, Jeanne la Pucelle, que vous quittiez vos forteresses et retourniez dans votre pays, sinon je vous ferai tel dommage dont sera perpétuelle mémoire. Voilà ce que je vous écris pour la troisième et dernière fois, et n'écrirai pas davantage. Jeanne. » La lettre fut attachée à une flèche qu'un archer lança en criant : « Lisez, ce sont nouvelles ! » Les Anglais répondirent : « Ce sont nouvelles de la putain d'Armagnac ! »

« Le vendredi, nous prîmes la bastille des Augustins. Plusieurs estimèrent en avoir assez fait et suggérèrent d'attendre les renforts du roi. Elle leur dit : « Vous avez été à votre conseil, et moi au mien; et croyez que le conseil de mon Seigneur sera accompli. » Elle prédit encore qu'elle serait blessée. Et, de fait, le samedi, à l'assaut de la bastille des Tournelles, un trait lui troua l'épaule. Après que les mires de l'armée eurent

étendu de l'huile d'olive et du lard sur sa blessure, elle revint au combat, comme saisie d'une fureur sacrée, criant : « Clasdas ! Clasdas ! rends-toi au Roi des Cieux ! Tu m'as appelée putain. J'ai grand-pitié de ton âme et de celle des tiens... » La bastille tomba. Ses défenseurs périrent et Clasdas d'abord qui chut en Loire, armé de pied en cap; et s'y noya.

« Le dimanche, les Anglais démontèrent leurs pavillons, abandonnèrent leurs bastilles, et disparurent. La ville entière processionna derrière Jeanne. Gilles, dont la valeur, l'attachement pour Jeanne et l'amitié de Jeanne pour lui se colportaient de bouche en bouche, récolta sa part de louanges et d'acclamations. On racontait surtout qu'aux Tournelles, comme il était huit heures et qu'on se battait sans profit depuis le matin, Jeanne avait planté sa bannière dans le fossé, entraînant Gilles dans son sillage.

« Il est bien étrange qu'un tel homme, si féru d'ostentation et avide de flatteries, ne jalosât pas la gloire de Jeanne. Au contraire, il approuvait que le peuple se pressât autour de son cheval, baisât dévotieusement ses éperons, ses jambes ou ses mains. A ce défilé, j'étais proche de lui. Je puis affirmer qu'il jubilait intimement. Son visage avait perdu son expression habituelle de dureté et d'arrogance. C'est là un mystère qui me reste inaccessible... »

GILLES :

— Vous avez déclaré, reprend Frère Jouvenel, qu'après de Jeanne vous vous sentiez « enfin heureux » et vous comportiez en conséquence. Pourquoi ?

— Je vous le répète : elle venait de Dieu, et je le savais avant même qu'elle n'eût délivré Orléans et remporté ses autres victoires. C'était une créature angélique.

— A quoi reconnaissez-vous qu'elle l'était ? A ses prophéties ?

— Plus que tout le reste à ce pouvoir qu'elle détenait

de changer en agneaux les loups dévorants. Xaintrailles, La Hire, les autres et votre serviteur, nous étions ces loups : le danger, les orgies, les pilleries, les massacres inutiles, une vie haletante et mauvaise, tel était notre lot. Une nuée de ribaudes suivait l'armée. Moi, j'avais mes discrets compagnons. Quand Jeanne parut, je congédiai mes pages, et de mon propre gré. Quant aux filles de joie, elle les chassa du camp, et, même, poursuivit-elle la plus obstinée, le glaive au poing, elle habituellement si douce ! Les durs capitaines n'avaient guère de religion ; ils juraient pis que des païens. Leurs hommes ne leur cédaient en rien sur ce chapitre. Jeanne les pria de cesser leurs jurons et les envoya en confesse. Ils ne surent qu'obéir avec promptitude. Ah ! Frère qu'il suffit de peu pour retourner un homme, fût-il recuit par l'enfer des batailles...

– On rapporte que vous étiez près d'elle, en toute circonstance. Vous marquait-elle une dilection ?

– Elle me désignait pour l'accompagner, lorsque l'entreprise s'avérait périlleuse ou délicate.

– Rendant ainsi hommage à vos talents de soldat. Mais pour le reste ? A-t-elle aperçu la monstruosité qui couvait en vous ?

– Elle me jugeait sur ce que je paraissais alors et qui fit ma réputation de chevalier, non sur le passé, ni sur l'avenir. Ce n'était pas une devineresse, mais l'épée de Dieu ! Une fois, pourtant, sans formuler aucun reproche ni me gourmander sur mes dépravations, elle dit que j'avais tort de dédaigner ma femme Catherine, qu'il fallait me rapprocher d'elle et l'aimer comme font les époux bénis de Dieu. De ce rapprochement passager naquit ma fille Marie.

– N'éprouviez-vous point à l'endroit de Jeanne une sorte de désir charnel ? Aimiez-vous la femme qu'elle était, l'enveloppe humaine de cette âme qui vous bonifiait si âprement ? En un mot, étiez-vous ému, nonobstant vos inclinations contre nature, par cette enveloppe corporelle ?

– Je l'ai vue souvent, lorsque ses domestiques l'habillaient, ou bien « à la paillade », quand nous dor-

mions, serrés les uns contre les autres par les nuits glacées. J'ai vu ses seins qui étaient fermes et beaux, et ses cuisses rondes. Ah ! Dieu, qu'elle était belle ! Non molle et graisseuse comme le sont tant de femmes, mais souple et dure, et de noir chevelue, avec une ardeur étrange dans le geste, une robustesse quasi masculine dans le sang. Cependant ni moi, ni les autres, ne la requîmes de méfaire. Nous n'en eûmes pas même l'idée. J'ignore quoi la protégeait, éloignant les désirs malsains. Quand elle dormait... Oh ! une nuit, mon Frère, j'ai passé toute une heure à la regarder – ou à l'adorer –, dans son sommeil. Les feux étaient éteints. Il n'y avait d'autre lumière que celle de menues étoiles reculées dans la brume, d'un quartier de lune à demi caché par les rameaux des arbres. Une douce lueur, à peine visible, baignait son visage. Elle souriait à son innocence. L'une de ses mèches remuait sur son cou. J'aurais voulu qu'une flèche me clouât au sol. Mourir entre ses mains ! Je l'ai voulu de toute mon âme, de tout mon être déjà si coupable. J'ai imploré la grâce de m'en aller ainsi et qu'ouvrant les yeux au sifflement de l'arme, elle me vît défaillant... Emplir mes yeux des siens... M'en aller ainsi...

Gilles s'étouffe soudain de larmes.

– Apaisez-vous, Monseigneur. Prenez votre temps. La nuit sera longue.

– Pourquoi cette grâce m'a-t-elle été refusée ? Pourquoi ai-je été maintenu sur terre, alors que j'étais prêt à partir ? Pourquoi des hommes tels que moi existent-ils ? Est-il permis qu'ils existent ? Frère, répondez !

– C'est le dessein de Dieu. Il ne suffit pas de demander la mort pour qu'elle vienne. La demandant, que vouliez-vous ? Moins vous mettre hors d'état de nuire qu'éterniser un moment sublime.

– Non ! sauvegarder la pureté que je ressentais.

– C'était de l'art, Monseigneur de Rais, tout le contraire du renoncement. Vous étiez si conscient de votre « perfection » que vous la vouliez perpétuer : pour ne pas faillir, ne pas vieillir, ne pas lutter en vue de retrouver cette grâce d'un moment.

- Parce que je n'avais pas confiance en mes moyens.
- Parce que vous n'avez pas cessé de vous contempler, tel Narcisse en sa fontaine, ni de vous admirer. Le Ciel s'acquiert par humilité, quand on ne tient plus à soi-même. Le reste est stérile autolâtrie, pernicieuse prétention.
- Vous me rejetez encore!
- Si peu, que je vous juge bien plus proche du Ciel qu'en cette nuit de Jeanne. Efforcez-vous...

GUILLAUME DE LA JUMELIÈRE :

Il retaille sa plume pensivement. Il n'a qu'une médiocre facilité d'écriture, mais surtout les événements qu'il veut relater, se sont déroulés à un tel rythme que les dates se mêlent un peu dans sa tête. Ce livre, il le destine à ses fils, soldats comme il l'a été. Cette occupation dissipe la nostalgie éprouvée par les hommes d'armes que l'âge ou les blessures condamnent à l'inaction. Cependant il a trop de réalisme pour ne pas se méfier des tromperies du passé, de la chaude lumière de crépuscule dont il aime à se colorer. Il veut que ses fils tirent un enseignement de son expérience, non qu'ils se réjouissent d'un effet de style ou de la pittoresque résurrection d'un temps révolu. Par trois fois, il trempe la plume dans l'encre et la tient le bec en l'air, tout perlé de noir. Il se décide enfin :

« La nouvelle de la délivrance d'Orléans stupéfia le royaume. Elle fut connue en Italie, en Castille, dans les Allemagnes où des chansons la commémorèrent. En France, elle eut pour conséquence immédiate de grossir nos rangs. Certains capitaines, parmi les plus écoutés, suggéraient de libérer d'abord la province normande. Jeanne en avait décidé autrement. Il lui tardait de faire sacrer le dauphin à Reims. Pour des experts en l'art de guerroyer, c'était une folie que d'extraire le dauphin des places où il était en sécurité, pour l'emmener par les chemins s'offrir aux embuscades et aux guets-apens. Toute naïve qu'elle fût, elle mesurait

l'obstacle, mais Ses Voix lui commandaient d'aller à Reims. Pour leur obéir, elle abandonna la Normandie et se mit en devoir d'ouvrir au roi sa route. Les unes après les autres, les places tenues par les Anglais tombèrent, pour aboutir, le 18 juin, à la retentissante victoire de Patay et à la capture du vieux Talbot, notre adversaire le plus respectable, mais aussi le plus impitoyable.

« Partout Jeanne manifestait ses dons extraordinaires. Toutefois, dans la vie quotidienne, le harnais délacé, elle se révélait simple, presque ignorante. Elle affirmait ne savoir « ni a, ni b », mais elle était capable, en cas de besoin, d'en remonter aux plus finauds. Je me souviens qu'un jour, un clerc s'étonnait de n'avoir jamais lu dans aucun livre des faits semblables à ceux que Jeanne accomplissait. Elle répondit : « Mon Seigneur a un livre en lequel jamais aucun clerc n'a lu, tant soit-il parfait en clergie. » Elle ne dédaignait pas la plaisanterie, sachant le prix d'un mot gaillard auprès des rudes hommes. A Patay, quand nous aperçûmes l'armée de Talbot rangée en bataille et plus forte que la nôtre, elle lança gaiement : « Ayez tous de bons éperons ! » Alençon demanda : « Jeanne, que dites-vous ? Est-ce que nous allons leur tourner le dos ? » Elle rit : « Ce sont eux qui ne se défendront pas et seront vaincus. Il vous faudra de bons éperons pour leur courir après ! »

« Pourtant elle connaissait, par Ses Voix, ou autrement, la perfidie de la fortune guerrière. Elle pressait le roi de partir pour Reims. « Gentil Dauphin, disait-elle, je suis venue pour te couronner Roi à Reims ! » Et encore : « Je durerai un an, guère plus. » Gilles ne voulait pas croire qu'elle fût simple mortelle et pût être prise par les Anglais. Il la suivait comme son ombre. Un regard de Jeanne le jetait en avant, le récompensait du risque et de l'effort mieux que la promesse d'un comté. Si peu que j'aie d'estime pour lui, force m'est d'écrire ces lignes, non pour le réhabiliter, mais lui rendre ce qui lui est dû. Tant il est vrai que l'homme est un tout incompréhensible et que tout est en lui... »

LE SACRE

THOMAS-L'ENLUMINEUR :

Maître Thomas ouvre la porte d'une crédence. Les panneaux en sont façonnés d'ogives et de rinceaux entre lesquels les personnages de la Passion ont été peints au naturel. Il en tire un grand carnet relié de cuir. Il montre à Raoulet un dessin rehaussé de couleurs vives et couvrant une double page. Il pose le carnet sur l'écritoire, en approche la lampe. Un défilé sort de l'ombre fauve, se nimbe de lueurs vacillantes.

— Chaque vie, commence-t-il, a sa journée de gloire. Pour les humbles, c'est la journée de leurs épousailles : derrière le joueur de cornemuse, au bras de leur femme, ils marchent semblables à des rois ; mais, le lendemain, ils rentrent dans leur simplicité initiale pour n'en plus ressortir, ce qui est sagesse. Gilles eut aussi sa journée sans pareille, mais il la voulut renouveler tout au long de sa vie, la prolonger indéfiniment. Ce jour-là, le breuvage qu'il but à larges traits, il ne put en oublier le goût. De là vinrent nombre de ses malheurs et, selon moi, son acharnement à briller aussi bien que les leurres qu'il s'employait à susciter, afin de reproduire, naïvement, les impressions qu'il avait ressenties... Regarde-le, Raoulet. Je l'ai pris sur le vif, selon ses désirs, alors qu'il s'en allait, le matin du Sacre de notre roi chercher la Sainte Ampoule à l'abbaye de Saint-Rémi. Le voilà, chevauchant le fameux Casse-noix, sous son pourpoint de velours violet bordé d'hermine. Près de lui, c'est Louis de Culant, amiral de France. Celui-ci est Boussac. Celui-là, Graville, le Grand Maître des

Arbalétriers. Au retour, les mêmes, portant bannières, entouraient l'abbé de Saint-Rémi tenant la Sainte Ampoule enchâssée dans le ventre d'une colombe d'or, becquée de corail et posée sur un plat ciselé. C'était l'Ampoule dont on racontait qu'au baptême de Clovis, une colombe vivante l'avait apportée à Saint-Rémi... Tout le long du parcours, jusqu'à la cathédrale, des banderoles, des étendards, des tapisseries ornaient les façades. Une foule immense s'amoncelait dans les rues. Pour un seul jour, en ce temps de disette, les boutiques regorgeaient de victuailles. Et, comme ensuite on devait banqueter en plein air, sur chaque place et placette, en chaque renforcement disponible, on dressait les tables, on rôtissait chapons et poulardes, on apprêtait les charcuteries, on empilait les galettes et l'on mettait en perce les tonneaux. La veille, dix robustes gaillards avaient transporté le cerf de bronze qui décorait la cour du palais épiscopal : on l'avait, selon la tradition, empli de vin de champagne et tous y pouvaient boire sans bourse délier. Il faisait chaud. C'était le 17 juillet 1429. Le soleil, bien qu'il ne fût que neuf heures de matinée, chauffait les crânes... Représente-toi bien ce peuple excité par la fête, la colombe du Saint-Chrême sur son plat orfévré et les magnifiques cavaliers dont à l'envi on se répétait les noms et les faits d'armes. Et puis, tout au bout de ce cheminement, le porche de la cathédrale avec ses piliers fins, ses niches garnies de hautes statues, les vitraux miroitants de la Grande Rose. Entends les carillons argentins se démener, leur répondre le gros bourdon qui n'avait pas sonné depuis tant d'années ! Ah ! fils aimé, je te vois remué d'enthousiasme ! Déjà, ton œil pétille ! Mais patiente : le meilleur est à venir, le vrai bon ! Sur le gris des pierres, aperçois la robe écarlate de l'archevêque Regnault de Chartres, les aubes blanches de son clergé. Il tient la crosse incomparable. C'est lui qui, des mains de l'abbé, reçoit la Sainte Ampoule. Emerveille-toi, Raoulet ! Les quatre cavaliers ne mettent pas pied à terre. La coutume veut qu'ils escortent la relique jusqu'à l'autel. Voilà leurs destriers qui gravissent les marches et

s'avancent dans l'allée centrale. Ne t'étonne pas; je sais de quoi je parle : le Seigneur Gilles m'avait fait donner un sauf-conduit, ainsi qu'une place dans les tribunes. La basilique avait revêtu, comme nous tous Rémois et étrangers, ses plus beaux atours. Des tentures bleues, semées de fleurs de lis, des bannières bleues, des tapis la décoraient. L'autel était garni d'un buisson de cierges incandescents. Lorsque les cavaliers furent descendus de cheval, le roi vêtu de bleu et d'or quitta le trône où il était assis. Il vint s'agenouiller devant l'archevêque. Les douze pairs de France, ou plutôt ceux qui les représentaient, tant laïcs qu'ecclésiastiques, l'entourèrent. Jeanne se tenait près de lui, son étendard à la main, tête nue, en son armure étincelante. Derrière était la psalette. Puis, et sur plusieurs rangs, s'alignaient les épaulières d'acier des chevaliers. Et après, les marchands et le peuple menu. Les Dames de haut lignage, les bourgeois et les échevins de Reims, les privilégiés de toute sorte, occupaient les tribunes... Très dévotement, le roi entendit la messe. Ensuite il fut armé chevalier par le duc d'Alençon. Je vis très bien ce dernier attacher les éperons dorés, tirer de son fourreau l'épée fleurdelysée, en frapper symboliquement le roi. J'entendis la requête de l'archevêque invitant notre Sire à « garder aux évêques et à leurs églises le privilège canonique, loi et justice dues », et le serment du roi. Je le vis encore élever la couronne qui scintillait sous les cierges, et la poser sur cette auguste tête. Alors, mon Raoulet, l'immense cri de « Noël! Noël! » retentit sous les voûtes, appuyé par les trompettes, par les chants. Il s'apaisa soudain parce que Jeanne, aussi pâle que le roi, venait de se jeter aux pieds de celui-ci. Les paroles qu'elle prononça, Gilles me les redit le soir-même. Et c'était, cependant qu'elle baisait les genoux de Charles : « Gentil Roi, maintenant est exécuté le plaisir de Dieu qui voulait que vous vinssiez à Reims y recevoir votre digne Sacre, montrant ainsi que vous êtes vrai Roi et celui auquel le royaume doit appartenir. »

GILLES :

– Monseigneur, lui demanda Frère Jouvenel, est-il exact que vous ayez pleuré à la fin du Sacre, comme le prétendent certains ?

– Je partageai l'émotion commune. Jeanne, lorsque le roi fut oint et couronné, versa d'abondantes larmes de joie. L'assistance entière participa à son émotion. En cet instant solennel, un souffle de surhumaine grandeur courba les fronts. Dieu venait d'affirmer sa Présence, sa Toute-Puissance, et de nous rendre notre fierté de Français. Je n'étais plus auprès de Charles VII, mais du lieutenant royal de Dieu et de sa messagère en armure blanche. Et qu'elle, si grande, enfin victorieuse, s'émût à pleurer, fût la première à se courber devant ce qu'elle avait permis et créé, me perçait le cœur et m'exaltait indiciblement! O Frère, j'étais si près d'elle, pendant la cérémonie, que j'ai pu l'observer mieux que quiconque : ses yeux se levaient au-dessus de la foule. Elle n'appartenait déjà plus à la terre! Je sentis, en cet instant mémorable, qu'elle acceptait par avance ce que Dieu exigeait d'elle, ce qu'elle Lui donnait...

Frère Jouvenel a quelque mal à supporter le regard halluciné de Gilles. Il note la crispation subite des doigts, le tremblement spasmodique du menton. La voix de Gilles est basse et torturée. « Ou c'est un comédien sans équivalence, pense le Frère, et il me joue, ou j'approche de sa nature essentielle, de son secret. »

Il demande :

– En ce moment, que vois-tu ?

C'est la première fois qu'il le tutoie. Gilles n'a même pas tressailli. Il est enfermé dans ses songes. Néanmoins il a entendu la question du Frère; il répond :

– ... Un grand vaisseau de pierre qui descend sur la ville, avec ses clochers et ses clochetons, sa folie de sculptures et de vitraux... Telle la Jérusalem Céleste dans l'Apocalypse du Roi René ... La nef bourdonnante

de voix, de musiques, de cris d'amour : Noël! Noël!... Et le roi qui a revêtu le grand manteau fleurdelysé. Jeanne-la-Lorraine qui tient son étendard sur lequel était peinte l'image de Notre Sauveur assis en majesté dans les nuées, celle d'un ange tenant en ses mains une fleur de lis, et, venant en broderies, les lettres « Jhésus-Maria »... Sur le parvis, les saints dormants regardent la multitude transportée d'allégresse... Ah! Frère, un peuple soulevé par l'amour, il n'y a rien qui ne soit plus beau... Les vieux liens se renouaient, l'antique alliance reprenait force et signification... Et Dieu était vivant... Il était vivant à Reims et dans nos cœurs!...

Gilles s'attrape le front. Puis sa main retombe ouverte sur son genou; ses yeux s'éteignent :

– Qu'est-ce que j'ai dit ?

– Vous avez évoqué votre émoi, les très louables sentiments que vous avez éprouvés lors du Sacre. Mais l'orgueil ?

– Je n'en ressentais point.

– Cependant la mission que vous avait confiée Sa Majesté, était d'importance. Elle vous désignait à l'attention générale! Elle exprimait la reconnaissance du roi, aussi bien que son estime pour vous.

– Je n'étais pas le seul à escorter la Sainte Ampoule. Trois autres avaient été désignés, dont les mérites ne s'égalaient pas aux miens.

– Et vous en eûtes de l'amertume ?

– Une pointe, il se peut. Elle s'émoussa dès que je vis la colombe d'or. Je pensai que c'était Dieu, et non le roi Charles, qui m'avait choisi pour faire escorte et veiller sur ce témoignage de Sa Grâce.

– Ne cherchiez-vous pas à éblouir le peuple? A effacer vos rivaux d'un jour, en étalant votre splendeur? Nous savons que les costumes de votre suite étaient incomparables; ses chevaux, les plus bellement choisis et caparaçonnés, et que vous-même rutiliez d'or fin et de pierres précieuses.

– J'allais selon mon rang. Cet or que vous me reprochez aujourd'hui, naguère avait son utilité : celle en effet d'éblouir les petites gens! Il était bon que,

ce jour-là, ils prissent conscience que Charles VII cessait d'être « le pauvre roi de Bourges ». Le peuple se donne à ce qui brille, mon cher Frère, non à ce qui se vêt d'ombre et de discrétion.

– Nierez-vous que vous aviez personnellement veillé à ce que votre équipage fût le plus beau ?

– J'avais alors un merveilleux enlumineur appelé Thomas. Il ordonnait ces choses et dessinait les costumes. Mais il est vrai que j'ai toujours affectionné les nobles cérémonies. Et possible qu'à celle-ci je me sois surpassé : c'était pour honorer le roi.

De nouveau, THOMAS :

– Le même jour porta le seigneur Gilles à la cime de sa renommée. Le roi confirma son titre de Maréchal de France. Gilles avait vingt-cinq ans! Ce titre, le roi le lui avait donné à plusieurs reprises, mais verbalement. Par la suite, amplifiant sa faveur, il l'autorisa à ceindre le blason de Rais d'une orlure de fleur de lis. Cette distinction flattait encore plus l'amour-propre de Gilles que son Maréchalat. Il me commanda de repeindre ses écus et d'étudier un nouveau sceau, ce que je fis.

– Aux armées ? s'étonne Raoulet.

– J'avais des aides, une espèce de petite suite, le sire m'ayant fait écuyer après la délivrance d'Orléans.

– Vous combattiez donc réellement ? Sans crainte de mourir ?

– Si fait, de toute ma peau! Mais la bannière de Jeanne nous entraînait. Pourtant, un soir que je m'attardai parmi les morts, essayant de fixer les attitudes en lesquelles la mort les avait surpris, la guerre m'apparut dans son horreur; je me pris à regretter mes horizons angevins...

– Où était-ce, bon Maître ?

– A Paris, le soir qui suivit l'assaut de la porte Saint-Honoré. Mais déjà, une trahison était dans l'air; le doute planait lugubrement sur nos têtes; le charme semblait rompu.

JEANNE AU BUCHER

LA JUMELIÈRE écrit :

« Jeanne avait bien décidé en préférant le Sacre à la reconquête de la province normande. Au retour de Reims, maintes villes se donnèrent au roi d'enthousiasme; les échevins s'empressaient de le recevoir et de lui offrir les clefs. Ailleurs, si les tours et les remparts appartenaient au roi d'Angleterre, les maisons étaient à celui de France. Il eût suffi de poursuivre cette marche triomphale. Mais les intrigants, un moment subjugués ou réduits à l'impuissance, reprenaient du poil de la bête. Ne pouvant méconnaître l'œuvre accomplie par Jeanne, en mesurant l'ampleur, redoutant l'influence qui en résultait pour cette jeune fille, ils résolurent d'agir promptement. Le roi Charles hésitait. Tantôt il se persuadait de sa réussite rapide et complète, et tantôt ses doutes le reprenaient; tantôt il partageait les volontés de Jeanne et tantôt retenait les insinuations de La Trémoille et de ses séides. Peut-être, comme il advient à ceux qui ont été longuement rabaissés et humiliés par la fortune, ne pouvait-il croire en lui, s'étonnait-il d'avoir pu coiffer la couronne de ses pères. Ou bien, comme le murmuraient les soudoyers, préférait-il les divertissements à la dure vie militaire et les tractations sans fin à la brièveté décisive des combats. Tandis que nous cheminions vers Paris, ses émissaires se rencontraient avec ceux du duc de Bourgogne, secrètement. Il serait long et superflu de démêler les événements de cette période. Je n'étais d'ailleurs pas si gros personnage que l'on

m'informât de ce que tramaient les cours. Monseigneur de Rais n'était point avare de confidences, mais La Trémoille le tenait à l'écart des discussions importantes. Sans doute celui-ci regrettait-il de l'avoir choisi pour homme-lige : il apparaissait qu'en dépit des ordres, c'était d'abord Jeanne que Gilles écoutait.

« Un fait montrera, mieux que de longs discours, où nous en étions. Après que Jeanne eut échoué devant la porte Saint-Honoré, en raison de sa blessure, le roi permit subrepticement au duc d'Alençon de détruire le pont de bateaux que nous avions jeté sur la Seine en prévision de l'assaut du lendemain. Lorsque nous nous présentâmes, le fleuve entier nous barrait la route. Nous reçûmes l'ordre de retraiter vers la Loire. La fureur du Maréchal éclata, terrible, et s'exprima en termes injurieux. Elle répondait à la déception de Jeanne, aux plaintes des soudoyers. Par la suite, le roi anoblit la Pucelle dont cette faveur n'amointrit guère la tristesse.

« Je l'aperçus à Bourges, se rendant à la messe en compagnie de son hôtesse, Marguerite La Tournoulde, veuve de feu maître René de Boulogny. Elle avait beaucoup changé. Elle se savait perdue. Sa détresse me poigna le cœur. C'est grande amertume pour un chef de guerre que d'être anéanti par les politiques, quand ceux-ci placent au-dessous de leurs intérêts ceux du pays; que d'assister à la ruine des espérances que les victoires faisaient naître. Pourtant Jeanne écrivait encore fièrement aux habitants de Riom; elle préparait sa campagne de printemps. Mais le cœur y était moins. On eût dit qu'elle faisait ces choses, en partie par obéissance à Ses Voix, en partie pour réaliser son destin. Quand elle eut l'annonce qu'elle serait prise, elle persista au lieu de renoncer. Mais, demeurant humaine, quelquefois elle parlait de son village de Domremy, de la maison de son père, des troupeaux qui lui étaient confiés lorsque venait son tour de garde.

« Sa capture sous Compiègne était, à mon sens, aussi inéluctable que le Sacre du roi. Elle désespéra Gilles, mais surtout glissa — j'en ai la conviction inébranlable —

le poison du scepticisme en son âme incertaine. Je ne puis croire que Jeanne fût trahie, comme le supposent quelques-uns. Le malheur des prisons, des interrogatoires et du bûcher final, Dieu le lui envoyait; elle le devait subir pour que sa destinée fût parfaite. Mais il se trouva des gens d'Eglise pour soutenir que c'était en punition de son orgueil. Regnault de Chartres, qui lui devait son siège épiscopal, depuis quinze ans qu'il y était nommé sans en pouvoir prendre possession! osa écrire aux habitants de Reims : « ... Elle ne voulait prendre aucun conseil. Elle conduisait tout à son plaisir. Dieu a souffert qu'elle fût prise en raison de l'orgueil qu'elle avait acquis, des riches habits dont elle se revêtait, et de ce qu'elle faisait moins à la volonté de Dieu qu'à la sienne propre. » En fait d'orgueil, elle n'avait que celui d'obéir au Souverain Seigneur. Mais rien n'offense tant la petitesse de cœur qu'une générosité mieux qu'humaine. Autant que l'évêque Cauchon, ce fut Regnault de Chartres qui la perdit, et de tête froide... »

GILLES :

— Dès que Jeanne fut prise, je retombai dans mes sanies. Non tout de suite. Je fus de ces naïfs qui tablaient sur l'honneur anglais. J'imaginai, de bonne foi, qu'ils mettraient Jeanne à rançon, quand Jean de Luxembourg l'eût livrée pour dix mille écus d'or. Moi, Rais, je m'allai jeter aux pieds du roi, malgré la défense que m'en avait faite La Trémoille, mais approuvé par la reine Yolande. Quand je sus que Jeanne avait été transférée au château de Beurevoir à Rouen, qu'elle était à la merci de Bedford et de cette âme damnée de Cauchon, je réunis une troupe et fus guerroyer jusqu'en Normandie. Nous étions trop peu nombreux.

— Ne pouviez-vous lever plus ample troupe ?

— L'année précédente, j'avais déjà vendu mon château patrimonial de Blaison, afin de payer mes soldoyers. Ma situation n'était pas bonne. La Trémoille

et le roi me refusaient appui. J'ai fait ce que j'ai pu. Jeanne fut brûlée comme sorcière, hérétique et relapse. Les flammes qui la consumèrent m'ont noirci le cœur.

— Que voulez-vous dire ?

— Ce que j'ai déjà dit. Tant qu'il restait un espoir de la sauver, je matais mes instincts. Si je succombais, au moins tentais-je de me ressaisir, pensant que Jeanne ne m'abandonnait point, qu'elle m'apercevait au-delà des murs de sa prison et priait pour son indigne compagnon. Quand elle fut morte, mes démons revinrent en foule. Sans cesse ni répit, je remâchais ma rancune et surtout cette idée : « Jeanne est morte abandonnée de tous. On l'a jugée et brûlée comme hérétique, alors qu'elle était fille de Dieu. Il ne sert à rien de s'efforcer, car rien n'est pur, rien ne se fait de bon sur terre. Sa jeunesse et sa vie, elle les a sacrifiées pour une duperie de grandeur. Elle pouvait vivre heureuse et libre dans son village de Domremy. Tout cela, elle l'a donné pour ceux qui défont son œuvre, se repaissent de ses conquêtes et cherchent perfidement à l'effacer des annales. A la fin, la fourberie triomphe toujours de la simplicité; la pureté est toujours punie. » Alors mes démons embouchaient leurs trompettes : « De cela, pauvre Gilles, tire la conclusion. Vis tant que tu pourras. Accueille les plaisirs dont tu t'es sevré. Rends à ton roi ce qui lui est dû, à savoir : son égoïsme, sa veulerie, ses tromperies. Entre les bras de sa belle maîtresse, Charles oublie Jeanne-la-Lorraine à qui il doit son trône. Oublie tes songes présomptueux, comme lui, comme eux tous, et plonge en ce charnier du monde pour t'y ébattre quand il en est temps. Tout est égal. Tout est pourriture souriante ou gémissante, selon l'âge et l'état. A pleins bras remue cette corruption. Oublie-toi en elle! Et ris! Ris de tout! Car, ton heure venue, tu t'effaceras comme Jeanne, et tes cendres s'en iront dans le vent. Alors que t'importe ? Si tu continues à te battre, tu recevras quelque maître coup qui t'étendra mort au service du roi, lequel ne t'accordera pas une pensée. Mieux vaut vivre épaissement que d'être pétrifié dans les églises, l'écu sur la hanche et la visière

relevée. La vie est bonne. C'est une enfant sauvage qu'il faut apprivoiser, appâter subtilement. Rends-la, sous toi, implorante et molle. Use d'elle à satiété, et tant pis s'il t'advient quelque mal : tu seras un homme ! » J'ai cédé, peu à peu, comme les pierres d'une digue s'en vont l'une après l'autre, ouvrant ainsi la brèche où l'eau s'engouffrera.

— Cependant vous vous êtes couvert de gloire à Lagny. Jeanne était morte.

— Lagny fut mon dernier sursaut. Le ciel n'est jamais si lumineux qu'aux approches du crépuscule, lequel annonce la nuit. Bien avant Lagny, j'avais rappelé mes garçons. Ils aimaient mieux le doux de la soie que le fil du glaive. Ils me pressaient de rentrer chez moi « où nous mènerions nos liesses ». J'avais aussi repris mes brigandages, à l'imitation de mes pairs. Le bûcher de Jeanne avait étouffé nos enthousiasmes, nos abnégations. Les querelles de famille ou de préséance recommençaient de plus belle. La Bretagne secouait le joug. La Trémoille bataillait contre la reine Yolande. Je fis le triste sire en plusieurs circonstances indignes d'un Maréchal. Je détroussai même la reine Yolande, comme elle passait sous Champtocé à la tête d'une faible escorte.

— Sans doute était-ce à l'instigation du Sire de Craon, et non de votre propre chef ?

Gilles perçoit l'ironie de cette question.

— Non, Frère. Le vieux sire déclinait. Il ne songeait plus qu'à sauver son âme. Naguère, il eût approuvé ce forfait stupide et qui me privait d'un généreux appui à la cour. Désormais il regrettait de m'avoir si bien conseillé et dressé à mal faire. C'était avec angoisse qu'il assistait au commencement de ma ruine, et de ma déchéance. Il me reprochait mes dilapidations, mes premières ventes, les dépenses occasionnées par l'entretien de mes hommes. Il me suppliait, de sa voix devenue débile, de congédier tout ce monde inutile. Mais le sort des vieux loups est d'être chassés par les louveteaux parvenus à l'âge adulte. Je le renvoyai en ses chambres, en le malmenant si durement qu'il n'osait

plus reparaître devant moi et qu'il s'alita peu après, de rage ou de détresse morale. Je fis en sorte que les tabellions et leurs scribes ne l'approchassent point, de crainte que sa faiblesse ne l'obnubilât...

— Vous voulez dire qu'il ne vous déshéritât du Craonnais ?

— Oui. Et je plaçai près de lui, avec pour rôle de le veiller nuit et jour, et de me renseigner, ma fidèle Guillemette. Sa porte était pareillement gardée. Nul ne la pouvait franchir, même mon frère, René de la Suze, que je n'en fusse préalablement avisé...

GUILLEMETTE-LA-DRAPIÈRE :

— Il est mort, dit-elle, laidement et solitairement. Je ne l'aimais guère. Mais qui refuserait assistance à qui s'en va trépassant ? A ces heures-là, les rancunes s'oublient. On se dit qu'où ils vont, nous irons tous, et que cette sueur nous sortira de la peau. C'est misère que de nous ! Et puis Gilles m'avait demandée, en souvenir. Me revoilà donc menant mon baluchon et gourmandant mon homme qui ronchonnait : « Pourvu qu'il ne soit pas trop lent ! Tu me feras défaut, bonne femme ! » Gilles avait bien jugé. Le vieux Craon baissait à vue d'œil. Il y a des anciens qui partent comme on s'endort, dans un juste sommeil. Mais lui, s'accrochait au bois de lit, se débattait dans ses tourments. Tout confessé et préparé qu'il était, il n'avait point grosse confiance ; il lui en restait lourd sur le cœur. Quand j'entrai dans sa chambre, il me dit : « C'est déjà toi. Tu viens m'accommoder ? » Je l'ai rassuré de mon mieux, selon l'usage avec les mourants. J'ai arrangé ses couvertures, redressé ses oreillers. Je lui ai bassiné les joues et le front avec l'eau de senteur qu'il aimait. Il soupirait à fendre l'âme : « Laisse. Laisse donc. Tu auras mieux à faire tantôt. Puisque personne ne viendra. Je crèverai dans mon coin, comme une bête. » Il eut mine de s'assoupir et je le laissai tranquille, puisqu'il le voulait. Mais la curiosité me démangeait ;

je flairais l'anguille sous roche. Alors il dit : « Gilles n'est pas venu; il n'a pas daigné. Il ne viendra pas. Il n'a plus de cœur. S'il était là, ce me serait plus facile... Voilà l'aboutissement de mon affection, de mes complaisances... Ah! Guillemette, il me pèse de quitter la vie. J'appréhende pour mon salut, mais aussi pour l'avenir de ma Maison. J'ai méfait, pour l'enrichir; tout s'en ira en poussière, se dispersera par sa faute et ses folies. Il est pire que tu ne supposes. Tu ne le connais pas... » J'essayai de défendre Gilles. Mais le vieux : « Non, non, c'est une créature monstrueuse. Sa cruauté n'a pas de bornes. Il n'a plus ni foi, ni loi, ni reconnaissance, ni rien. Il n'a plus d'un homme que l'apparence... De mes deux petits-fils, celui qui me fera le plus honneur est René. Je lui ai légué ma cuirasse et mon épée... Pas à Gilles... à René... » Il est mort là-dessus. Si j'avais répété ces paroles à Gilles, je ne serais peut-être pas sortie vivante de Champtocé. Et puis je n'y portais pas créance entière. D'un mauvais homme qui meurt, rien ne peut sortir de bon, à ce qu'il me semblait. Pourtant l'absence de Gilles me surprenait. Et voilà tout pour mon compte. De ce jour, je ne suis plus retournée au château. C'était le 15 novembre 1432.

GILLES :

— ... Cette mort m'affecta, tout en me débarrassant d'une présence devenue importune. Mes sentiments à l'égard du vieux sire ont toujours eu double face. Je l'aimais et le haïssais, parfois séparément, parfois ensemble. Je le respectais et je l'enviais. Mais lui-même avait cette double et suspecte nature. Il m'inspirait les fautes et me retenait au bord de l'abîme. Il pratiquait la forfaiture, le dol et le crime, mais veillait, avec un soin jaloux, à ce que je restasse digne de mon nom et de mon rang. Peut-être, sans doute, était-il pleinement sincère et se dupait-il lui-même constamment! Il priait le ciel de favoriser ses mauvais coups et l'en récompensait royalement. Me chérissant, il

s'appliquait à me corrompre. Il faisait tout pour me perdre, cependant qu'il intriguait à me pousser au premier rang. Il était mon complice, mon initiateur, mon égal en vilenies. Mais il avait tort de me juger en tout semblable à ce qu'il était. Lui, savait tourner les mauvaises actions à son profit, tirer son épingle du jeu et ne recourir au meurtre qu'en cas de nécessité. Moi, je ne supputais rien; je tuais par plaisir...

— Dès ce moment ?

— Oui. Il le sut, me le reprocha en termes féroces.

— Il vous a surpris ?

— Oui, d'aguant un garçon amené de la veille. Ce crime le glaça d'horreur.

— Vous avez déclaré qu'il s'était alité, parce que vous l'aviez malmené à la suite de ses reproches sur vos dépenses.

— Il y eut aussi cela. Quelques jours avant sa mort.

— Eûtes-vous honte ?

— Et fureur. Il restait sur la porte, immobile. Il ne pouvait détacher ses yeux de ce corps qui pantelait, dont les membres étaient agités de tragiques soubresauts.

— Ce corps que vous aviez préalablement pollué ?

— Oui, délectablement. Le vieux sire était pâle et tremblant. Cette vision dépassait son entendement, lui entr'ouvrait l'abîme où je me vautreais secrètement. Il perdit ses esprits. Nous l'emportâmes sur son lit. Il ne s'en releva plus.

— D'où ces précautions extraordinaires, cet isolement ?

— Oui. Et je n'osais plus, si faible qu'il semblât, le revoir. J'attendais sa mort. Je la redoutais et m'en faisais reproche. Hélas, elle m'enlevait les ultimes chaînes! Elle me délivrait de cet insupportable vieux regard. Une joie sourde et horrible supplantait mon chagrin. Les choses se déroulèrent de la sorte, à mon grand dam!

— Était-ce le premier enfant que vous tuiez ?

— Oui. Mais depuis si longtemps que ce désir me besognait de jouir par le don de la mort! Jeanne morte,

le vieux sire disparu, je n'avais plus ni guide, ni frein. Les démons s'emparèrent de moi. Et plus le dégoût que j'avais de ma triste personne allait s'accroissant, plus je m'enfonçais dans ma perdition, sans cesse demandant à la volupté ce que la vertu ne m'avait pas donné : cette extase sans laquelle vivre n'est plus qu'attendre.

POITOU

GUILLAUME DE LA JUMELIÈRE :

« La disparition du sire de Craon enrichit Gilles avec excès. Qu'il fût, après cet ultime héritage, le seigneur le plus opulent du royaume, il ne le sut que trop. Ses familiers aperçurent dès lors le changement qui s'opérait en lui. Sa maison militaire atteignit un éclat digne d'un prince du sang. Il l'estimait nécessaire à sa condition de Maréchal. Il ne se déplaçait jamais sans elle. Elle comprenait deux cents chevaliers, plus leurs écuyers et leurs serviteurs. Cette troupe était habillée de neuf trois fois l'an, bonnement nourrie et soudoyée. Gilles tenait à honneur de tout payer. Nous profitions de ses largesses, heureux d'avoir les plus fines armes, les meilleurs chevaux. Cela parut à Sillé-le-Guillaume qui fut davantage une rencontre qu'une bataille, et même une simple parade : les Anglais et les Français s'alignèrent, s'étudièrent un bout de temps, puis tournèrent bride. Gilles s'en trouva bien. Sa troupe était la plus belle. Les peuples des campagnes et des villes que nous avions traversées, nous avaient acclamés. Les autres capitaines nous jalousaient. Il était si content de nous qu'il s'empressa de distribuer des gratifications et des récompenses, comme si nous avions réellement combattu. Certains se gaussèrent, mais doucement.

« Ce n'était pas assez. Bientôt, il se fit précéder de quatre trompettes et d'un héraut d'armes que l'on surnomma « Rais-le-Héraut ». Il était si magnifique et si altier que les ignorants le prenaient pour le Maréchal et le saluaient jusqu'à terre.

« J'étais encore jeune et accessible aux vanités. Cependant notre inaction jointe à ce faste ostentatoire me donnaient à réfléchir. Toutefois l'ascension fulgurante de Gilles, l'ascendant que lui conférait son titre de Maréchal, la simplicité qu'il affectait privément, me retenaient à son service. J'espérais d'ailleurs qu'il marquait seulement une pause et ne s'arrêterait pas en si bon chemin. « La gloire appelle la gloire, me disais-je; c'est un vin trop fort pour qu'on en oublie le goût. »

« Les Anglais avaient brûlé Jeanne. Ce crime les desservait. Le peuple, en mémoire d'elle, était prêt aux ultimes sacrifices. Mais nos princes tergiversaient. Il y eut ce long temps de stagnation qui fut pour quelques-uns, dont le seigneur Gilles, le plus surnois des enlisements. J'en arrive à me dire que cette inertie du roi, cette incompréhension de ses conseillers intimes, cette ingratitude de tous envers la sainte Pucelle de Lorraine furent pour quelque chose dans les abandons de Gilles, et le pire de tous : l'abandon de soi. »

GILLES :

– Le 10 juillet 1434, des conjurés à la solde de la reine Yolande s'emparèrent de La Trémoille. C'étaient Jean de Bueil, aimable chroniqueur, Pierre de Brézé et Prigent de Coëtivy. Ils le menacèrent de mort, le mirent à rançon, lui arrachèrent la promesse de ne plus reparaitre à la cour. Le parti de la reine Yolande l'emportait. Richemont reprit la tête de l'armée. Le roi m'abandonna, comme il avait abandonné Jeanne. Il me conserva ma dignité, mais ne me convoqua plus aux conseils, ne daigna plus m'écouter. Je tombai aussi bas que je m'étais élevé, ou presque. Dans l'affaire de Sillé, j'étais le seul ami de La Trémoille; on me le fit bien voir!

– Et vous êtes rentré chez vous, comme ferait un adolescent fantasque ?

– De quelque manière. Aussitôt je me suis lancé dans les débauches, les prodigalités, les extravagances.

- Par chagrin ?
- Parce qu'il me fallait oublier mes regrets, substituer un songe à celui qui venait de se dissiper.
- Cependant, après votre disgrâce, vous n'avez pas licencié vos soudoyers. Quel était votre but ?
- M'illusionner. Il me semblait ainsi garder un peu de mon rôle, de mon importance. Au fond, je n'avais pas renoncé à reconquérir la faveur du roi.
- Ceci est la façade, Monseigneur. Qu'y avait-il derrière ? Une manœuvre pour tromper l'opinion.
- Je ne vous comprends pas.
- Ce que tant d'inutile éclat dissimulait, c'étaient vos crimes inavouables. Pouvait-on supposer que le superbe Maréchal de Rais était un vulgaire égorgueur d'enfants ?
- Non vulgaire, monstrueux, mais non vulgaire!...
- Les enfants commençaient à disparaître autour de vos châteaux, à Champtocé, à Machecoul, à Tiffauges, à Nantes même, autour de votre hôtel de La Suze. Nul ne songeait encore à vous accuser. Vous passiez, superbe, au milieu de vos victimes. Vous étiez large en aumônes, accueillant à toutes les misères. Il n'est tel que de l'or pour effacer les soupçons, aveugler les yeux perspicaces, endormir les consciences sourcilleuses. Vous vous prétendez incapable de calculs, mais vous avez fait celui-là!
- J'étais ce que vous dites, et différent. Je suivais mon instinct.
- Vous ignoriez peut-être que les enfants disparaissaient sur votre passage, de plus en plus nombreux ?
- Gilles de Sillé et Roger de Briquerville, mes parents, venaient d'entrer à mon service. Ils allaient par les villages à la recherche de garçons...
- Ainsi que le bel Etienne Corillaut, dit « Poitou », votre complice ?
- Poitou était alors trop jeune. Nous ne l'avions pas mis dans nos secrets... Mais pourquoi me forcer à rappeler ces choses ? J'ai déjà tout dit aux juges, tout avoué et crié. Ils m'ont condamné. Qu'on me laisse tranquille!...

— Vous vous obstinez à défendre Poitou ? S'est-il gêné pour vous ? Il vous a trahi, vendu, sans l'ombre d'une hésitation...

— Je cherche ma paix ! C'est ma paix que je veux !

— Ne criez pas si fort, vous ameuteriez la garde. Encore une fois, Monseigneur, il ne s'agit pas de se rebeller, ni de se douloir à la façon des bêtises, mais de retrouver une âme qui est la vôtre. Je ne vous lâcherai pas que nous ne l'ayons découverte et désen-crassée. Dites-le-vous. Je ne veux ni vous blesser, ni vous irriter, mais vous donner mes consolations et mes conseils, vous comprendre afin de mieux vous aider à lire en vous-même.

Gilles secoue la tête douloureusement et gémit. Le Frère n'insiste pas. Ses paupières sans cils s'abaissent. Ses lèvres remuent. Il sent le regard fou s'appuyer de nouveau sur lui. Il entend l'épaisse poitrine siffler en se gonflant d'air. Les doigts de Gilles tapotent le bois de la table. Ce n'est pas qu'il veuille interrompre la prière du moine, mais qu'il ne peut maîtriser son énervement.

ÉTIENNE CORILLAUT, dit « POITOU » :

Il n'a personne pour l'assister. Il est étendu seul, dans sa geôle froide, à cinq étages en dessous de Monseigneur de Rais. Des anneaux immobilisent ses chevilles et ses poignets. Une forte chaîne l'attache par le milieu du corps. Il ne peut remuer. C'est le début de son supplice. Une petite lampe à huile éclaire son visage, non pour lui épargner les affres de l'ombre, mais pour le surveiller plus commodément. Le judas s'ouvre en grinçant. Deux yeux luisent derrière le grillage. Non, il n'échappera pas au bourreau ! Il n'attend pas à ses jours ! Comment le pourrait-il ? Il est comme rivé à ce billot de chêne. Le poids des boulets l'entrave. Les interrogatoires l'ont épuisé. Il n'a que vingt-trois ans. Les crimes, les orgies luxurieuses ont épargné sa beauté singulière, la fraîcheur toute paysanne de son

teint. Ce visage est semblable à celui de certains anges un peu languides, bizarrement charnels, aux suspectes extases. Il s'est confessé beaucoup trop vite. Et le voilà devant sa mort ! Son être efféminé et cruel connaît trop bien les tourments de l'agonie, pour ne pas se hérissier. Il essaie de prier, et ne le peut pas, car, invinciblement, la mort se penche sur lui, lui fait son souffle sur la joue, lui parle à l'oreille. Le supplice de demain, il se le représente dans ses détails les plus atroces. Son cou s'étrangle dans la corde. Ses jambes se raidissent au lèchement des flammes. Des larmes mouillent ses joues ; c'est sur lui qu'il pleure, non sur ses péchés. Un moment, il parvient à s'arracher à son obsession. De toute la force de son esprit embrumé de crainte, il étire ce souvenir. Là sont ses débuts dans le mal, son plaidoyer et son excuse ! Devant le Souverain Juge, il suffira d'invoquer ce jour qui corrompt son innocence, l'égara irrémédiablement !... Tout le reste en découle. Il est l'explication de tout, la planche de salut. « Ah bien revivre cela, en repasser la moindre circonstance, pour tout redire demain, sans erreur... Tout redire ! »

Il revoit un pré vert au bord de la Loire et, au-dessus des collines, les onze tours de Champtocé, chacune portant un étendard. Puis, non loin de la rive, trois grands échafauds décorés de riches tentures, où les dames ont pris place. Leurs coiffes aiguës, leurs robes multicolores, se détachaient sur un fond de velours vermeil. Le menu peuple, les bas soudoyers, se pressaient contre les barres des lices. D'autres entouraient un pavillon où l'on pouvait boire et manger aux frais du sire de Rais. Les femmes s'ébahissaient du chatolement des étoffes, se montraient les lacs de soie, les broderies de fils de Chypre, babillaient sur la forme des hennins et des chaperons. Les enfants n'avaient d'yeux que pour les hommes d'armes. Parmi eux, le petit Étienne Corillaut, âgé de dix ans. Avec tous, il cria « Hû ! », lorsque les tournoyeurs entrèrent en lice...

L'eau s'infiltré par les interstices des pierres. La Loire coule derrière le mur, vaste et glacée ; elle rejette les lumières de la lune, à travers la meurtrière, vers

les moellons de la voûte. La bise s'enfile tout droit par cette mince ouverture et couche la flamme sur sa mèche. Mais Poitou n'a plus froid. Sa mort se désintéresse de lui; elle sommeille dans une encoignure, pareille à une grande araignée blanche...

Il est sous le soleil de cet été défunt, devant les tournoyeurs. Il les entend crier de nouveau : « Hû! » selon les règles. Il les voit lever le bras droit, celui qui tient l'épée. Il voit les caparaçons répétant les figures et les émaux des écus et des cottes d'armes, les tortils brillants, les couronnes gemmées qui surmontent les haumes grillés ou percés de trous tréflés ainsi que des merlons de forteresse. Les grands chevaux dont le poitrail s'enveloppe d'un hourt garni de paille pour amortir le choc. Puis les écuyers portant la bannière de leurs seigneurs...

Le Maréchal de Rais attire tous les regards. Il monte le cher Casse-noix. Il resplendit. Sa cotte, le caparaçon de Casse-noix sont de velours bleu où les fleurs de lis entourent la croix de sable sur champ d'or de son blason. Un dragon cime son casque orfévré. Poitou réentend distinctement le cri du roi d'armes : « Coupez cordes et heurtez bataille quand vous voudrez! » Ensuite les appels des barons et de leurs hommes, se défiant. Ensuite le hennissement des chevaux piqués par les éperons. Ensuite le martèlement du galop, le tintement des épées sur les armures. Il revoit la mêlée tumultueuse, les étincelles du fer, la crinière des destriers, l'éclair gris des cuirasses, les rouges, les verts, les bleus de pastel et d'outremer, les franges d'argent et d'or des étendards confondus, bientôt voilés par un nuage de poussière... Mais aussi, après la bataille, certaine silhouette d'homme jeune, au vêtement somptueux, s'approchant du groupe des garçons... Une main blanche flatter les joues, s'attarder soudain. Il entend, très bien, la voix caressante : « Viens, petit. Viens. Je vais te montrer les beaux harnais de nos chevaliers, et bien d'autres choses, puis, si tu veux me suivre, te faire un cadeau tel que tu n'en as jamais reçu. » Il voit l'enfant de dix ans, tout rose de plaisir, accom-

pagner le chevalier. Il est impatient de contempler les merveilles promises. Il se moque des petits compagnons dédaignés par Monseigneur de Sillé. Celui-ci lui tient la main; il l'abreuve de paroles très douces, très plaisantes et charmeresses. Ainsi montent-ils vers le château, passent-ils le pont-levis...

« ... Il m'emmena dans une chambre. Il me fit laver, parfumer, habiller par ses serviteurs. On m'essaya deux pourpoints dont l'un me convenait, tout de vert, avec des soutaches et des aiguillettes d'argent, si beau que je pleurai de bonheur. Puis Sillé me quitta, mais en ordonnant que je fusse restauré à ma guise. Il revint me chercher après le festin. Il voulait me montrer les dames qui s'ébattaient et caracolaient avec leurs chevaliers, ceux qui s'entre-baisaient à l'ombre des piliers, et les musiciens dans leur tribune. Un peu plus tard, il me donna une boîte remplie de cerises confites dans le miel, au goût suave. Il me fit boire aussi, et par deux fois, d'un vin épais... Après, je ne sais ce qu'il fit. J'étais heureux. Les danseurs et les musiciens, les tentures et les piliers tournoyaient comme les chevaliers dans le pré... Puis j'entrai dans une chambre aux murs tendus de drap d'or. Un grand feu ronflait dans la cheminée. Les lumières des flambeaux m'éblouissaient. Il y avait plusieurs hommes parmi lesquels Monseigneur Gilles de Rais. Lui aussi, me caressa la joue, fort longuement. Soudain, il me baisa sur la bouche. En un instant je fus dévêtu. Lui de même. Il geignait comme une bête en rut. Je hurlai de terreur quand il se jeta sur moi. Ses caresses m'étaient pires que des morsures. Les autres riaient, dont l'infâme Sillé, mon séducteur. Je vis le seigneur Gilles prendre une dague effilée, la lever au-dessus de moi. Sillé arrêta son bras; il dit : « Non, Gilles, épargne-le. Il est trop beau. Tu en feras un page. » La dague sur le cou, ils m'obligèrent à jurer sur les Evangiles de ne rien dire, jamais, de ce qui venait de m'arriver; de souffrir les caprices du seigneur Gilles; de le servir corps et âme... C'est pourquoi je suis ici... Pourquoi, demain, je serai pendu et brûlé... »

LE CHANOINE DE SAINT-HILAIRE

GILLES :

— La disgrâce de La Trémoille, reprend le Frère, n'entraînait pas nécessairement la vôtre. Et même, en son début, on la pouvait croire accidentelle et passagère. La Trémoille gardait ses fidèles. Le roi ne lui avait pas encore enlevé son amitié; d'aventure, il regrettait sa compagnie si précieuse...

Gilles ne répond rien. Il suit une idée, ou s'enferme en cette prison qu'il est à lui-même. Le Frère essaie de le ramener, doucement, à l'essentiel, de crever cette coquille dont il a éprouvé la minceur. Aussi, par manière de digression, il laisse parler les faits. Ceux-ci n'ont pour lui qu'une importance relative; ils ne sont que les contours de la pensée. Ce qui compte, ce n'est pas l'apparence, mais le contenu, et, plus encore l'intention qui en est le noyau, l'explication et le ressort. Plus il avance, mieux il appréhende cet enfant cruel qui persiste en Gilles. Réellement il procède avec lui, comme il le ferait avec un jeune garçon pervers et sensible. Tout ce qu'il a entendu depuis son entrée dans cette geôle d'apparat, lui semble pareil à ce qu'est la nature, ou encore à un fleuve qui coule, ignorant d'où il vient, où il va, qu'il est fleuve, sillonnant des paysages divers, d'un cours tantôt précipité par les cascades, tantôt s'égarant en des méandres sans fin, revenant sur lui-même, formant des boucles, puis s'élançant de nouveau vers la mer qui mêlera ses eaux salées aux douces.

— Au printemps de 1484, dit le Frère, une occasion

s'est présentée à vous de refaire surface. La Trémoille vous a demandé de délivrer Grancey, ville qui appartenait au duc de Bourbon, son ami, et que les Bourguignons assiégeaient. Il vous a prêté dix mille réaux pour vous permettre de lever une troupe.

— Sur la garantie de Champtocé, beau Frère, en promettant que Charles VII me dédommagerait.

— Lequel vous autorisa à mener l'entreprise!

— Il ne lui en coûtait rien. Si j'avais battu les Bourguignons, La Trémoille recouvrait la faveur royale.

— Et vous de même! Cette fois, vous étiez seul maître des opérations. Nul ne pouvait vous dérober votre gloire. Or, qu'avez-vous fait? Vous avez confié l'armée à René de la Suze, votre frère. Il y a là un abandon étrange, un revirement difficile à expliquer... Vous ne dites rien? ... Le jour où Grancey capitula, où étiez-vous? A Poitiers. On vous recevait comme chanoine de l'église Saint-Hilaire...

— Seul entre les laïcs, après les anciens ducs d'Aquitaine!

— Ainsi, vous préféreriez cette cérémonie qui se pouvait différer, à la mission dont vous étiez chargé. Vous aviez pourtant levé des troupes avec l'argent de votre cousin. Que s'est-il passé?

— Si je le dis, vous ne me croirez pas!

— Je vous prie de le dire.

— La guerre ne m'était plus que refrain, ritournelle. Je ne pouvais plus m'y dépasser.

— La vérité est que la guerre vous imposait de sacrifier vos plaisirs, que vous retourniez à eux comme un chien à son vomit.

— La vérité est que j'avais peur de me damner. A la guerre, on meurt au hasard, sans le secours d'un confesseur; tout y est occasion de péché...

— Cela ne vous ressemble guère, Monseigneur de Rais! Vous cherchez à m'égarer. Combien de fois devrai-je répéter que je ne suis pas votre juge, mais le dernier ami qui puisse vous assister. Demain, vous comparâtes devant le Seigneur. Lui, pèsera vos fautes et vos mérites. Jouerez-vous au plus fin avec lui?

– Il me comprendra peut-être. Non vous, pauvre frère des Carmes de Ploërmel, trop humain et pusillanime.

– Essayez de m'éclairer, s'il se peut.

– Je l'ai déjà dit, mais cela n'a pas retenu votre attention ou bien vous l'avez oublié.

– Essayez encore. C'étaient vos compagnons, Sillé et Briqueville qui vous retenaient ? Ils aimaient tellement plus vous aider à dilapider votre fortune, se vêtir superbement, festoyer, s'enrichir à vos dépens que de s'exposer aux coups !

– Ils craignaient aussi pour mon existence.

– Certes. Si l'on vous avait ramené à Tiffauges ou à Champtocé, cousu dans une outre de cuir, quelle déception pour eux ! Ils auraient dû renoncer à leurs meilleures espérances, quitter vos châteaux, besogner petitement. C'en eût été fait de la belle vie ! Alors ils ont usé de leur influence pernicieuse pour vous détourner du droit chemin. Ils vous ont cajolé, enjôlé, amolli de toutes les façons possibles, afin de vous enlever le goût des batailles.

– Oui, ils ont fait ce que vous dites, et pis. Déployé tant de zèle et d'astuce que les adolescents paraissaient sortir des pierres, à ma convenance. Les plus beaux, les plus étranges ! Je ne sais où ils les découvraient... Parfois Sillé se chargeait de les tuer, afin de m'éviter cette peine, cependant que je prenais mes plaisirs diaboliques. Lorsque le sang finissait par m'écœurer, ils me donnaient à boire un certain vin dont la puissance aphrodisiaque me privait de raison.

– Et que vous buviez à pleins gobelets, très volontiers. Au surplus, vous ne recouriez pas toujours aux bons services de vos rabatteurs. Vous recrutiez vous-même vos futures victimes, témoin ce petit Rosignol que vous connûtes à Poitiers et que vous enlevâtes à ses parents en les alléchant de promesses...

– En leur versant deux cents écus d'or, beau Frère ; en donnant au garçon ma terre de La Rivière.

– Il est vrai. Et vous l'avez fait escorter et accueillir princièrement, tant vous le vouliez et le désiriez !

Gilles a un sourire de mélancolie, mais aussi un bref pétitement au fond des yeux :

– Ce que je voulais et désirais si âprement, c'était sa voix.

– Seulement sa voix ?

– Elle me procurait l'extase. Elle me tirait hors de ma sale peau d'homme perdu de vices. Elle m'emmenait aussi loin que Jeanne l'avait fait...

THOMAS-L'ENLUMINEUR :

– Il se jeta dans la religion, comme il s'était jeté dans l'aventure d'Orléans. Si peu que je sache de lui, il me semble qu'il souffrait d'un manque perpétuel. Que ce vide, agitant sans répit sa nature et la déséquilibrant, il cherchait furieusement à le combler. Les trop riches nourritures infectent le sang, si le corps n'épuise le surcroît de force qu'elles produisent, en sorte que la maladie vient de se porter trop bien. De même les âmes trop riches qui ne savent à quoi s'employer. L'insatisfaction de Gilles, ce besoin de tout posséder pour tout rejeter, la raison m'en paraît claire désormais. La terre ne pouvait lui fournir ce qu'il aspirait à connaître ; elle ne pouvait éteindre le feu qui lui poivrait les veines, exaltait son cœur et plongeait son esprit dans un continuel délire. J'ose soutenir que, né dans l'indigence ou dans un autre temps moins sordide que le nôtre, peut-être se fût-il sanctifié. Je te scandalise, mon Raoulet ?

– J'essaie de bien comprendre, sans y parvenir.

– Je maintiens que Gilles était né pour accomplir des choses extraordinaires, non pour vivre de ses revenus dans un horizon campagnard. Autour de lui – qui était d'avant ou d'après, comme tu veux –, le monde se modifiait. De telles natures ne peuvent s'adapter, ni composer, ni se renoncer. Elles volètent de-ci, de-là, constamment exposées à leur inquiétude, poussées par une force mystérieuse, déçues et blessées, tels ces oiseaux prisonniers qui se cognent la tête aux

poutres, meurtrissent leurs ailes aux murs, s'éplument et saignent. A mon avis, il appartenait à l'âge des bâtisseurs de cathédrales. Il était de ceux qui péchaient et se repentaient avec un emportement égal, et pour leurs péchés, pour l'amour qu'ils portaient en leurs cœurs divers et incertains, faisaient surgir les blanches cathédrales de la terre obscure, entraînaient les peuples par leur grand exemple et mouraient pardonnés pour avoir été excessifs en tout, car Dieu écarte les tièdes. Mais, déjà dans sa jeunesse, on ne bâtissait plus que des chapelles; l'homme prenait l'habitude de se limiter dans le bien comme dans le mal. Les grands souffles se tarissaient. Tout commençait à se pétrifier dans une médiocrité rassurante. Je prétends que Gilles souffrait de ces changements, peut-être se l'avouant, peut-être s'aveuglant.

— Bon Maître, au ciel vous ne serez pas enlumineur, mais avocat. Cependant je crois que votre bienveillance vous abuse.

— Tu n'étais pas à Saint-Hilaire de Poitiers, quand il se fit recevoir chanoine laïc, mi-partie vêtu en chevalier et en religieux. Ce jour-là, je crois avoir touché le fond de ce cœur ténébreux. La psalette de Saint-Hilaire chantait la Messe de Guillaume Dufay. L'un des solistes était ce Rossignol dont il a tant été parlé depuis. Lorsque cette voix d'une pureté merveilleuse, plus fine, plus souple, plus étincelante qu'une épée tolédane, s'éleva sous les voûtes, le seigneur Gilles ne se posséda plus. Il serrait si fort ses doigts les uns contre les autres, que je vis les marques rouges de ses ongles. Sa bouche s'ouvrait, convulsée, perdant le souffle. Ses yeux avaient emprunté aux vitraux leurs bleus crépusculaires. J'ai vu les grosses larmes se former, s'arrondir, rouler le long de son nez. Quoi qu'il ait pu faire ensuite (et même de ce petit chanteur, si ce que l'on raconte est véridique!) cet instant demeure. Un homme heureux domine aisément les émotions de cette sorte. Mais lui, se jetait sur cette proie de musique en désespéré. A mon sens, il ne succombait pas au trouble du remords, mais recouvrait un pays perdu.

C'est pourquoi je te répète qu'il était d'un autre âge plus valeureux que le nôtre. Et toujours le même mécanisme de l'esprit dictait sa conduite. M'écoutes-tu, Raoulet? Si nous écrivons son histoire, c'est là un détail d'importance. Une flamme l'éclairait, l'éblouissait, l'espace d'un éclair, puis disparaissait. Mais lui, de toute sa fortune, de toute sa force d'homme, de toute son imagination s'efforçait de la reproduire par artifices. Ainsi, après Saint-Hilaire, créa-t-il sa maison religieuse, comme après la disgrâce de La Trémoille il avait augmenté le nombre de ses chevaliers. Ce fut une époque d'affairement pour moi. Il me fallait hâter la restauration et la décoration des chapelles de Tiffauges et de Machecoul, réunir des tapisseries, des objets de culte : des chandeliers d'or massif, le Chef de Saint-Honoré, des patènes, des ciboires constellés de gemmes, d'incomparables ostensoirs. Commander et dessiner des stalles, des chaises aux pinacles fleurons, des statues grandeur nature. Acheter des étoles et des chasubles brodées et rebrodées d'or. Gilles ne s'accordait lui-même aucun répit. Les chanteurs excellents, il voulait les avoir à n'importe quel prix! Je dus l'accompagner à Angers où les offices passaient pour les meilleurs du royaume. En nul autre lieu, les antiennes et les hymnes n'étaient plus gravement posées, ni mieux accentuées, ni l'ordonnance plus triomphale. De telles cérémonies le fascinaient, déchaînaient son enthousiasme. Il se mit en tête de les surpasser. Aussitôt il constitua une collégiale de cinquante personnes avec son doyen auquel il attribua rang d'évêque, ses archidiaques, ses vicaires, ses chantres et musiciens. Les moindres étaient payés trois cents écus. Ils portaient des robes traînantes d'écarlate, fourrées de vair ou de martre. A la chapelle, c'étaient des surplis de l'étoffe la plus rare, des chapeaux de petit-gris. En voyage, des robes et des chapeaux courts, pour chevaucher à leur commodité. Je dus faire aussi construire des orgues fixes, et portatives, tant il aimait se gaver de musique sacrée. Où qu'il se rendît, la maison militaire et la maison religieuse, les orgues, le suivaient. Cela formait un cortège

immense. Et toujours, il payait! Les habits, les soldes, la nourriture dans les auberges... A temps perdu, je recopiais les motets les plus fameux, la Messe de Guillaume de Machaut, et ce chant que le seigneur Gilles aimait entre tous : l'Alma Redemptoris Mater...

GILLES :

- Dans le mémoire qu'ils ont adressé au roi, dit Frère Jouvenel, vos héritiers ont taxé d'extravagance le luxe de vos chapelles, la richesse de leurs desservants. Ils soutiennent que votre but n'était pas d'honorer Dieu, mais de vous glorifier. Qu'en est-il?

- Sais-je! Je m'émerveillais de la splendeur des offices. Je m'enivrais de chants d'église...

- C'était donc votre satisfaction, et non celle de Dieu que vous recherchiez?

- Sais-je! Cette lumière, ces musiques, ces belles étoffes qui se balançaient comme des fleurs au soleil, me protégeaient de moi-même, tissaient un voile enchanté qui me dérobaient les réalités.

- Vous vous comportiez comme un spectateur passionné, ou comme un pécheur repentant? En d'autres termes, vous semblait-il travailler pour ou contre votre salut? Cette perfection, la destiniez-vous à racheter vos fautes? Imitiez-vous ces auteurs, ces peintres, qui se tiennent quittes envers Dieu parce qu'ils excellent en leur art?

- Ce que je voyais, en entendant l'Alma Redemptoris Mater ou tel autre cantique, c'était mon âme, peut-être le songe de cette âme, ou le désir lancinant que j'en avais. Mais je vivais, puisque mon corps se taisait.

- Tiriez-vous vanité de la réputation de votre psalette? Il paraît qu'elle rendait jaloux Messieurs de Bretagne et d'Anjou.

- Je la leur prêtais.

- Orgueilleusement?

- Peut-être.

- Vos petits chanteurs, les choisissiez-vous uniquement pour la beauté de leurs voix, ou pour leur joliesse de visage?

- ... Je n'en ai tué aucun.

- Mais vous en avez pollué plusieurs?

- Oui. La pureté qu'ils détenaient, je la voulais ravir sur leurs lèvres. Ils étaient tendres, enfantins. Ils ne me fuyaient pas. Quelques-uns portaient le surcot des pages quand ils n'étaient plus de service à la chapelle. Ils découpaient mes viandes, emplissaient ma coupe, recherchaient mes caresses...

Gilles revoit Rossignol et Henriette Griad, leurs prunelles brillantes au milieu de leurs cernes, le sourire de leurs lèvres pulpeuses. Il sent leurs mains sur la sienne, si pâles, légères et lisses, cette odeur d'adolescence qu'ils avaient sous les parfums. Il entend leurs soupirs enamorés. Un soir, ils étaient assis chacun sur un genou. Il les faisait boire et buvait après eux. Ils s'étaient endormis heureux sur son épaule. Le poids de ces têtes charmantes et perverses, il le retrouve. Mais il chasse cette image, éclate douloureusement :

- Toujours aller de la terre au ciel, de l'enfer au paradis, sans relâche! Tantôt porté sur les ailes de la musique et purifié par elle, baignant dans sa lumière bleue, et tantôt enfoncé dans ma pourriture. Comme un clocher qui s'effile vers l'azur, mais a ses racines dans la roche épaisse!... Toujours ainsi!... Et plus le chant me conduisait haut et me transfigurait, plus mon corps se montrait avide, ordurier, recherchait l'ombre, variait ses crimes...

LES SAINTS INNOCENTS DE MACHECOUL

THOMAS-L'ENLUMINEUR :

Il feuillette le grand carnet relié de cuir, cependant que Raoulet lit une page dont le texte s'encadre de rinceaux et de feuillages inachevés. C'est l'acte par lequel Gilles confirma sa fondation d'une chapelle dédiée aux Saints Innocents, à Machecoul :

« Comme noble seigneur, monseigneur Gilles, seigneur de Rais, comte de Brienne, seigneur de Champtocé et de Pouzauges, maréchal de France, avait naguère, pour le bien et le salut de son âme, et afin que devant Notre Seigneur Jésus-Christ, il soit fait mémoire de lui et de ses feux père, mère, parents, amis et bienfaiteurs trépassés, fait fondation, en mémoire des Saints Innocents, au lieu de Machecoul-en-Rais, dans le duché de Bretagne; et comme il avait, en cette fondation, fait et ordonné un vicaire, un doyen, un archidiaque, un trésorier, des chanoines, un chapitre et un collège : et aussi comme il leur avait ordonné et baillé des rentes, des revenus et possessions pour leur vivre et leurs nécessités, afin que le service divin soit augmenté et puisse dorénavant être fait et célébré audit lieu de Machecoul; et pour ce que ledit seigneur avait et a encore bonne intention et ferme propos d'entretenir ladite fondation, comme il l'a bien démontré et le démontrera chaque jour effectivement, désirant de tout son cœur que lesdits vicaire, doyen et chapitre soient après son décès paisiblement maintenus et gardés en bonne possession et saisie par lui à eux baillés et assignés comme il est dit, et ceux-ci préservés et défendus de toute oppression,

« ce seigneur

« a donné au roi de Sicile et duc d'Anjou, dont il les tient en fief au titre du duché d'Anjou, le château et la châtellenie de Champtocé, hors l'acquit ou le péage du lieu où se trouve ladite fondation,

« et il a donné au duc de Bretagne la moitié de toute la seigneurie, baronnie et terre de Rais,

« au cas où Mme Catherine de Thouars, femme dudit Mgr de Rais, ou Mlle Marie de Rais, sa fille, ou autres parents, amis, héritiers et ayant cause qui, au nom de ladite demoiselle Marie ou autrement, à quelque titre ou de quelque manière ou pour quelque cause que ce soit, contrediraient ou empêcheraient ladite fondation;

« afin que lesdits roi de Sicile et duc d'Anjou et duc de Bretagne la puissent porter, soutenir et défendre... »

— Eh bien, demande Thomas, que t'en semble ? Cet acte a été dicté par le seigneur Gilles à deux tabellions et en ma présence. Par surcroît de précautions, il m'en fit prendre copie immédiate. Cette journée fut néfaste à l'admiration que je lui portais. Que signifiaient ces dons aux ducs de Bretagne et d'Anjou, cette méfiance subite envers la si douce Dame Catherine et la petite Marie, alors seulement âgée de six ans ?

— Il tenait au sauvement de son âme, et pour cause ! Mais de cela, bon Maître, vous ne pouviez connaître.

— Cet acte insensé me donna l'éveil. Il corroborait mes premiers soupçons. Déjà, nous n'étions plus aimés, ni adulés comme précédemment. Lorsque nous arrivions à Machecoul, ou à Tiffauges, en quelque lieu que ce fût, des visages fermés faisaient place aux joyeuses manifestations de naguère. Cependant Gilles était encore trop puissant, il dépensait trop pour qu'on osât se plaindre. Ses justices n'étaient ni meilleures ni pires que celles des autres seigneurs de la contrée. Il y avait autre chose, un mystère subtilement, féroce et préservé. Mais lequel ? Vivant comme je le faisais, besognant tout le jour et souvent fort tard dans la nuit,

je ne pouvais rien savoir, hormis que le seigneur Gilles et ses compagnons changeaient souvent de pages : mais aussi certains demeuraient longtemps ; il les comblait de prévenances et de gracieusetés. Quelquefois, Gilles me priait à manger ; lorsque j'avais réussi un travail difficile, il me faisait asseoir en face de lui et m'entretenait avec chaleur. Jamais il ne m'invitait à souper. Où qu'il résidât, les soupers restaient secrets ; ils ne se déroulaient pas dans les salles habituelles. Pourtant, alors, je ne cherchais pas plus loin ; je pensais que Gilles aimait à se retirer dans ses chambres, pour y être plus à l'aise, loin de tout appareil, en compagnie de ses familiers.

– Mais ceux-ci, vous les connaissiez ?

– Leur disparité m'intriguait. Je me demandais pour quelle raison Gilles les avait distingués, en quoi ils lui étaient si chers. Mais brièvement ! J'avais tant de projets en tête, tant de soucis et d'occupations pour m'interroger longuement. Je vivais comme le moine du Romancero.

– Lequel, bon Maître ?

– Un moine qui, entendant le chant d'un oiseau magique, dormit cent ans. Quand il s'éveilla, le monde avait changé ; les vivants n'étaient plus les mêmes. Le moine ne reconnaissait plus personne, et personne ne le reconnaissait. Cette histoire, Guillaume de Machaut l'avait mise en musique ; c'est un peu la mienne.

– Quel oiseau aviez-vous donc entendu ?

– Le plus parfait de tous, mon Raoulet, le magicien le plus accompli : Art est son nom. C'est l'oiseau de feu et le phénix des vieilles légendes. Qui l'écoute, s'endort pour longtemps, sinon pour la vie entière. Il n'existe pas de chant plus mélodieux que le sien. Il est joie et prière. Le sommeil qu'il dispense, écarte les fautes, car le désir de réaliser une belle œuvre prime les autres désirs et les tentations. Cependant je ne dormais pas si profondément que je ne fisse quelques remarques, n'entendisse des murmures étranges. Plusieurs fois, d'humbles hommes, ou leurs femmes, jugeant sur ma bonne mine, m'avaient de-

mandé des nouvelles de leur enfant « entré comme page chez Monseigneur de Rais » et qu'ils n'avaient pas revu. Briqueville et Sillé prétendaient que les disparus avaient quitté le service de Gilles, ou, selon le cas, ne daignaient même pas répondre. Ces pauvres gens osaient à peine exprimer leur inquiétude. Ils me suppliaient de ne rien répéter à « Monseigneur »... Vers cette époque, je peignis un grand tableau destiné à la chapelle des Saints-Innocents. Il représentait – par coïncidence pure ! – la place du village de Macheoul encombrée d'hommes d'armes à cheval. Ici et là, couraient de bas soudoyers, fracturant les portes, arrachant aux pauvres villageois leurs enfantelets et les trucidant. Et ceux-ci gisaient, petits corps ensanglantés, devant les pattes de chevaux. Des mères se tenaient agenouillées, pressant contre elles leur fils sans vie. D'autres criaient pitié. Des hommes s'interposaient, que des poignes de fer bouscullaient et repoussaient furieusement. La troupe des cavaliers, immobile sous ses lances, contemplait le spectacle. Derrière les casques aux visières relevées, on reconnaissait, sans confusion possible, les façades, l'horizon bleuté de Macheoul. Lorsque Gilles vit ce tableau, il eut ce retroussement des babines que l'on voit aux renards et aux chats. Ses yeux noircirent de colère, en me scrutant avec une attention forcenée. Il demanda : « De quoi vous êtes-vous inspiré, Maître Thomas ? » Je répondis : « D'un tableau que j'ai pu étudier au château du roi René. Les Flamands ont coutume de ne pas restituer le décor authentique ; ils peignent ce qu'ils peuvent observer quotidiennement ; cela renforce l'impression qu'ils veulent donner, rend plus accessibles leurs symboles. J'ai cru bon de les imiter, Monseigneur, en situant le Massacre des Innocents à Macheoul. » Il répéta, bizarrement : « Oui, le Massacre... » Dans un angle du tableau, sur un fond de terre jaunâtre, juste au-dessus de ma signature, une chemisette déchirée et tachée de sang s'accrochait aux ronces. « Enlevez cela, dit-il. De grâce ! Ce détail n'ajoute rien. Il est par trop horrible ! Mon Dieu, cette petite chemise

trouée, sanglante... » Le tableau ne fut pas mis dans la chapelle. Gilles le fit suspendre dans ses appartements : « A cause de sa précellence ! J'en veux pleinement jouir. Vraiment cette œuvre me touche au-delà du possible ! » Pouvait-on mieux parler ? La petite brise de vanité qui me caressait le cœur, m'évitait de penser plus avant. Le tableau fut donc accroché à la place d'honneur, en face du fauteuil habituellement occupé par Gilles. Il en fit dorer le cadre. Il voulait qu'on le transformât en triptyque en lui adjoignant deux panneaux : l'un sur lequel je l'aurais portraituré en armure, l'autre où j'eusse peint Saint Michel. Je n'en eus pas le temps.

– Ce tableau, bon Maître, où est-il ?

– Je l'ignore. Peut-être Gilles l'a-t-il vendu, ou engagé...

GILLES :

– Ainsi, reprend le Frère, vous vous gaviez de musique religieuse. Vous aviez la plus fameuse psalette de la région. La beauté des chants vous dérobait à vous-même. Admettons. Cependant vous venez d'avouer que, sans relâche, vous alliez de la terre au ciel et de l'extase au crime.

– Je maintiens cet aveu.

– Vous cueilliez ces voix pures, comme on ravage un parterre de lys. Vous aviez besoin de ces parfums, de ces jeunes visages, de cette fraîcheur de pétales. C'était là votre pente, celle d'une sensualité aiguë. Jusqu'ici vous restiez une créature ordinaire, si chancelante qu'elle s'attachait à tout ce qui pouvait l'illusionner sur sa nature véritable. Je veux bien vous croire. Mais quand vous avez fondé cette collégiale de Mache-coul, vous êtes sorti des limites communes. Vous êtes entré dans votre monstruosité.

– Sans le savoir !

– Quoi ? Non seulement vous attiriez des enfants et des adolescents dans vos rets, les infectiez de votre vice honteux et les exterminiez, mais, dans le même temps et sur votre initiative, vos petits chantres

angéliques célébraient le martyr des Saints Innocents ! Hérode, quand il les fit tuer, craignait pour sa dynastie. Mais vous ? Vous poursuiviez, vous perfectionniez vos infâmes plaisirs. Bien plus, vous leur consacriez votre diabolique fondation, mêlant ainsi vos victimes à celles de ce damné !

– Ses crimes ne différaient guère des miens. Cette ressemblance me frappa extrêmement, m'obséda.

– Non, Monseigneur ! Déjà la funèbre rumeur parvenait jusqu'à vous. Il était urgent d'écarter les soupçons qui se formaient.

– Je ne feignais rien ! J'obéissais à mes lois. Cette fondation soulageait mon âme. Quand je priais – je vous le jure, c'était avec toute ma ferveur ! – je mêlais en mes adorations les enfants d'Hérode et les miens. « Ceux-ci comme ceux-là, me disais-je, ont été martyrisés ; ils sont au ciel ; ils sont assis à la droite du Père. »

– Que dites-vous ?

Le Frère appuie sa main sur le crucifix de cuivre : il ne veut pas que Jésus entende ces choses horribles, qu'il puisse voir cette bête démoniaque. Que les paroles s'en aillent au néant, s'éparpillent comme de la poussière ou de mauvais oiseaux dans le vent de nuit ! Elles sont une insulte à la Pureté immarcescible. Gilles a surpris le geste si tendre. Il se tourne vers le noir de la chambre et d'une voix saccadée :

– Oui, je les adorais ! Je prenais en pitié leur jeunesse si tôt vendangée. Les plus ardentes prières, les larmes les plus chaudes coulaient de moi. Lorsque le remords me tenaillait, je m'adressais à eux ; j'implorais leur intercession... Puis-je répéter les mots qui me venaient alors ?

Il faut vous en délivrer.

« Beaux enfants qui êtes des saints désormais, aux heures de peine, ne m'oubliez pas ! Le roi Hérode a fait des martyrs de vos semblables. Ainsi ai-je fait de vous, dans l'éternité du Ciel... » Je me disais, à certaines heures, que sans moi, sans mes crimes, sans ma déchéance et mon horreur, ils auraient vécu ; ils seraient devenus des hommes ; que la vie se serait chargée de les corrompre et de les perdre. Vers eux

montait ma supplication muette : « Petits, si vous êtes au Ciel, vous me le devez ! En vous sacrifiant, je vous ai sauvés du monde. La vie n'est qu'un songe ténébreux ; je vous ai rendus à la Lumière... »

– Taisez-vous !

– Il y avait de l'amour dans le monstre que j'étais ! Sans doute un monstrueux amour ! J'aimais ces petites âmes blanches...

– Taisez-vous ! Le démon vous possède, corps et âme !

– Non !

– Votre repentir est insincère. Vous êtes au diable. Tout ce que vous dites a ce caractère obscur et trouble qui est le sien, porte sa griffe, empeste comme lui ! Connaissant votre faiblesse, vos appétits charnels et spirituels, il donnait à vos luxures un arrière-goût de mysticisme. Ces chapelles, ces orgues, ces chants pimentaient vos plaisirs. Il dénaturait de la sorte, astucieusement, vos sentiments les plus nobles, vos pensées les plus sages, vos intentions les plus louables.

– Et si j'étais sincère dans mes folies ?

– Vous n'auriez pas cherché d'échappatoires, ni de prétextes fallacieux.

– S'il m'inspirait les ruses et les explications, pour mieux m'accaparer ?

ROGER DE BRIQUEVILLE :

« Le pauvre fol espérait se rédimmer avec ses dévotions, sauver sa chienne d'âme. Il acheva de se ruiner en payant ses chantres... »

Briqueville enlève son casque. La ventée nocturne rafraîchit son crâne ras. La lune éclaire son nez aigu, ses lourdes mâchoires, ses longues oreilles décollées... Voilà deux mois qu'il a quitté ses riches habits et monte la garde du soir à l'aube : le jour, il dort. Il s'est enfui de Machecoul avant l'arrestation de Gilles. Il a coupé sa barbe et ses cheveux blonds, teint de brou de noix ses joues et ses mains. Il s'est engagé comme soudoyer dans ce château perdu au fond des bois, loin des juri-

dictions bretonnes, en se donnant pour un routier pyrénéen. Il lui faut supporter sa misère, laisser le temps passer et ne pas s'enivrer afin de bien tenir sa langue. Son argent se trouve en des mains excellentes ; il attend lui aussi des jours meilleurs pour revenir au soleil. Le château n'est pas si retiré en son cœur de forêt que Briqueville n'ait appris l'infortune de Gilles. Il n'a pas une pensée amicale à son endroit. Il lui en veut, confusément mais véhémentement. C'est un homme tout en force, épais et haut, un bloc de muscles encagé de fer poli. Ses gros doigts serrent le manche de la pique. Il regrette les cheminées de Tiffauges, les repas fins, les lourds breuvages et les âpres voluptés qui succédaient aux festins. Il est né tragiquement cruel et bestial, sans rien qui puisse attendrir ce qui lui sert de cœur.

« Gilles m'a déçu, rumine-t-il. Je le croyais vrai diable ; ce n'était qu'une façade d'homme fort. Les vrais ne se repentent pas. Ils ne bâtissent pas de chapelles. Au fond, c'est le remords qui l'a perdu. Cinquante clercs pour éponger ses péchés ! Il était fou. Fou de sang, de luxe, de religion ! Il pouvait durer, et longtemps, avec un peu d'adresse. Mais l'ennui le saisissait. Alors il faisait n'importe quoi ; il lui fallait de l'or, tout de suite, afin de dépenser à pleines mains. Des monceaux d'or, et qu'il distribuait aux premiers venus ! Fou à lier ! Les marchands s'engraissaient de sa bêtise, de son incurable vanité. Ils venaient de loin lui mettre leurs étoffes sous le nez, leurs orfèvreries, leur pacotille du diable ! Il achetait le tout, sans débattre le prix, jamais : c'eût été déchoir de noblesse ! Quand ses coffres étaient vides, il engageait ce qu'il avait sous la main : ses livres, ses aiguères, ses tapisseries. Il cédait ses revenus par avance. Il empruntait à ses fournisseurs. Il vendait ses terres, ses domaines, pressé de convertir les écus en débauches. Il n'est fortune qui ne résiste à ce train... Quand je compris que chacun pouvait en tirer un lambeau, j'ai proposé à Gilles de le décharger de ces ventes. Un soir d'orgie – bien sûr les coffres étaient à sec et les créanciers aboyaient ! – je lui ai extorqué une procuration en

bonne et due forme. Il me donnait pouvoir de tout vendre à mon gré et même – cela montre en quel délire il se débattait – de marier sa fille Marie : autant dire de la vendre au plus offrant. Je n'ai pas osé ; elle avait six ans... De l'or, je le lui en ai procuré ! Si l'on chargeait les charrettes avec tous ces sacs, quel convoi cela ferait ! La plus belle fortune de France qui fondait comme beurre au soleil ! Mais nous nous amusions. Nous garnissions nos poches et besognions pour nos vieux jours. C'est fini. »

Les corbeaux croassent autour de sa guérite. La lune est toute ronde au milieu de la nuit. Elle taille dans l'ombre de larges pans neigeux, enrobe de givre ou de verre les branches les plus proches. Ses copeaux de lumière frisée tombent dans l'eau des douves. Elle traîne par le travers du lac sa longue chevelure brillante et blanche. De temps en temps, une ombre file sur la route, s'enfonce dans un craquement de bois mort : c'est un sanglier, un renard ou un cerf. Briqueville revoit les draps d'or des salles de Tiffauges, les crédences armoriées, les faisans alignés sur la nappe.

« Non, non, pense-t-il, ce n'est pas fini ! J'abandonnerai mon nom de Briqueville. J'achèterai quelque bonne terre dans le Sud. Les jours heureux reviendront pour moi. Et tant pis pour les autres ! »

CATHERINE DE THOUARS :

« Tout lui était prétexte à folles dépenses. On eût dit que les biens si péniblement acquis par ses ancêtres lui pesaient. S'il avait pu, il eût vendu mes domaines, l'héritage de sa fille. Il fit comme à son habitude, pour se remettre bien avec moi et m'arracher la procuration. Mais je n'avais plus d'illusions et me refusais. Il m'exila à Pouzauges, avec Marie, trop heureux de se débarrasser de nous. Je ne le vis plus que de loin en loin, chaque fois douloureusement. Telles furent nos amours, si bien commencées et si mal finies. Que Dieu lui pardonne ! »

LE MYSTÈRE D'ORLÉANS

GILLES :

– Mais, reprend Frère Jouvenel, bientôt vos plaisirs musicaux s'émoussèrent. Sans doute ces trop belles voix, le roulement profond des grandes orgues, ne vous procuraient-ils plus la même extase ? On vous montre à cette époque, toujours par vaux et par monts, traînant votre suite de soldats et de religieux, vos chariots, allant de ville en ville, occupant toutes les auberges, tarissant les vivres et donnant des spectacles théâtraux : des Mystères, des soties, des moresques et des moralités. C'était alors votre nouvelle marotte. Après la psallete, les bélières ?

– Tout ensemble.

– Non, Monseigneur. Vous n'osiez renvoyer votre monde, tant les excès avaient ramolli votre esprit.

– J'aimais faire plaisir ! J'aimais donner de la joie !

– Afin d'être adulé, d'étonner par votre générosité, de stupéfier par votre faste. Il me semble que la vérité est celle-ci : l'admiration que suscitait votre psallete ne vous atteignait pas directement. C'était une admiration muette. Vos chapelles n'étaient pas assez vastes pour accueillir les foules que vous souhaitiez. Les acclamations vous devenaient d'autant plus nécessaires que vous les méritiez moins. D'où ce goût pour le théâtre et pour les folies qu'il entraînait. D'où ce Mystère d'Orléans où votre fortune sombra.

– J'aimais aussi, et sincèrement, ces atmosphères de liesse populaire. Je m'y ébattais à l'aise. J'y trouvais

l'oubli. J'aimais ces grands échafauds où cent ouvriers s'affairaient à planter de vrais arbres, à simuler de hauts rochers, à bâtir des simulacres de palais et de maisons.

– *Enfantillages que cela! Vous qui aviez conduit une armée!*

– *Chaque année, le 8 mai, les habitants d'Orléans reproduisaient la procession par laquelle ils avaient remercié le Seigneur de leur délivrance. C'était l'occasion de grandes réjouissances...*

– *Et pour vous de jouer au mécène opulent, de rivaliser avec les princes, de les surpasser? Toujours votre manie d'illusionnisme!*

– *A Orléans, le souvenir de Jeanne demeurait vif. Et celui de ses compagnons rentrés dans l'ombre. Les noms de La Hire et de Rais gardaient une signification pour les Orléanais. J'ai voulu que perdurât ce souvenir; commandé ce Mystère à un homme de plume, rimeur habile, bon agenceur d'histoires...*

– *En le priant de vous réserver la part du lion!*

– *Celle qui me revenait, beau Frère, aussitôt après Jeanne... Vous me chicanez sur des vétilles! Oui, j'avais le goût des spectacles! Ne pouvez-vous comprendre qu'ils m'étaient salutaires?*

– *En quoi?*

– *En détournant le cours de mes obsessions; en me soustrayant à moi-même et à mes démons! Oui, les acclamations me faisaient du bien. J'y oubliais ma chute. Je m'y sentais ce que je rêvais d'être...*

– *Vous vous donniez le change. Ce n'était qu'une duperie de plus envers vous-même, et envers ceux qui, d'un cœur naïf, vous admiraient et vous révéraient.*

– *J'avais la conviction d'être réellement ce que je paraissais. Mais aussi, à Orléans, le spectacle ne pouvait être ordinaire: j'y retrouvais Jeanne, notre compagnonage, nos douces jeunes années. De cette résurrection j'escomptais je ne sais quel miracle personnel...*

THOMAS-L'ENLUMINEUR :

– *Reims fut son jour de gloire; Orléans, son chant du cygne.*

– *Un cygne noir et becqué en vautour, rétorque Raoulet.*

– *Laisse-moi dire. Tu jugeras ensuite. Orléans fut donc la cime de sa splendeur, de sa prodigalité et de ses plaisirs. A beaucoup il parut un surhomme. A certains, un soleil qui s'abîmait. A quelques-uns, un fou délirant. Nous étions tous de la randonnée: la maison militaire, la collégiale, les principaux domestiques, les porteurs d'orgues, l'orfèvre attitré et moi, l'enlumineur. Par exception, René de la Suze était de la partie. C'est une grosse ville, Orléans. Les auberges n'y manquent pas, bien tenues, attrayantes, avec une réputation ancienne de grande cuisine et de fin service. Nous les garnissions toutes et au-delà! Gilles était à la Croix-d'Or, avec ses familiers et son service privé. René de la Suze logeait au Petit-Saumon, chez Regnard-Prévost. Ses chevaliers, La Jumelière, Foulques-Basmes, Jean de Rains, Bauléis, à l'image de Sainte-Madeleine. Rais-le-Héraut et ses trompettes, à l'hôtel de la Tête-Noire. Et moi, chez Marguerite, au Dieu-d'Amour... Certainement il n'existait aucun logis assez grand pour abriter tout ce monde! Cependant je notai – et je ne fus pas le seul: le vin coulant dru, les langues marchaient leur train! – que nous étions subtilement groupés; que Gilles avait pris grand soin de s'isoler comme il le pratiquait dans ses autres résidences. Les chevaliers avaient leur quartier, différent de celui des chantres, différent de celui des artisans qu'il employait à longueur d'année. Aujourd'hui, ce détail prend toute son importance. Mais, alors, quel Orléanais pouvait soupçonner la raison de ces isolements? Gilles était aimé, glorifié en cette ville, mieux que partout ailleurs. Il était un survivant héroïque, un fidèle de Jeanne-la-Sainte. Sa visite*

honorait la population, exaltait les hauts souvenirs, flattait extrêmement l'échevinage. Quant aux boulangers, aux bouchers, aux poissonniers, aux taverniers et vivandiers de tout poil, ils se frottaient les mains, et pour cause : mille personnes à nourrir pendant des mois, c'était un profit inespéré d'autant que Monseigneur Gilles ne lésinait sur rien. Apprécies-tu la nuance, mon Raoulet ? Ailleurs, on le craignait, on s'effrayait de sa venue, malgré l'appât du gain. Ici, on le traitait en roi. Fut-il sensible à cet amour ? Que voulut-il ? Je l'ignore. Mon rôle n'était pas de l'entendre à confesse, ni de débattre de sa trésorerie, mais de tracer les plans des échafauds, d'étudier les costumes pour cinq cents figurants, bref de travailler au spectacle, avec l'aide et les conseils des comédiens de métier recrutés par Gilles : il y en avait cent quarante ! Rends-toi compte de la magnificence du décor : les échafauds tenaient tout une rue, sur plusieurs étages. Les costumes n'étaient point les habituelles hardes de théâtre, en étoffes menues, mais taillés dans de vrais brocarts, des velours épais, des draps d'or et d'argent, et pour ne servir qu'un seul jour ! Le Seigneur Gilles en avait décidé ainsi. Ah ! je t'assure qu'on ne reverra pas de si tôt un pareil spectacle, même à Orléans ! La ville regorgeait, tu t'en doutes. Les paysans étaient venus de leurs campagnes, appâtés par la promesse d'un gigantesque banquet. Les hauts seigneurs, les évêques et leur clergé, les magistrats, l'échevinage, les Dames et les Demoiselles se pressaient dans les tribunes. Gilles trônait sous un dais vermeil, entouré de ses familiers... Le Mystère retraçait les péripéties de la défaite anglaise, l'arrivée de Jeanne à Orléans, l'assaut des Tournelles, le départ pour Reims. Monseigneur Gilles y tenait un rôle éminent. On y voyait le dauphin Charles lui confier la Pucelle ; il disait :

*Et pour vous conduire vos gens
Aurez le Maréchal de Rais
Et un gentilhomme vaillant
Ambroise de Loré arès...*

« Gilles se mettait à la disposition de Jeanne. Il lui demandait courtoisement :

*Dame, que vous plaît-il de faire ?
Nous sommes au plus près de Blois ;
Si vous y voulez point retraire
Et reposer deux jours ou trois,
Pour savoir où sont les Anglois,
Aussi pour rafraîchir vos gens,
Ou si vous aimez mieux
Aller droit jusqu'à Orléans...*

« En toutes circonstances, le maréchal s'affirmait ami de Jeanne et son principal soutien. De succès en succès, ils partaient de concert pour Reims faire sacrer le roi. Et Jeanne disait de ce dernier :

*Autre que lui n'est sous le firmament,
Ni si noble joyau que la terre de France !*

« On la voyait dans son armure près du maréchal chevauchant le superbe Casse-noix et de Rais-le-Héraut dans sa livrée incomparable. Les cloches carillonnaient répondant à la voix grave du bourdon de la cathédrale. On se serait cru à Reims. Et de fait, cette journée était une manière de sacre. Celui de Gilles. Nous entendîmes les mêmes bons cris de « Noël ! Noël ! » Son nom fut acclamé autant, et plus peut-être, que celui de la Pucelle. Mais cet encens qui lui flattait les narines, il le payait cher ! Un banquet suivit, énorme, incroyable, dépassant le festin du Couronnement. Les places, les rues s'encombraient de tables chargées des mets les plus rares. Le vin coulait comme si c'eût été de l'eau ! Puis le peuple, bien restauré et un peu gris, entama ses rondes. Gilles s'était retiré, alors que la fête battait son plein et que paraissaient les premières étoiles... »

GILLES :

– Je n'atteignis pas mon but.
 – Enfin, vous avouez!
 – Le jeu des bêtises, cette ferveur du peuple me laissaient sur ma faim. Vainement m'étais-je efforcé de recouvrer l'état de grâce que j'obtenais si aisément dans la compagnie de Jeanne. Le spectacle était réussi. Il me déçut pourtant. La sainte lorraine n'était plus qu'une petite bourgeoise timorée, idiote : elle avait peur de Casse-noix, du tranchant des armes, du son des trompettes. Le « Maréchal » forçait ses effets; il gesticulait ridiculement; c'était ma détestable copie. Ainsi la grandeur se changeait en mascarade; la vérité si belle prenait un masque grotesque. Les bonnes gens applaudissaient, bramaient : « Honneur à Jeanne! Honneur à Monseigneur de Rais! » Monseigneur de Rais s'en retournait, éccœuré, à l'hôtel de la Croix-d'Or, parmi ses amis excités par le spectacle et les vins. Il se taisait, repu de lui-même... A la Croix-d'Or, un souper de nuit nous attendait. L'hôte avait déployé tout son savoir. J'ai bu, mangé, sans mesure. Les amis chantaient; d'autres jouaient aux dés et aux cartes. Un peu devant l'aube, Sillé m'amena un nouveau page, en surcot d'argent, mignoté, parfumé, coiffé par des mains expertes. Je n'ai même pas voulu savoir qui il était, d'où il venait, quels étaient ses parents. Je l'ai égorgé furieusement. Pendant qu'il rendait sa vie par la veine du cou, une aiguière renversée rendait son vin... Il était aussi rouge que le sang de cet enfant... Après, j'ai sombré dans un mauvais sommeil, traversé de spectres. Les beaux amis mettaient le petit corps dans un sac, et l'allaient porter hors les murs. Personne ne le demanda...

THOMAS-L'ENLUMINEUR

– Marguerite, mon hôtesse, m'avait pris en amitié. Si je l'avais écoutée, je serais aujourd'hui bourgeois d'Orléans et rôtisseur au Dieu-d'Amour! Elle avait un petit don de prophétie. La nuit du Mystère, un peu débridée par la bombance, ou bien émue par le spectacle, entre deux baisers, elle me prit une main et dit : « Il y a de l'orage qui se prépare dans ton ciel. Tu n'en mourras pas, mais, pendant quelques mois, tu ne vaudras guère mieux, mon cœur. Ton maître n'est pas tel que tu le crois. C'est un esprit de l'ombre. Si tu veux t'éviter malheur, reste ici ou ne sois pas trop curieux. » Elle ressemblait un peu à cette sibylle qui siégeait naguère aux côtés de Gilles, à la table de Champtocé. C'était une de ces longues femmes pâles aux yeux ardents, aux cheveux bruns, aux lèvres attractives. Semblable aussi aux vierges sages de la cathédrale de Strasbourg. Mais comme elle ne l'était que très peu, je ne l'ai pas écoutée. Toutefois, quand je me souviens de ce corps suave, de cette forêt de cheveux qu'elle épandait pour mon plaisir, un regret me prend; une douceur, une chaleur se coulent en mes veines.

LES LETTRES D'INTERDIT

RENÉ DE LA SUZE :

Il est en compagnie d'un petit homme finaud, sans âge, frottant continuellement ses courtes mains roses l'une contre l'autre. Son menton oblique et glabre, ses lèvres, convergent vers son nez en museau de fouine. Ses paupières, lisses et bordées de longs cils blonds, couvrent à demi des iris d'un noir violent. Ses cheveux bien coupés, d'un brillant de soie, tombent sur ses épaules. Son front bombé n'a pas une ride.

— Je vous le répète, Monseigneur René, vous avez tort de renoncer. Il faut au contraire réunir les pièces justificatives et rédiger un nouveau Mémoire que nous adresserons promptement à Sa Majesté. C'est votre seul recours. Réfléchissez bien. Le duc, outre les peines corporelles, a fait condamner votre frère à lui verser cinquante mille écus d'or, « à prélever sur les biens dudit sire avec modération et justice! », dévoilant ainsi ses intentions.

— S'emparer définitivement de Champtocé?

— Ce château verrouille le duché de Bretagne de ce côté de l'Anjou. Il est fort de ses onze belles tours. Voilà des années que le duc travaille à l'acquérir, tantôt en flattant Monseigneur Gilles, tantôt en l'endettant et en le menaçant de sanctions. Si vous n'intervenez en hâte, la chose sera faite. C'est à vous qu'il incombe de présenter ce Mémoire à notre roi, au nom de Madame Catherine de Thouars et de Demoiselle Marie, sa fille, et de vous-même en qualité de frère et d'héri-

tier. La famille entière appuiera votre démarche. Le comte de Laval s'y est engagé.

— Cela ne peut-il attendre?

— Non, Monseigneur. Le duc agira sans retard. Prenez bien garde à lui!

— Et que dirons-nous dans ce Mémoire? Quel prétexte invoquer? Je n'ai pas la moindre opinion là-dessus.

— Nous démontrerons que votre frère était insane et prodigue, donc irresponsable. Que les lettres d'Interdit publiées par Sa Majesté n'ont pas été respectées. Que les ventes effectuées depuis ces lettres sont sans valeur et la confiscation de Champtocé illégale et impossible. Où sont les actes de vente, les donations, les engagements souscrits par votre frère?

— Dispersés, éparpillés entre les mains des hommes de confiance de Gilles, franches canailles qui s'engraissaient de ses dépouilles et qui sont en fuite: Briqueville, Sillé, Hicquet de Brémont...

— Dommage! mais vous-même, aviez-vous connaissance de ces opérations? Tâchez de vous souvenir, beau seigneur. L'enquête prouvera le bien-fondé de votre plainte. L'essentiel est, pour le moment, d'énumérer, de préciser les domaines vendus, les folies commises, avant et après les lettres du roi, afin d'étayer notre argument. Il y va de votre avenir, tenez-le pour certain...

Le petit notaire ponctue ses phrases de sourires. C'est la courtoisie faite homme. Mais l'obscur René se demande ce que cache cette déférence, à laquelle on ne l'a pas accoutumé, cette précipitation: « Travaille-t-il pour nous, ou pour le duc secrètement? » Il s'entend répondre:

— Mon frère refusait toute intromission, d'où quelle vint, dans ses affaires. Il voulait être le seul maître et ne rendre de compte à personne. C'est l'une des raisons pour lesquelles il s'est séparé de Catherine de Thouars et l'a exilée à Pouzauges. Catherine défendait nos intérêts avec trop d'âpreté.

René n'est point tel que l'avait rêvé le sire de Craon,

au jour de sa mort, quand, le préférant tout à coup à Gilles, il lui avait légué sa cuirasse et son épée. C'est un homme sans autorité ni distinction de race. Sa voix, ses traits attestent la mollesse. A l'encontre de Gilles, on sent qu'il ne peut aller très loin dans le mal, ni dans le bien, par timidité, absence d'imagination, défaut de volonté. C'est un cadet dont l'éducation a été négligée. Un être qui, dès son point de départ, a su qu'il ne jouerait aucun rôle, qu'il était condamné à vivre dans l'ombre de son aîné. On ne l'a pas préparé à mieux faire. Il y a de la douceur dans son regard bleuâtre, mais aussi de l'hébétude. Ses gestes sont hésitants. Ce n'est pas un chef, ni même un bon lieutenant; mais un subalterne par destination, un de ceux qu'on ne peut remarquer. S'il était différent, aurait-il accepté cet entretien tardif, quand bien même le notaire est celui de la famille, l'envoyé du comte de Laval ? Mais il tient de Gilles cette frayeur de la solitude : que rien ne justifie dans son cas. Ses amis l'ont abandonné. Catherine a exigé qu'il la laissât à ses prières. René se tient pour heureux de converser avec ce tabellion. Les termes du droit l'enchantent, bien qu'il n'en comprenne pas toujours le sens. Ce projet de Mémoire au roi cadre avec sa manie du double jeu, excite le fond de duplicité qu'il a hérité du vieux Craon, le génie en moins. René n'a que de pauvres petits désirs très mesquins. C'est un anodin, facile à appâter, facile à diriger. Cela, le notaire, aux ordres des puissants Laval, le sait.

— Monseigneur, il est superflu de vous tourmenter au sujet de votre frère. Nous avons tenté l'impossible pour le sauver. Nous serions parvenus à bonne fin, malgré la rapacité du duc, s'il n'avait avoué. L'évêque n'eût pas osé le condamner, encore moins lui infliger la question, en dépit des témoignages portés contre lui. Gilles était un trop haut seigneur, opposé à de trop petites gens. En se perdant, j'estime qu'il a déloyalement agi envers vous. Aussi, Monseigneur, ne vous embarrassez pas de scrupules excessifs à son endroit.

— J'étais de l'équipée d'Orléans, commence René.

Il a la voix de ceux qui furent dressés à se taire, empressée, déférente. S'il était vêtu d'une robe de gros drap, au lieu de ce pourpoint brodé, on le prendrait pour un modeste boutiquier un peu simplet. Une brume flotte sur ses yeux :

— J'avais cru bon de noter plusieurs choses. Elles se trouvent abonder en votre sens. Voulez-vous en prendre connaissance ?

Il fourrage dans une liasse, en extrait un papier qu'il déplie et présente au notaire. Mais celui-ci, malignement :

— Lisez vous-même, Monseigneur...

René s'efforce de déchiffrer son grimoire : s'il sait à peu près lire, il n'écrit qu'avec difficulté :

— Orléans, août 1435 : Gilles engage au patron du Cheval-Blanc, pour deux cents réaux d'or, « La Cité de Dieu », de saint Augustin, en latin et en français. A Jean Boileau, aubergiste, ses « Métamorphoses » d'Ovide, relié de cuir vermeil avec fermoir d'argent doré...

— 1435 est l'année où il offrit le grand spectacle aux Orléanais ?

— Oui. A la fin de son séjour, il ne lui restait plus de quoi payer les hôteliers. Il engage donc une paire de chandeliers d'or massif, le chef de Saint-Honoré en or aussi, enrichi de pierres... Il engage un parement d'autel... un baldaquin orfrazé d'oiseaux, un damaire... une chasuble... Il engage ses chariots et la plupart de ses bagages... Il engage ses chevaux, parmi lesquels son cher Casse-noix qui était son destrier personnel...

— Voilà qui me paraît excellent ! Poursuivez, Monseigneur. J'apprécie votre exactitude, et votre sens des affaires. Tant d'autres se fussent abandonnés à la griserie générale !

René de la Suze se rengorge. Il a si peu l'habitude des compliments.

— La liste est fort longue et fastidieuse, dit-il. J'ai là tout le détail. En gros, j'estime que mon frère a dépensé quatre-vingt à cent mille écus d'or pour la fête d'Orléans. Mais voici les conséquences : il vend

la seigneurie de Confolens à Gauthier de Brissac; Fontaine-Milon à Jean de Marsillé, pour quatre mille écus; Blaison et Chemillé à Guillaume de la Jumelière, pour cinq mille écus dont il reçoit trois mille!; le domaine de Grattecuise à l'évêque d'Angers, pour douze cents écus; une rente de quinze cents réaux à deux marchands, pour quinze cents écus!; une rente sur la forêt de Brécilien, sa châtellenie de Savenay à Jean de Malestroit, évêque de Nantes; le château de la Motte-Achard à Guy de la Roche-Guyon; à Jean de Monteclerc les seigneuries de la Voûte et de Chenecé; au duc de Bretagne, sa forêt de Prinçay et son château de Bourgneuf-en-Rais... Bref, après Orléans, les terres poitevines cessèrent de lui appartenir, sauf Pouzauges et Tiffauges qui étaient à sa femme. Les domaines angevins et bretons étaient plus ou moins engagés et menacés...

— Vous-même, insinue le notaire (toujours souriant), vous aviez obtenu Tarvois, Saint-Etienne-de-Mer-Morte et le Loroux-Bottereau ?

— N'était-ce pas mon droit ?

Le seigneur vient de transparaître dans cette exclamation.

— Mais, beau sire, réplique le notaire, je vous approuve entièrement et regrette que vous n'ayez tiré plus.

— Encore, à la suite de tractations et d'échanges, ai-je dû restituer à Gilles la seigneurie de Saint-Etienne. Cela ne lui a pas porté chance...

GUILLAUME DE LA JUMELIÈRE :

Une servante se tient devant lui, un linge sur le bras. Elle lui a apporté un gobelet de vin chaud, sucré au miel. Il le boit à petites lapées. Puis, lorsque la fille s'est retirée, il reprend sa plume et, après avoir bâillé par deux fois, il écrit :

« A la suite des folies d'Orléans, sa famille, impuissante à empêcher le démembrement de cette grande fortune, se ligua contre Gilles. Elle ne put mieux faire

que d'en appeler au roi. Sa Majesté Charles VII ne nourrissait plus la moindre estime pour ce Maréchal failli. Par ses espions ou autrement, Elle le savait adonné aux plaisirs et plus soucieux d'étonner le populaire que de perpétrer des actions louables. Sa dignité n'avait cependant pas été retirée à Gilles en raison des services rendus au temps de Jeanne. Mais on ne faisait plus appel à sa personne. Tout se déroulait comme si Monseigneur de Rais eût passé de vie à trépas, ou qu'il eût achevé ses misérables jours ligoté dans une chaise d'infirmes. La famille n'eût donc pas à plaider longuement pour convaincre le roi. Celui-ci réunit le Grand Conseil et prononça solennellement la déchéance de son Maréchal. Ses lettres d'Interdit furent aussitôt publiées et affichées, non seulement dans les domaines de Gilles, mais, aussi dans les villes où il avait coutume de résider : à Tours, à Angers, et même à Orléans qu'il n'avait pas encore quittée, où ses dettes s'accroissaient de jour en jour, au grand dam de ses fournisseurs. Les lettres royales le privaient du droit d'aliéner ses biens; elles annulaient par avance les actes de cette nature qu'il signerait. Il était clair désormais qu'il lui serait impossible de redresser sa situation. Malgré l'affront du roi, je conservais de l'attachement pour lui. J'hésitais encore. Mon désir de laisser un service désormais inutile, sinon dangereux, grandissait; toutefois je me reprochais mon ingratitude. Des bruits singuliers commençaient à se répandre sur ses mœurs. On parlait d'enlèvements, de meurtres secrets. A l'Image de Sainte-Madeleine où je logeais, les vilains bavardaient là-dessus. A plusieurs reprises, je fus doucement interrogé par les échevins et les chanoines de la cathédrale. Ces faits emportèrent ma décision. Gilles l'accueillit sans colère, mais plutôt avec une résignation teintée d'ironie. Il évoqua fort honnêtement nos bonnes années de compagnonnage, mais crut nécessaire d'ajouter : « Vous me croyez fini, Beau Sire de Martigné ? Mais ce n'est qu'un mauvais passage. Les grands jours reviendront. J'aurai prochainement les moyens de rétablir ma

fortune, sinon de l'accroître! » Il ne précisa pas lesquels, ni quand s'opérerait ce rétablissement. Il voulut me faire un cadeau, mais il ne put même pas me verser le reste de ma solde. En compensation, il me fit remise de ce que je lui devais sur deux terres qu'il m'avait précédemment vendues.

« Notre belle amitié prit fin de cette manière. C'est dans cette chambre d'Orléans, dépouillée de ses tapisseries, devant les crédences vides, que je prends congé de lui, et termine ici la chronique le concernant. »

GILLES :

Il dit :

— Après Orléans, appauvri d'avoir et de réputation, je fus contraint de me retirer dans mes châteaux. Je n'avais plus d'espoir que dans les forces de l'Au-Delà. Certains de mes familiers, s'épouvantant de ma ruine prochaine — toute relative — se cherchèrent un autre maître. Mais les vrais amis demeuraient : Sillé, Briqueville, mon bon Poitou, Henriet, joyeux enfant de Paris, ainsi que la plupart de mes serviteurs et de mes artisans, l'enlumineur, l'orfèvre, l'armurier. Dans mes châteaux, je pouvais vivre à meilleur compte. Si j'avais su me raisonner, me restreindre, j'aurais pu racheter les domaines vendus à réméré. Les possessions de ma femme étaient intactes. Ma baronnie de Rais, à peine entamée. Champtocé échappait au désastre... Je m'y suis efforcé, peu de mois... Quand on a fait produire à l'or tous les enchantements qu'il procure, contracté des habitudes de facilité, il est dur de renoncer... J'étouffais sous ces voûtes, au milieu de ces collines. Je me lassai de regarder couler la Loire et tomber les eaux du ciel. En ces pays humides, la moindre chaleur obscurcit le soleil; les nuages n'en finissent pas ensuite de caravanner... Le gris des aubes froides... les collines silencieuses... les petites maisons aplaties dans l'ombre... ces routes sans rien, à longueur de jour... les bêtes, les hommes, de la couleur des labours... cette détresse

des choses! Je n'en pouvais plus! J'allais des coteaux de Champtocé à ceux de Tiffauges, et de là, sans raison ni prétexte, à mes plaines de Rais, crevées d'étangs, coupées de canaux, sans rien qui pût retenir l'œil, hormis la mer... Celle-ci, quand je m'en approchais, m'emplissait d'une sourde, d'une indicible angoisse... Je restais cependant des matinées entières devant ces étendues mugissantes d'où montaient les mêmes tristes nuages qui s'étalaient ensuite sur les étangs et embrumissaient l'horizon. Parfois une nef passait au large, sur le balancement des vagues, tantôt pointant ses mâts, tantôt les couchant sur l'écume, pour disparaître enfin. Je me disais que ma vie n'était rien de plus que cette nef, que ces nuages passants. Qu'elle s'en allait pareillement à l'aventure et s'effacerait comme eux. Que tout cela n'avait aucun sens... Une autre fois, je découvris un pendu dans ces mêmes parages. Les hommes d'armes avaient surpris ce pauvre hère et l'avaient branché, par amusement ou nécessité, au seul arbre qui subsistait sur cette côte. Un arbre à moitié déraciné, tout mordu et blanchi par le sel de la mer. Le pendu se balançait doucement sous les coups de becs des corbeaux, auxquels se mêlaient des mouettes : et les oiseaux de pureté s'envolaient au loin, avec un lambeau sanglant dérobé au mort...

— Et vous eûtes envie de vous détruire ?

— Oui. J'ai aimé ce pendu comme un frère. Je me suis vu à sa place, sans dégoût ni révolte, me disant : « Il en a fini de se cacher, de méfaire ou de besogner humblement. Il ne craint plus rien. Il est libre enfin. Il est libre de lui! »

— Mais vos bons amis s'inquiétaient de vous. Ils étaient partis à votre recherche. Ils vous ont retrouvé près de l'arbre, avec des cris de joie, puis cajolé et ramené. Sans doute avaient-ils quelque adolescent à vous proposer, d'une insolite fraîcheur ?

— Comment le savez-vous ?

— Je le suppose. Le diable manque un peu d'imagination.

— Peut-être.

- Ensuite tout recommença comme avant ?
- Oui, tout recommença. N'ayant plus de ressources pour distraire mon obsession, je m'y abandonnai.

GILLES DE SILLÉ :

« Une nuit, il caressa, pollua et démembra des jumeaux de douze ans. Il ne leur trancha pas la veine du cou, ne leur daga pas le cœur d'un seul coup, ainsi qu'il avait accoutumé. A l'un il trancha le bras. L'autre, il l'ouvrit de haut en bas, mettant à nu les entrailles où il se vautra avec des grognements de bête en délire. Puis, entre les deux, il s'assit, les écoutant gémir et crier pitié. Quand ils se taisaient, il les fouaillait de la pointe de sa dague, lacérant les organes internes, arrachant à ces petits corps d'ultimes soubresauts, des râles déchirants. Et lui, toujours se penchait davantage, les yeux exorbités, sur ces petites faces verdies par l'angoisse mortelle. A la fin, il sépara les têtes de leurs troncs et les posa sur ma tablette. Il me dit : « Sillé, bel ami, laquelle te semble mériter la palme de la beauté ? » Celle que je désignai, il la prit à deux mains, l'éleva amoureusement et la baisa sur la bouche. Briqueville lui gâtait le sang, en mêlant à son vin des herbes malignes ».

Ainsi va la pensée de Gilles de Sillé. A travers le temps et l'espace, les complices se ressouviennent les uns des autres et de leur maître. Briqueville en sa guérite éventée, guettant du haut de ses créneaux le passage des bêtes forestières. Sillé dans cette chambre d'auberge, à Vannes. Il a endossé un habit de marchand. La grosse bourse de cuir pend à sa ceinture. Il prétend vendre des pièces d'étoffe. Son domestique ronfle sur une paille étendue en travers de la porte, par prudence. Il a pris soin de choisir une chambre dont la fenêtre donne sur les jardins. Si la justice ducale le venait surprendre, il pourrait encore tenter sa chance. Comme son compère Briqueville, il cherche à gagner du temps. Au fond de la Bretagne, il a des protecteurs

haut placés, influents. Il leur a rendu naguère de bas services, les a compromis. Il est sûr qu'ils l'emploieront, mais plus tard. Jusque là, il faut vivre, s'appliquer à la discrétion. Un instant, il a eu la tentation de retourner sur les lieux de ses crimes, de se cacher à Nantes afin d'apercevoir, au moins une fois, le superbe Maréchal-baron de Rais déchu de son honneur ! Mais l'instinct de conservation a été le plus fort ; Sillé s'est abstenu. Il n'a pas plus de reconnaissance envers son cousin que Briqueville. Tous deux l'ont servi et grugé, mais au prix de leur damnation. Ils ont mêlé leurs ricanelements sinistres aux siens, par flagornerie.

« Quelle vie plaisante, pense-t-il, aventureuse, exceptionnelle en tout ! Nous n'avions qu'un souci : approvisionner Monseigneur en jeunes garçons. Ce n'était pas toujours chose facile, bien qu'il se déplaçât souvent en ce but. Vers la fin, lorsque nous paraissions dans les villages, on rentrait les garçons ; on courait par les champs pour sauver les bergers seuls avec leurs troupeaux. Nous étions connus, malgré nos précautions et nos finesses. Perrine Martin, celle qu'on appelait La Meffraye, ou La Pellissonne, s'habillait de gris, avec un chaperon retombant sur son nez de belette. Moi, souvent en noir ; mais je variaais. Poitou de même : il changeait presque chaque jour de déguisement. Henriot inspira longtemps confiance, parce qu'il allait à visage découvert. Briqueville n'était qu'un soldat brutal, maladroit, menaçant au lieu de promettre. Spadine agissait par intermédiaires. Bref, nous battions tous la campagne, par le vent, la pluie, la neige ou la grêle, assurés de trouver au retour bon gîte, bon feu et solide récompense. Quand Gilles était satisfait, il aurait donné sa chemise... »

Et lui aussi, rêve de faisans en gelée, de carpes nageant dans une sauce jaunie de safran, de salades de crêtes et de rognons de coq. L'eau lui vient sur la langue.

Il ne lui reste pas plus d'âme qu'à Briqueville. Il l'a laissée à toutes les ronces des chemins qu'il a courus. Ce n'est pas le remords qui lui donne ces frissons,

mais le froid de ces murs en grossier torchis. Il entrouvre silencieusement la fenêtre. La lune blanchit les rameaux crispés des pommiers, les serpents noirs des treilles, le mur d'un jardin. Une odeur de marée monte des quais, se mêle aux relents de moisissure et de graillon.

Sillé guette un moment dans l'ombre. Il est mince comme une lame de couteau.

LES COFFRES DE CHAMPTOCÉ

GILLES :

— Mes démons, ils étaient semblables à cette bête que j'ai tuée dans la baie de Bourgneuf, par un après-midi d'été. Je passais à cheval sur la même côte, celle du pendu. La mer était basse. Soudain, j'entendis des cris, des appels. J'aperçus un pêcheur qui se débattait dans un trou d'eau. Des serpents visqueux s'enroulaient autour de ses membres, lui entouraient le cou, menaçant de l'étrangler. Je lançai Casse-noix sur la vase, au risque de le perdre. L'homme bandait ses jarrets pour n'être pas entraîné vers les profondeurs. Il tournait vers moi une face rouge, une bouche déjà béante. Le ventre de Casse-noix saignait sous mes éperons. J'arrivai juste à temps : le pauvre homme s'abandonnait; sa tête seule émergeait. Je sautai à l'eau. Un bras jaillit vers moi, claqua sur mon corselet comme la mèche d'un fouet. Je le tranchai d'un coup d'épée. Puis j'empoignai l'homme et, de ma main libre, je ferrai la bête. Elle lançait toujours vers moi ses bras verts, tachés de nœuds blancs. J'en tranchai quatre au moins; il en naissait toujours de nouveaux. A la fin, elle se dressa, furieuse, braqua vers nous ses yeux féroces, quasi humains, doués d'une méchanceté évidente. Elle brandit son bec de rapace. Je lui fracassai le visage. Elle ne mourut pas, mais s'enfuit en crachant un liquide aussi noir que de l'encre. Je croyais que c'était une hydre, mais le pêcheur m'expliqua qu'il s'agissait d'une bête connue, saisonnière, appelée pieuvre ou poulpe...

– Ce n'est pas votre courage qui est mis en cause, Monseigneur. Toutefois il vous sera compté d'avoir secouru ce pauvre pêcheur.

– Oh! Frère, ce n'est pas mon courage que je voulais mettre en avant, mais cet animal aux bras puissants, aux yeux humains...

– Eh! bien, vous l'avez terrassé?

– Ne comprenez-vous pas que j'étais étouffé par d'autres bras visqueux, blessé par eux, entraîné vers les abîmes du large, réduit à rien, comme ce pauvre homme de la côte? La bête me tenait. Elle m'avait maîtrisé. Elle m'attirait...

– Continuez.

– Ce bec aigu, ce regard de fascination, ils étaient ceux de mes démons. Ceux du diable qui me possédait, qui me visitait dans mon sommeil!...

Frère Jouvenel se garde de l'interrompre. Le poids qui oppresse ce cœur putride, mais douloureux, il en perçoit l'écrasement.

Gilles :

– Marche à marche, je descendais vers les ténèbres, et je le savais. Mais, chaque fois que j'essayais de revenir sur mes pas, je descendais plus bas, dans le noir des péchés. Mes plaisirs déclinaient. Il ne me suffisait plus d'abuser des enfants, ni de les tuer en jouissant de leur agonie. Cela aussi s'était émoussé. Alors j'inventai des supplices. Je les variaï à l'infini. Ah! Frère, n'ai-je pas assez dit au Tribunal?

– Videz votre pus.

– ... Les jours d'aumône, une foule de malheureux se pressait au portail de mes châteaux, Tiffauges ou Machecoul. Loqueteux, infirmes, lépreux, mangés de pelade ou de vermine, croûteux et boutonneux, ils m'attendaient, assis dans l'herbe ou appuyés sur leurs bâtons. Quand j'apparaissais, avec mon trésorier, ils donnaient de la voix pour m'apitoyer, ouvraient leurs tuniques haillonneses pour montrer leurs cicatrices, leurs maladies. Un tel était un ancien soldat de Jeanne. Cet autre, un bourgeois chassé de sa ville par les guerres. Celui-ci sortait des geôles de Monseigneur

de Bretagne. A leur groupe se mêlaient souvent de jeunes garçons dépêchés vers moi par des parents cupides ou misérables. C'était un jeu de discerner leur grâce sous les hardes, puis de les attirer par de belles promesses. Le pourpoint qu'ils endossaient en battant des mains, c'était leur livrée de mort. A défaut de garçons, nous prenions des fillettes. Je ne les traitais pas différemment, dédaignant le vase de nature...

Gilles halète si fort qu'il porte la main à son cœur. Son œil anxieux guette cependant les réactions du Frère :

– J'usurpais ma réputation de charité. Elle drainait vers moi les plus déshérités. D'une vaine espérance j'entretenais ces innocents! Ils croyaient à ma bonté. Ils pensaient qu'un grand avenir s'ouvrait à eux. Que Dieu, tout à coup les prenait en pitié, les voulait tirer de leurs misères. Oh! Frère, cette confiance si mal fondée, ce don joyeux des regards, ces larmes de reconnaissance entraient dans mon plaisir; ils l'aiguïsaient... Je voulus plus. J'imaginai de les apeurer, pour mieux leur prodiguer ensuite mes consolations et qu'ils m'accueillent comme leur sauveur... Sillé ou Briqueville pendaient ces petits à des crocs de boucherie, la gorge prise dans une corde, en mon absence. J'attendais dans la chambre voisine. J'arrivais à point pour les décrocher, les « défendre ». Je les prenais dans mes bras, tout en menaçant Sillé et « ses complices ». Je berçais de belles paroles ces innocents. Je les caressais. Je baisais leurs tempes et leurs joues. Ils reprenaient conscience sous mes caresses. Ils se seraient contre moi, en reconnaissant leurs bourreaux. Je les rassurais perfidement. Ils me couvraient de baisers. Alors ces petits corps tremblants, frémissants, réveillaient mon délire. Je les violentais. Je les étripais et les décapitais, mais lentement, savamment, et leurs cris me perçaient de flèches délicieuses... Quelquefois, je les reprenais, tandis que la chaleur vitale persistait encore en eux. Ensuite la fatigue, l'horreur m'accablaient. Je fuyais la chambre maudite. Les autres lavaient les flaques de sang, brûlaient les corps dans la

cheminée. Une fumée s'élevait de mes châteaux, toute blanche sur la nuit, parsemée d'étincelles sinistres... Frère Jouvenel, comment expier de tels crimes ? Dites ce que je dois faire ! Marcher au supplice pieds nus, à genoux ?... Demander qu'on me brûle vif ?... Frère, secourez-moi !... Quand je pense à Jeanne, j'espère... Frère, ai-je raison d'espérer ?

- Il n'est aucune faute qui ne puisse être remise, quand on se repent d'un cœur sincère ; quand, de toute son âme, on désire échapper à la damnation.

- Ne voyez-vous pas que je retiens mes pleurs ?

- Ne les retenez pas ; ils sont aimables à Dieu. Pourtant je voudrais vous poser une question : Pourquoi commettiez-vous ces crimes immondes ?

- Je ne sais.

- Jusqu'ici, je crois avoir suivi le cheminement de votre pensée, et compris le processus de votre chute. Le songe que vous aviez formé dans votre jeunesse ne trouvait jamais son aliment. Plus vous en recherchiez la réalisation, plus il s'éloignait de vous. Vos expériences successives échouaient, parce que vous vouliez trop et trop vite. Vous vouliez un bonheur qui ne peut exister sur terre, sinon par intermittences. Vous péchiez contre nature, parce que celle-ci vous décevait. Mais ces crimes, pourquoi ?

- Je vous l'ai dit. Les supplices, la mort, les derniers spasmes, m'exaltaient jusqu'à la folie !

- Pourquoi cette recherche ?

- Je ne sais.

- C'est sur elle que vous serez jugé, malheureux Gilles ! C'est elle qui décidera de votre damnation ou de votre salut !

- L'évêque de Nantes, le vice-inquisiteur m'ont pardonné. Ils ont levé les sentences d'excommunication. Ils m'ont réconcilié avec l'Eglise...

- Mais c'est moi qu'ils ont chargé de vous examiner secrètement, et de vous absoudre : Si vous dévoilez la vérité entière et vous repentez comme le plus misérable des hommes... Où êtes-vous ?

- Je fouille en moi, pour vous répondre.

- Que trouvez-vous ?

- Rien que la nuit.

- Pourquoi ces raffinements de cruauté, cette fausse charité, ces strangulations suivies d'abominables consolations ?... Vous vous étiez donné au diable ?... Quelqu'un vous poussait à méfaire de la sorte ?

- Non, je suis le seul fautif, l'initiateur, le mauvais maître. Mes complices me servaient par amitié, ou pour conserver leur place.

- Alors vous étiez au diable ?

- Non !

- Aviez-vous une tare physique ?

- Je crois être né sous une constellation telle que je ne pouvais faire autrement. Nul ne peut savoir, ni comprendre ce que j'ai fait, pour quelle raison, et moi encore moins que les autres. Comme l'humeur des femmes est soumise aux révolutions lunaires, j'obéissais à la loi de mes astres. C'était comme une fièvre qui me saisissait, une brûlure à travers tout le corps ; mon jugement s'obscurcissait ; le sang cognait à mon front ; ma vue se troublait ; j'étais dans les bras de l'hydre... Jeanne seule, m'avait guéri de ces crises. Elle morte, elles me reprirent et se rapprochèrent à mesure que je vieillissais, la tête vide et le cœur affolé...

- Qu'est-ce qui les provoquait ?

- La vue de l'innocence, des jeunes corps, des visages-fruits. Une fureur se déchaînait en moi.

- Mais vous exigiez de vos serviteurs qu'ils vous fournissent de ces jeunes corps ? Vous-même, nourrissiez votre mal !

- J'avais fini par aimer ce mal. Il y a une volupté funèbre à déchoir, à savourer sa déchéance, à tout renier, même l'espoir.

- Cependant vous preniez soin de sauvegarder les apparences. C'est là une contradiction flagrante.

- Une part de moi-même refusait le châtement.

- Elle vous dictait des ruses dignes de Jean de Craon !

- C'était elle qui me maintenait la tête hors de l'eau, et m'empêchait de renier Dieu !

Frère Jouvenel n'en peut supporter davantage. Cette incohérence l'effare. Il ouvre la fenêtre. Les toits aigus brillent dans le clair de lune. Quelques lumières filtrent sous les volets. Une patrouille d'ombres défile dans une rue, piques inclinées sur l'épaule. L'eau gémit faiblement, toute moirée sous le ventre brun des barques et des nefes hauturières. Et les mâts, les cordages, mollement cadencés, découpent des morceaux de nuit, comme les lamelles de plomb font d'un vitrail. Les étoiles scintillent intensément. Elles battent ainsi que de petits cœurs de tendresse. Dans cette immensité vivante, un nuage s'en va, solitaire. Sa traîne glisse sur la lune, sur les étoiles. Le Frère presse contre lui son crucifix de cuivre, si fort que la croix meurtrit sa poitrine. Bienheureuse meurtrissure, divine paix des astres innocents, de ce nuage si beau et paisible! L'air a sa bonne odeur de gel, cette pureté où s'exténuent les miasmes. Il n'y a plus de vent. Il n'y a que cette brise pareille à un soupir et, derrière le moine, cette bête humaine que les sanglots secouent.

GILLES DE SILLÉ :

Il s'est étendu tout habillé, les mains sur la poignée de sa dague. L'obscurité de cette chambre, la clarté de cette lune, lui paraissent chargées de maléfices. Il croit entendre des pas : ce n'est que le bois de l'escalier qui craque; percevoir des souffles autour de lui : c'est seulement la fenêtre qui ferme mal. Son cœur fait un bruit énorme, puis s'apaise. Alors Gilles de Sillé craint de s'endormir et pense...

« Sa première maladresse fut de s'endetter envers ce chien de duc, puis d'entamer les tractations pour lui vendre Champtocé... Colère de la famille! René de la Suze et le comte de Laval s'emparent du château par surprise. Gilles prend peur. Il se dit que le comte et le beau René vont saisir Machecoul. Il nous commande donc d'enlever en toute hâte, d'une tour proche de la salle basse, les ossements de quarante enfants, de les brûler et de

jeter les cendres dans les douves, ce que nous fîmes. Mais Briqueville, par sottise ou vengeance, permit à la Dame de Jarville et à Thomas d'Avraguin de regarder par une fente. Seconde faute! Après, cela se complique. Gilles vend Champtocé au duc pour cent mille écus d'or, et le reprend donc à son frère René, toujours par surprise! Mais, avant de le livrer au duc, il veut que nous retirions les squelettes d'une fosse, les placions dans trois coffres amenés tout exprès, et les conduisions à Machecoul afin de les brûler... »

Sillé se revoit faisant le guet avec Hicquet de Brémont. Une médiocre lanterne éclaire l'entrée béante d'un puits dont ils ont basculé la dalle. Au fond de cette bouche puante et noire s'affairent Henriet et Poitou. Un autre attrape les sacs qu'ils remontent en ahanant comme d'honnêtes bûcherons. Il voit Hicquet entrouvrir l'un des sacs où de petits os verdis se confondaient avec de hideux visages desséchés. Il entend Poitou dire : « Quarante-six. En vois-tu d'autres, Henriet ? » Puis les deux compères vident leur chargement dans les coffres, forcent sur les couvercles, retirent les grosses clefs des serrures... Il voit la barque attendant sous le feuillage d'un saule... La descente de la Loire... Gilles assis à la proue, plus sinistre que le nautonier Caron dans sa traversée du Styx... Enfin le brûlement de ces résidus dans la cheminée de Machecoul...

« Mais les fainéants, les couards! incommodés par l'odeur ou saisis d'effroi, ils avaient oublié plusieurs corps au fond de cette fosse. Au nom du duc, l'évêque Malestroit prit possession de Champtocé. Ses Bretons découvrirent des ossements, bavardèrent. De là partit la grosse rumeur. Troisième faute! »

PERONNE LOESSART

La grande salle de l'hôtel du Croissant Bleu est pleine, malgré l'heure tardive. Le patron court de table en table. Il gourmande les servantes dont volètent les jupes rouges, entre les buveurs et les joueurs de dés. Dans un angle, spécialement éclairé, un groupe s'est assemblé autour de quatre joueurs de cartes : jeu nouveau à l'époque, car chacune des cartes est peinte et dorée. Ce jeu fait la réputation du Croissant Bleu, attire les notables et les seigneurs qui sont de passage dans la ville. Il n'est pas encore à la discrétion du « commun ». Les badauds s'émerveillent de ces figures mystérieuses et naïves dont le sens échappe à beaucoup. Un vieux se retire en grommelant : « Je sens de la diablerie là-dessous ! » L'un des joueurs brandit une carte ; il demande : « Et celui-ci, compères, le reconnaissez-vous ? C'est l'illustre La Hire, le bon compagnon de Jeanne ! » Il explique : « Celui-là est David, notre roi Charles VII. Argine est sa Dame, la reine Marie d'Anjou. Pallas est la Pucelle lorraine, et Rachel est la mie de notre sire, la belle Agnès Sorel. Judith, c'est Isabeau de Bavière, la triste épouse de Charles VI-le-Fol. Trèfle est pareil à la garde d'une épée. Pique est ce que dit son nom et carreau, de même. Cœur est pointe de flèche, grossière fleur de lys et signe de bravoure... » Au bas de l'escalier, une idiote aux longs cheveux en broussaille chantonne interminablement ce petit air de nostalgie :

*C'est là-bas par-dessous l'olive,
Je mèn'rai ma très douce amie !*

*Fontenelle y courait jolie
Au Charolais.
Je mèn'rai ma très douce amie
Val les prés !*

Un autre groupe occupe le devant de la cheminée, gêne les servantes. Mais personne n'ose les chasser de cet endroit, bien qu'ils consomment plus de salive que de vin. Deux femmes en tiennent le centre, à côté d'un homme barbu dont le visage se ride de colère ou de chagrin, on ne sait. D'autres sont assis sur deux bancs en équerre. Et d'autres s'adosent à la cheminée, s'accourent aux tables, tournant pensivement leurs gobelets vides, ne songeant même pas à redemander du boire. Le patron laisse faire. Ce sont les témoins du procès de Gilles, les parents de ses victimes convoqués par Monseigneur Jean de Malestroit, évêque - chancelier de Bretagne. Ils sont venus de leurs cités petites, de leurs villages, pour crier pitié, dire ce qu'ils savaient. Cette convocation les a tirés soudain de l'obscurité où ils vivaient ; elle a aussi ravivé leur détresse. Les dépositions qu'ils ont faites, ont produit un gros effet sur les juges, déchaîné la fureur populaire. Les pauvrets ont cette importance illusoire de ceux qui, pour un jour, accèdent au premier rang ; ils adoptent un air de gravité, une componction, qui leur sont inhabituelles. On les a rassemblés au Croissant Bleu, pour plus de commodité, pour les avoir sous la main et qu'ils se réconfortent mutuellement. Ce sont les plus humbles, veuves seulettes et timorées, artisans et laboureurs ; la grande ville les épeure. Le patron du Croissant Bleu a reçu des ordres à leur sujet. Il les doit bien traiter. Monseigneur le duc paiera les frais qu'ils occasionneront. L'hôtelier forcera doucement le compte : autant qu'ils boivent et mangent le moins possible !

- Pour en arriver là, nous avons patienté huit ans, nous autres, habitants de Macheoul...

C'est un gros homme qui parle. Il a une voix profonde, des prunelles riboulantes, d'épaisses babines mouillées. Il s'appelle Le Barbier. Il est pâtissier de son état.

— A vrai dire, c'est plutôt sept ans. Mais le début n'est pas certain. Par les temps de guerre, les gens viennent et vont, on vit et on meurt un peu comme les oiseaux du ciel. Les premiers enfants qui ont été enlevés, on ne savait pas. Les uns disaient : « Ce sont les Bohémiens; ils prennent nos enfants pour les estropier, les défigurer et les hébéter, par haine de notre race et appât du gain. » D'autres : « Ce sont routiers anglais descendus de Normandie. » D'autres : « Ce sont sorcières cruelles et lubriques qui doivent occire des enfantelets pour complaire au diable! »

Disant cela, Le Barbier se signe, puis il pointe deux doigts en fourche : qui est une manière de conjurer le mauvais sort.

— Mes voisins, rétorque une vieille, prétendaient que les Anglais, faute de viande à leur suffisance, tuaient et salaient notre jeunesse par commandement du roi de Londres. Nous croyions tout. Alors, qui s'occupait de nos malheurs, dans ces fonds de bocage? Quand un petit berger disparaissait, il pouvait être tombé dans une mare, ou dans un étang; les loups avaient bien pu l'attaquer et le dévorer. Nous allions aux labours; les enfants demeuraient dans nos chaumines; au retour, il en manquait un ou deux; leurs frères et sœurs pleuraient, ils disaient : « Ils ont suivi une Dame habillée d'une belle robe grise. »

— La Meffraye! Oh! misère!

— Ou bien : « C'est un beau seigneur, aimable et bien parlant. Il nous a laissé des sous, une galette, l'image que voici... »

— Misère, misère de nous!

— Ou encore c'était un brutal qui emmenait par force l'enfant de son choix, mais toujours donnant un faux nom, un faux maître, un faux chemin, terrorisant la nichée par ses violences et sa denture de loup.

— Roger de Briqueville!

— Ensuite, reprend le pâtissier, souvenez-vous, nous dûmes renoncer à nos fables. La réalité se laissait entrevoir. Quand Monseigneur de Rais séjournait ailleurs que chez nous, les disparitions s'interrom-

paient. Si tôt qu'il était de retour, elles reprenaient. Un tel cherchait son fils : on l'avait vu converser avec les serviteurs de Gilles, Henriot ou Poitou. Celui-ci, pauvre comme Job, avait envoyé le sien aux aumônes; l'enfant depuis lors n'avait pas reparu...

Une petite aïeule pousse un cri de douleur et essuie ses yeux. Sa vieille tête secoue le voile d'étamine noire. Son vieux dos tressaute.

— Les plus beaux enfants, les adolescents les plus fins, s'en allaient ainsi avec les hommes de Gilles, qui à pied, tout en devisant plaisamment, qui sur un petit cheval trottant l'amble joliment, ignorant, l'innocent animal, qu'il portait de futurs morts. Quelquefois, les serviteurs de Gilles entraient dans les maisons; ils passaient marché avec les parents : ceux-ci croyaient aux belles promesses qu'on ne leur ménageait pas; ils n'étaient coupables que de souhaiter du mieux-être à leurs enfants. Sillé était le plus coutumier de ces visites, parce que le plus intrépide de la bande ou le plus méprisant. Ce fut lui qui répandit cette menterie sur son frère...

— Oui — da, pâtissier, j'ai entendu ce conte, appuie un homme vieux, et quand il parle, des ailettes de cheveux remuent sur ses oreilles. Ceux de Gilles prétendaient que Monseigneur de Sillé avait un frère prisonnier des Anglais. Que ceux-ci exigeaient la livraison de vingt garçons de treize à quinze ans, contre sa liberté. Mais qu'il ne fallait pas s'émouvoir : les garçons seraient restitués dès qu'on aurait conclu la paix, ce qui ne pouvait tarder...

Les coudes sur les genoux, les mains dans sa chevelure couleur d'épi, l'idiote chante :

*C'est là-bas par-dessous l'olive,
Je mèn'rai ma très douce amie!
Fontenelle y courait jolie
Au Charolais...*

Des jours entiers, elle répète ce refrain, mais d'une voix si douce, si triste, que tous l'aiment et s'apitoient.

Selon son père, des routiers lui ont fait peur, une nuit, et depuis, bien qu'elle soit grandelette et quasi femme, son âme est absente du beau corps qu'elle a.

— Le mien, commence Jean Hubert, rude homme (il est venu raccompagner Péronne Loessart, sa cousine à la mode de Bretagne, au Croissant Bleu; elle l'a retenu à souper, ainsi que Nicole Hubert, sa femme), le mien s'appelait Jean comme moi. Il apprenait si bien que nous rêvions d'en faire un clerc. Le malheur a voulu que son maître d'école soit mort d'un coup de sang, juste comme le sire de Rais arrivait à Nantes. Oisif, curieux de tout, Jean se traînait par les rues et les places, malgré notre défense... Vers le 17 juin, il rencontre Princé, qu'on appelait aussi Rais-le-Héraut, qui lui propose de l'embaucher comme page. Nous, ses parents, devions tirer de grands avantages du nouvel état de notre fils, etc... Huit jours se passent. Princé déclare que l'enfant n'est pas à sa convenance, mais qu'il lui veut du bien. Nous autres, Nicole et moi, nous voulions le remettre à l'école; je lui avais trouvé un nouveau maître et l'avais fait inscrire. Trop tard! Princé l'avait donné au chambrier de Gilles, Henriet Griard, et celui-ci à un gentilhomme de sa suite, un Écossais nommé Spadine... L'enfant logeait alors à l'hôtel de la Suze. Il était libre de venir à la maison. Il paraissait content de son emploi. Il disait que Gilles était bon gentilhomme, que celui-ci partirait bientôt pour un long voyage et qu'il l'emmènerait. Là-dessus, nous recevons la visite d'Henriet qui nous offre de reprendre Jean et d'en faire le chambrier attitré de son maître, Poitou devant quitter prochainement le service. Il parla si bien que nous cédâmes...

— Pouviez-vous refuser? Nous en étions tous là! Nicole ne peut retenir un gémissement.

— Encore huit jours de bons! Gilles l'avait accepté comme serviteur, admis à ranger sa chambre. Il lui marquait de l'amitié. De sa part, Jean nous apporta une belle miche de pain blanc, en pure fleur de farine. Il disait : « Finalement je crois que mon maître sera Spadine. Il veut que nous demeurions ensemble et

que nous chevauchions de compagnie avec Monseigneur de Rais... »

— Et je l'ai encouragé, moi sa mère! Je lui ai dit que c'était bien, qu'il pouvait aller. Ce jour-là, nous lui fîmes nos adieux! Il retourna trois fois pour m'embrasser. Jamais nous ne le revîmes...

— Alors, gronde Hubert, je m'en fus trouver Spadine et lui demandai où était mon fils... Il me traite de fou. Après, ce sont les serviteurs de Gilles : ils déclarent que Spadine est parti avec Jean, et ainsi de suite... A présent je sais ce que « Monseigneur » avait fait de mon fils. Il l'avait traité comme les autres. Abusé de lui, charnellement et honteusement avant de l'égorger ou de le dépecer avec son braquemart. Tandis que nous interrogeons Henriet et Poitou, l'enfant pourrissait dans une fosse. C'était le plus beau garçon du quartier Saint-Léonard. Il nous reste nos yeux pour pleurer...

— Moi, dit Péronne Loessart, c'est Poitou qui me l'a enlevé. Il n'avait que dix ans. C'était aussi le plus bel enfant de la Roche-Bernard et il apprenait aussi bien que le vôtre, Jean Hubert. Dieu les ait en son paradis!...

Péronne est jaune, desséchée par le chagrin, sous son capuchon noir. En parlant, elle joint ses longues mains où les veines sont apparentes, pareilles à des racines sur le sable. Les paroles tombent de ses lèvres exsangues. Les larmes ont raviné ses joues naguère pleines et belles. Avec son fils elle a tout perdu. Ceux qui l'écoutent, sentent leur cœur soulevé par une détresse irrémédiable.

— Monseigneur de Rais revenait de Vannes où notre duc tenait sa cour. Il s'était arrêté à la Roche-Bernard, chez Jean Colin, aubergiste... Poitou avise mon fils unique et me le demande comme page. Il promet que l'enfant poursuivra ses études et qu'il lui fera « beaucoup de bien! » Je n'étais pas riche. Il me promit cent sous pour m'acheter une robe. De fait, il ne me donna que quatre livres, au lieu des cinq promises. Le lendemain, je vis mon fils sur un beau petit cheval, entre Monseigneur et Poitou, non point rieur et babil-

lard comme un fils partant à l'aventure, mais plus sérieux qu'un pape et tristolet. Alors j'eus un pressentiment. Je m'approchai de Monseigneur Gilles. Je lui dis que j'étais veuve, que c'était mon seul enfant. Ma consolation. Mon avenir. Je le suppliai de bien le traiter, de veiller sur lui, afin qu'il me revienne homme accompli. Il n'a pas daigné me répondre. Mais je l'ai vu se tourner vers cette vermine de Poitou; l'ai entendu dire : « L'enfant est bel comme un ange et bien choisi. » De lui, je n'ai jamais eu de nouvelles. Mais ce qu'il en est advenu, je n'ai pas à me le demander...

— Moi, dit Le Barbier, mon fils s'appelait Guillaume. Il avait mangé de mes gâteaux plus qu'à sa suffisance! Le pauvre ne pouvait plus souffrir mes pâtisseries. Je l'ai donc mis en apprentissage chez le tailleur de la Dame de Rais et des domestiques de Monseigneur. Il habitait en face du château de Machecoul. Quand le travail abondait, souvent, on les retenait à manger au château. Un jour, le tailleur fut renvoyé, mais seul. Il fut prétexté que Guillaume était las de pousser l'aiguille, qu'il avait accepté une place de chambrier. De ce jour, il n'a pas reparu. C'était à la Saint-Barnabé de cette année...

— Moi, dit Péronne, il y a deux ans passés de septembre.

— Et ceux qui s'informaient du sort de leur enfant, soit auprès des serviteurs de Gilles, soit auprès de ses chevaliers, on leur répondait toujours qu'ils étaient ailleurs, à Tiffauges, à Machecoul, à Saint-Etienne, selon le cas...

— Ou qu'en passant les ponts, ils avaient chu en Loire.

— Ou qu'ils avaient quitté le service de leurs maîtres, après un larcin menu, par crainte de punition.

— Le diable hantait ces mauvais hommes.

— Gilles surtout! Surtout lui!

— Que penserons-nous de ses larmes au procès?

— Du pardon qu'il nous a demandé?

— Ah! femmes, grommelle un vieillard à barbe de mage et qui, jusque là, avait écouté sans ouvrir la

bouche, pour moi la cause est jugée. Quand le diable sort d'un homme, celui-ci reste en face de ses fautes. Notre Seigneur miséricordieux s'éprend de pitié; il donne au pécheur une dernière chance et juggle le pouvoir des démons. Alors, si peu que vaille l'homme, l'énormité de ses crimes l'accable, le remords le déchire; il tombe à genoux et ruisselle de larmes à la façon de Gilles.

— Comment lui accorder notre pardon? A-t-il eu pitié de nous?

— Si vous l'octroyez, Dieu s'en souviendra à l'heure de votre mort. Je vous le dis, compagnons, si vous assistez d'un cœur adouci à la procession de demain vous acquerrez de grands mérites à Ses Yeux.

— Toi qui parles d'or, on ne t'a enlevé personne!

— Mon petit-fils, ma distraction et mon espoir, comme à vous tous. Cependant notre évêque a porté le même jugement et prescrit la procession de demain.

— Prieras-tu pour le monstre?

— Oui, car il est plus à plaindre que nous.

— Nous autres, nous irons le voir gigoter au bout de sa corde, et rôtir!

— Nous avons souffert par lui, pleuré dans nos maisons, ravalé nos larmes devant ses complices. Mais, quand nous paraîtrons devant Jésus, nous n'aurons qu'à montrer nos mains calleuses, nos joues ridées, nos yeux usés. Avec nous seront les beaux enfants perdus. Ils auront les ailes des martyrs, leurs sourires retrouvés, leurs babils intacts. Mais lui, quand il paraîtra devant le Souverain Juge, ces mêmes anges qui furent ses victimes voleront vers lui pour l'accuser...

— Ah! vieil homme qui n'a pas de haine au cœur, tu vaux mieux que nous...

THOMAS-L'ENLUMINEUR :

Comme le carme de Ploërmel, il s'est mis un instant à la fenêtre. Il a regardé ce ruisseau d'étoiles couler le long des toits, la lune allonger ses ombres sur les façades, les chats passer à pas discrets sur les

pavés bosselés d'argent vif. Il a vu ce nuage qui s'en allait vers les terres lointaines, en suivant le cours du fleuve, tout gonflé par cette brise soudain silencieuse.

– Ah! dit-il, je crois que demain, il fera beau.

Il revient vers Raoulet et surprend son sourire.

– Je devine ta pensée, moqueur! En un sens, tu as raison. En moi, l'enlumineur se réjouit d'un spectacle sans précédent; l'homme prend part à la tragédie qui se dénoue. Mais il faut que j'achève mon récit...

– Bon maître, pardonnez mon ironie : elle est de franche affection. Et mon insistance : si vous voulez être dispos demain, il serait sage d'aller dormir...

– Il me reste si peu à dire! Je veux faire toute la lumière sur le cas de Gilles, avant que tu n'assistes à son exécution. Il me semble que tu comprendras mieux son attitude... J'en reviens à cette rumeur qui finissait par m'alarmer. Soit que je fusse trop petit serviteur, soit que ma mine leur inspirât confiance, de plus en plus fréquemment et quasi à chaque voyage, de pauvres femmes, de simples laboureurs, des gens de petit métier comme il s'en trouve dans nos campagnes, m'interrogeaient, imploraient mon secours. Je me mis à surveiller les allées et venues de Sillé, de Briqueville et des chambriers. Lorsque Gilles me venait voir – car, en dépit de sa ruine imminente, cent idées lui germaient dans la tête en une semaine! – je risquais une allusion timide aux plaintes que je recevais. Chaque fois, se renfrognant, il répondait : « Ne vous mêlez pas de ces choses, Maître Thomas. Elles sont sans poids, ni conséquences. Mes amis font grande consommation de pages. N'est-ce pas leur droit d'être servis à leur convenance? Quel mal y a-t-il à renvoyer ces rustauds aux pis de leurs vaches? Quand ils s'en vont, nous ignorons ce qu'ils deviennent. Cela vous surprend? » Je voulus en avoir le cœur net. Une nuit, à Machecoul, comme je venais d'achever et de réussir un travail pour lequel Gilles me tarabustait, je pris sur moi d'aller vers les chambres interdites. Hicquet de Brémont dormait devant la porte, assommé de boisson. Je frappai. Ils crurent que c'était Hicquet.

Sillé ouvrit. J'eus le temps d'apercevoir Gilles tenant son membre viril, Henri et Poitou tenant les jambes nues d'un adolescent qui hurlait de douleur et dont le sang se répandait à gros bouillons sur le dallage. Dans l'instant, une dague me perça la poitrine. J'entendis cependant le rugissement de Gilles. Je le vis se précipiter, se pencher sur moi, obscène et affolé. Il cria : « Arrête, Sillé! Epargne-le! »... Puis il me fit transporter dans une chambre et panser par les mires. Quand je fus en état de le recevoir, il vint à mon chevet. Il se présentait comme un enfant fautif. Il resta longtemps sans parler. Ses yeux se remplissaient peu à peu de larmes. Il prit ma main moite de fièvre et, chose inouïe! la baisa. Ensuite il dit : « Je vous demande pardon, Maître Thomas... Je suis ainsi. Cette horreur... Presque chaque soir, je commets le crime que vous avez vu. C'est ma nature noire. L'envers de moi-même... Ah! bon Thomas, je vous envie! Vous êtes pur. Vous créez pour la joie des autres, et vous oubliez en cette joie... Ces beaux livres que vous aviez faits pour l'amour de moi, ces dessins de vitraux et d'orfèvrerie, méritaient une autre récompense que la dague de Sillé... Car vous m'aimiez? » Je répondis : « Oui, et de tout mon cœur! Mais maintenant... Maintenant, je ne sais ce qu'il advient de vous. Je veux m'en aller d'ici... » Il n'essaya pas de me retenir. Il me donna une grosse somme, « en dédommagement et salaire », et me fit jurer sur les Evangiles de ne rien dévoiler de ce que j'avais surpris.

– Et vous ne l'avez pas dénoncé? Maître, je ne vous reconnais plus. Le serment était sans valeur, puisqu'il vous avait été imposé par la contrainte!

– Chaque fois que j'ouvrais la bouche à ce sujet, ma langue se figeait.

– Par crainte des représailles?

– Je lui devais la vie. Pouvais-je le trahir? Ses larmes avaient effacé la souffrance que j'avais endurée... J'achetai cette boutique de Nantes, et m'établis enlumineur. Il n'osa jamais revenir me voir. Quand il résidait à l'hôtel de la Suze et passait en cette rue, il regardait pensivement, tristement, puis détournait la tête.

- Et les enfants continuaient à disparaître et à trépasser laidement!

- Suppose, Raoulet, que j'eusse été trouver Monseigneur le duc, ou son chancelier, m'auraient-ils cru? Et puis, il y avait entre Gilles et moi trop de souvenirs, trop de joies communes et d'entretiens. Ce que j'avais eu de lui, c'était le meilleur... Oui, je le reconnais, c'est une faiblesse de ma part. Mais, si je commettais un crime, irais-tu me dénoncer? Dis?

- Bon Maître, cela serait impossible. Comme Gilles le disait : vous ne pouvez donner que du bonheur...

MAITRE FRANÇOIS

GILLES :

- Ensuite, dit le frère Jouvenel, vous vous mîtes en tête de fabriquer de l'or?

- Oui. Pour racheter mes domaines, Champtocé surtout où, selon la rumeur, malgré mes précautions, subsistaient les traces de mes crimes. Pour soutenir mon train de vie, combler de cadeaux mes amis et mes visiteurs, et dégager les beaux objets remis à mes créanciers en garantie de mes dettes. Pour continuer comme devant! Etre encore plus riche qu'à mes débuts et, par la force de l'argent, recouvrer la faveur du roi et l'estime des princes qui me dédaignaient.

- Qui vous en donna l'idée?

- Celui qui veillait à me perdre, depuis mon plus jeune âge!

- A savoir?

- Le diable! Il s'était fait soldat et m'attendait dans une geôle du château d'Angers. On me parla de lui au Lion d'Argent qui était l'hôtel où je descendais dans cette ville. Le soldat, appelé trompette Dumesnil, venait d'être condamné comme hérétique. J'appris qu'il possédait un livre de magie. Je ne pus résister à la tentation. J'allai le voir en sa prison. Je promis d'intercéder en sa faveur. Il consentit benoîtement à me prêter le livre qui traitait de l'alchimie et des évocations démoniaques. J'en copiai les principaux passages hâtivement. Déjà le songe funeste germait en moi. Cependant, je ne voulais pas, de prime abord, évoquer le diable qui me faisait grand'peur, mais

réussir la transmutation des métaux. J'y vis l'unique moyen de me remettre en selle et d'écraser mes détracteurs. Je me flattai d'accumuler promptement de fabuleux tas d'or, de bourrer mes caves de lingots...

- Toujours votre précipitation, votre impatience! Les alchimistes consacrent une vie entière à ce que vous exigiez en un jour, croyant que ce vous était dû puisque tel était votre plaisir.

- Je n'avais pas le choix, ni le temps de patienter. Il me fallait risquer un grand coup, à peine de vieillir dans mon dernier château sans meubles ni serviteurs, d'user mes vieux pourpoints, d'être montré du doigt...

- Freinez votre débit, Monseigneur. Vous vous ébrouez comme un poulain devant l'obstacle; ce n'est plus de votre âge. Parlez-moi du livre de ce soldat.

- Ce livre disait que l'or est un mélange de soufre et de mercure, qu'en dosant ces deux corps on le pouvait aisément reproduire. Qu'une autre méthode consistait à imiter l'enfantement de ce métal au sein de la terre, où il se forme et grandit à la manière d'un fœtus, sous l'influence de certaines planètes. Mais aussi que celui qui avait le bonheur de détenir la pierre philosophale, ou Grand Elixir, ou Grand Magistère, pouvait à loisir fabriquer de l'or. Les deux magies y étaient exposées : la blanche où l'on invoquait le secours du Créateur et la noire où l'on faisait appel aux démons. C'étaient là choses nouvelles et merveilleuses pour moi. Elles me rendirent espoir. Elles fixèrent mon attention sans cesse mouvante. Voilà qu'une lueur se rallumait dans mon horizon, grâce à ce bavardage d'hôtellerie...

- Ignorez-vous que toute magie, blanche ou noire, est condamnée par les papes et les rois ?

- Au début, je n'en voulais appeler qu'à Dieu; je ne croyais pas méfaire.

- Non, Monseigneur! Vous vous jugiez au-dessus des lois civiles et religieuses.

- Je ne pensais qu'à la pierre philosophale, sans m'interroger davantage. Le livre disait que, selon le temps et le lieu, elle variait de nature et de couleur : qu'elle était tantôt solide, tantôt liquide, tantôt safran

et tantôt écarlate, ou bien du vert de l'émeraude, parfois du bleu de la turquoise. Il citait les grands personnages qui l'avaient possédée : elle prolongeait la vie; elle rendait aux vieillards les ardeurs et les attraits de la jeunesse; à tous elle accordait puissance et fortune inépuisable...

- Passons là-dessus. Ce sont choses communes, quoique périlleuses.

- Toujours au Lion d'Argent, on me parla d'un orfèvre angevin, connu pour ses travaux de transmutation. Je l'ai convoqué aussitôt. Je lui ai donné un marc d'argent pour qu'il le transforme en or. Il demanda à rester seul pendant l'opération. Je l'enfermai dans une chambre qui, par malencontre, donnait sur la rue. Je m'assis devant sa porte, bouillant d'impatience. Au bout d'une heure, je n'y pus résister. Je frappai. Il ne répondit pas. Je craignis qu'il ne lui fût arrivé malheur. J'enfonçai la damnée porte. L'orfèvre avait échangé le marc d'argent contre un broc de vin. Il ronflait à poings fermés. Je l'ai jeté à la rue...

- Cette farce ne vous a pas guéri ?

- Si l'orfèvre était un vantard d'ivrogne, répliqua Gilles avec une conviction extravagante, des yeux d'illuminé, qu'est-ce que cela prouvait contre le Grand Œuvre ? Vraiment non, cela ne pouvait suffire à me décourager. J'étais sûr qu'en y mettant le prix, je me procurerai quelque magicien assez habile pour réussir l'Expérience! Comprenez-moi : j'aimais ces figures et ces formules obscures, ces noms de miracle et d'éternité. J'y retrouvais un univers...

- L'obsession alchimique se substituait aux autres!

- J'envoyai mes gens par le royaume et au-delà de ses limites, à la recherche de bons magiciens. Tous ne parvinrent pas à Tiffauges : il s'en noya plusieurs dans les rivières; d'autres périrent de façon aussi misérable...

- Dieu tentait de vous épargner.

- Bientôt j'eus autour de moi une vraie troupe de mages. Jean de La Rivière, Loys, Jean Petit, le trompette Dumesnil dont j'avais obtenu la libération,

étaient de France. D'Italie, Lenano, marquis de Ceva, François Lombard et Antoine de Palerme. Je jugeais qu'en réunissant ainsi leurs connaissances à tous, j'obtiendrais de meilleurs résultats que si chacun travaillait pour son propre compte...

- Comme en rassemblant des hommes d'armes, on obtient une armée redoutable, et, par la suite, la victoire ?

- Oui, Frère, je raisonnais de la sorte. Aussi promptement que je le pus, je leur achetai les instruments nécessaires, je les approvisionnai en soufre et en mercure. Tous les jours, dans la salle basse du donjon de Tiffauges, ils s'activaient. Chacun tenait pour un honneur de me communiquer sa science personnelle. J'appris à déchiffrer les allégories, à manipuler l'appareillage. Les lueurs fauves des flammes sous les cornues, les fumées qui s'échappaient de leur bec et tapissaient la voûte de gouttelettes multicolores, me plaisaient extrêmement. Ces hommes aussi : ils ressemblaient à des prophètes, aux vieux rois de la Bible. Quand je m'asseyais au milieu d'eux, j'avais le sentiment de participer à quelque chose d'aussi grand que l'univers, d'aussi vieux que notre monde. Je guettais, au sein du bouillonnement mercuriel, l'apparition de la pierre écarlate, de l'œuf...

- Sottises que tout cela, et puérités ! Aucun de vos alchimistes n'a jamais fabriqué cet œuf. La plupart interrompaient leurs travaux pour monter sur le bûcher, recracher leurs rêves insanes et leurs hérésies.

- Au début, c'était à Dieu que je demandais aide et intercession. Je lui adressais de ferventes prières, en pressant les mages de m'imiter, ce qu'ils faisaient de bonne grâce, joignant aux miennes leurs supplications. Mais Dieu n'écoutait pas. Il nous laissait couvrir notre vif-argent et tousser dans les vapeurs de soufre... Alors une sorcière des villages sous Tiffauges vint au château, de son propre chef. Elle connaissait le but de mes recherches, par des révélations qu'elle avait eues. Elle ricanait sous son nez crochu : « Monseigneur est animé d'un grand désir, mais il se trompe de porte.

Ce n'est pas Dieu qui donne la recette de la pierre ; c'est son contraire, le prince ténébreux. C'est lui qu'il faut révéler, si vous voulez aboutir, et lui seul ! Vous donnez trop à votre collégiale, trop aux lazarets et à l'église. » Je consultai mes alchimistes, qui ne répondirent rien, sauf deux. Nous changeâmes de méthode. La Rivière s'aventura plus loin ; il me proposa d'évoquer un démon de sa connaissance et de négocier avec lui le prix de son aide.

- Et vous l'avez cru ?

- J'avais hâte de faire de l'or ! J'acceptai de grand cœur. Il choisit une nuit obscure, un bois touffu non loin de Tiffauges. Nous étions six à l'accompagner : Sillé, Briqueville, Eustache Blanchet, Henri et Poitou. La Rivière avait revêtu une cuirasse, pris un casque et des gantelets. Il plongea dans les fourrés. Nous entendions le bruit de ses pas décroître. Nous tremblions de peur. Soudain, il y eut un vacarme épouvantable, de cris, de chocs d'épées, de plaintes et de grondements... Puis rien. Le grand silence des arbres.

- Et nul n'osait porter secours à l'évocateur ?

- Nous nous serrions les uns contre les autres, ne sachant que faire. Enfin La Rivière parut. Il balbutia : « Il est venu. Sous la forme d'un léopard à tête humaine. Il s'est jeté sur moi, puis m'a lâché. Il n'a pas parlé... » Nous l'avons festoyé jusqu'à l'aube. Il offrit de renouveler l'expérience. Mais pour contraindre le démon à parler, il lui manquait certain livre. Il me demanda vingt réaux d'or afin de l'acheter à un médecin de sa connaissance, habitant Poitiers. Je le laissai partir à regret.

- Et vous ne l'avez jamais revu ?

- Il a probablement été enlevé en route par ce démon. Le léopard a pu le suivre à distance, le surprendre dans une traversée de bois et le dévorer. Il en va des démons comme des hommes : les uns ne permettent pas qu'on les approche, les autres sont d'un commerce facile.

La crédulité de Gilles stupéfie le carme. Ce dernier ne met pas en doute l'existence du diable ; il en connaît

trop les méfaits. Mais que ce grand seigneur instruit, intelligent, pourvu de la double expérience du monde et de la guerre, ait pu se laisser duper aussi grossièrement et risiblement, lui paraît incroyable. Cependant la sincérité de Gilles est évidente. « En quelle aberration a pu glisser cette âme ? pense-t-il. Sinon quel mal secret l'a rongée peu à peu, afin qu'elle s'égaré de la sorte et sombre dans une pareille bêtise ? » Il demande :

– Cette disparition ne vous a pas découragé ?

– L'autre mage demeurait à ma disposition. Un soir nous nous réunîmes à trois – dont Gilles de Sillé – dans une chambre du donjon ; le magicien traça un cercle sur les dalles et nous pria d'y entrer avec lui. Le brave Sillé se refusa et recula jusqu'à la fenêtre dans l'intention de se sauver à la première alerte. Moi, j'obéis docilement ; toutefois, je m'étais muni d'une statuette de Notre-Dame. Or, dès que le mage entama ses incantations, je me remis à trembler de frayeur. Malgré moi, l'Alma Redemptoris Mater s'échappa de mes lèvres. Alors le mage entra en fureur et me chassa hors du cercle, me criant que j'allais tout gâter, cependant que Sillé sautait par la fenêtre...

– Et qu'advint-il, Monseigneur ?

– Sillé et moi, nous restâmes derrière la porte. Nous entendîmes le même vacarme que dans la futaie de Tiffauges, les mêmes râles, plus des coups d'épée tombant comme sur une couette. Quand nous ouvrîmes, nous trouvâmes le mage pâle de terreur, blessé au front et aux joues. Le diable l'avait battu. Je craignais si fort qu'il ne mourût que j'ordonnais de le confesser sur-le-champ et de lui administrer les Sacraments.

– Mais ensuite il se rétablit ?

– Mal ! Il renonça d'ailleurs à ses pratiques et demanda son congé. Je crois qu'il n'était plus bon à rien. Le diable l'avait moulu de coups terribles !

– Cependant vous perséveriez dans votre intention de le voir et de traiter avec lui ?

– Avec lui ou l'un de ses messagers. Un dénommé Langlois, qui venait d'Angleterre, me signifia que je n'obtiens rien sans m'engager en personne. Il me

conseilla d'écrire une cédule et de la signer de mon sang. Je l'écrivis. Il me piqua le petit doigt avec une épine, et je signai comme il voulait : GILLES.

– Que promettiez-vous ?

– Je ne sais. Il me l'avait dictée. Cependant je réservai mon âme et ma vie, en celle-ci comme dans les suivantes.

– Car vous en fîtes plusieurs ?

– Puisque le diable refusait de se manifester ! Langlois soutenait qu'il était mécontent de cette réserve que je maintenais envers et contre tout. Qu'il n'était pas assez stupide pour me donner fortune et plaisirs contre du vent. Or je pense que c'est pour cette raison même que le diable ne pût m'emporter vif ou mort et que le Seigneur Miséricordieux ne m'abandonnât pas entièrement.

L'attention de Frère Jouvenel redouble. Cette foi qui se proclame et s'affirme inébranlable, le touche inexplicablement. « Ah ! se dit-il, Seigneur, de quel prix est à vos yeux l'espérance de ce misérable ? Il juge Votre Sereine Miséricorde tellement plus vaste que ses crimes ! »

– Ce sont là de bonnes, de surprenantes paroles venant de vous ! Si vous aviez cette croyance ancrée dans le cœur, que n'avez-vous senti le danger qui vous menaçait ! Vous pouviez, en un instant, mourir et partir en damnation.

– Mais si, je le sentais. Ces réunions secrètes, ces travaux de magie, m'étaient déjà moins plaisants...

« Le voilà qui retombe, pense le Frère. Ce que je prenais pour un effort de redressement, n'était qu'une désaffection de plus. Il délaissait les magiciens, comme il avait fait précédemment de la guerre, des chantres et des béatitudes. » Mais Gilles :

– Ces magiciens me coûtaient cher. Ils n'aboutissaient pas. Mes coffres restaient vides. Je ne pouvais plus vendre pour les remplir. On me dit que les seuls vrais alchimistes se rencontraient en Toscane. J'y expédiai Eustache Blanchet, prêtre de ma collégiale, assez versé en la matière pour découvrir l'homme indispen-

sable. Il me ramena – l'an passé, à la fin d'avril, Maître François Prelati. C'était un clerc tonsuré, instruit en tous arts. Maître François et Eustache Blanchet s'étaient arrêtés à Saint-Florent-le-Viel d'où ils m'avaient fait prévenir. Je leur envoyai un écuyer et une petite escorte, tant j'étais heureux!

– Heureux ? Vous ne connaissiez pas encore Prelati ?

– Une joie bizarre me saisissait, me rendait espoir soudainement...

MAITRE FRANÇOIS PRELATI :

Comme Henri et Poitou, il est enfermé dans une cellule du château de Nantes, mais il n'a ni boulets, ni chaînes. Il est jeune – vingt-trois ans –, de teint olivâtre, d'une grâce qui sent sa perdition. Une lampe éclaire son lit; il l'a extorquée au gardien, sans but, uniquement pour éprouver son pouvoir de séduction et d'intrigue. Ni l'angoisse, ni le regret, ni le chagrin, ne l'affligent. Ce n'est pas demain qu'il mourra. Son ingéniosité, sa faconde, l'ont tiré de cette mauvaise passe : le tribunal l'a simplement condamné à la détention perpétuelle. Mais l'habile Italien compte sur les écus qu'il a précautionneusement cousus dans sa doublure, plus encore sur la complicité de certains amis. Il est à peu près sûr de s'évader. Une fois sorti du château de Nantes, il se fait fort de découvrir quelque haut seigneur aussi peu scrupuleux et aussi crédule que Gilles. Le soleil est pour les rusés! En attendant mieux il a obtenu deux faveurs : cette lampe et cette geôle qui est la mieux exposée de l'étage, la moins humide. La chute retentissante de son maître, l'arrestation à Saint-Etienne-de-Mer-Morte, le procès, la condamnation et les adieux si fraternels de Gilles, ne l'affectent pas outre mesure; tout cela, il l'avait pronostiqué et, de quelque manière, il y avait aidé par ses conseils pernecieux; il en avait accepté le risque...

Revoyant son arrivée à Tiffauges, il ne peut se retenir de ricaner; son œil s'allume comme celui des loups...

Ce fou de Gilles était à dîner quand on avait annoncé Maître François et Eustache Blanchet, son compagnon de voyage. Il s'était levé pour les recevoir. Il avait souri, tout de suite, charmé par le costume et l'allure de l'étranger. Il l'avait fait asseoir en face de lui. Bien plus, c'était lui-même qui lui versait à boire, lui servait de larges tranches d'un merveilleux pâté de volaille :

– Maître François, qu'avez-vous étudié ?

– La poésie, Monseigneur, la géomancie et surtout l'alchimie.

Ils s'exprimaient tous deux en latin. Cependant Gilles avait, d'un signe, écarté les dîneurs qui s'étaient assemblés à l'autre bout de la salle et guettaient la fin de l'entretien.

– Maître François, qui vous a instruit dans cette science ?

– Jean de Fontenel, médecin de Florence, fameux entre tous les magiciens.

– Vous a-t-il enseigné la transmutation ?

– Assurément, Monseigneur. C'est là toutefois une besogne difficile et périlleuse, où nul ne peut affirmer qu'il réussira.

– Je ne le sais que trop! Selon vous qui peut engendrer la semence magnétique ?

– Celui que vous n'avez pu voir en face.

Gilles s'exclama, ne soupçonnant pas que l'autre s'était renseigné auprès d'Eustache Blanchet.

– L'avez-vous vu ?

– Grâce à Jean de Fontenel. C'était un démon appelé Barron, illustre au royaume des ombres.

– Comment était-il ?

– Tout d'azur vêtu, avec un mantelet violet. Très jeune et beau.

– Me le montrerez-vous ?

– S'il y consent, Monseigneur. Nous devons préalablement lui offrir un pigeon, un coq et une tourterelle.

– Vous a-t-il parlé ?

– D'une voix sans seconde, et fort longuement.

- Croyez-vous qu'il nous aidera à parfaire le Grand Œuvre ?
- Si nous lui donnons son contentement.
- Ah! Maître François, c'est la providence qui vous envoie!
- « La providence! » ricane Prelati.

LE DIABLE BARRON

GILLES :

- Son attitude confirma ma première impression. François s'avéra le plus parfait, le plus disert des compagnons. Souvent les alchimistes sont rogues, ennuyeux, si abscons qu'on ne peut longtemps les écouter. Mais lui, son esprit pétillait de finesse, d'ironie légère et plaisante.

- Bref, il vous amusait ?

- Non seulement, Beau Frère. Il accaparait mon attention. De plus, il différait de ses semblables en ce qu'il refusait de me gruger, mais voulait se rendre utile, et promptement!

- Ce qui signifie qu'à peine installé à Tiffauges, il se mit au travail ?

- Oui, je lui en rends grâce. Ce zèle me ravissait. Chaque jour augmentait mes espérances de réussite. D'abord, il dédaigna les ustensiles de ses confrères. La salle où je les avais installés, lui déplut. Je compris qu'il ne supportait pas leur compagnonnage stérile, désirait agir seul et privément. Je l'y encourageai. Nous transportâmes de concert les meilleurs livres, les meilleures cornues dans une maison située hors du château, près de l'église Saint-Nicolas, appartenant à une nommée Perrette. Celle-ci ne pouvait rien me refuser.

- Elle pourvoyait ordinairement à vos plaisirs ?

- Elle mit une chambre à la disposition de Prelati. Je l'y rejoignais le plus souvent possible.

- Tant que se maintint votre engouement.

- Prelati ne s'accordait guère de repos. Pourtant

Barron ne répondait plus à ses appels. « L'air poitevin doit l'offusquer, disait François. C'est un air trop chargé de vapeurs d'encens et de parfums de prières. Tiffauges n'est pas un bon endroit pour un démon de cette humeur épineuse. »

– Mais il ajoutait qu'en s'opiniâtrant, on parviendrait bien à l'aguicher?

– C'était en effet ce qu'il disait. Sur ces entrefaites, il prit langue avec un médecin qui habitait, dans le bourg de Tiffauges, chez un nommé Lecomte dont la femme avait une maladie d'yeux. Ce médecin lui prêta un livre inconnu des alchimistes : il était relié de cuir noir, écrit par moitié sur papyrus et sur parchemin, rempli d'allégories et de figures inédites. Nous le lûmes ensemble, avec un soin extrême, et décidâmes de tenter une grande expérience. A cette fin, la chambre de Perrette était de trop petites dimensions ; son orient ne convenait pas. Nous choisîmes donc, après mûr examen et long débat, une salle du château de Tiffauges dont les quatre fenêtres se disposaient en forme de croix, chose excellente pour les conjurations. Vers minuit, nous y vînmes, pieds nus et vêtus de blanc : Maître François, moi-même, le prêtre Eustache Blanchet, mes fidèles Henri et Poitou. Gilles de Sillé s'était récusé ; il avait peur, tout noble et aguerri qu'il fût. Henri et Poitou, aidés par Eustache, disposèrent des pots de terre remplis de charbons ardents, des coupes et des vases contenant les aromates : de l'encens, de la myrrhe et de l'aloès. Ils apportèrent le livre noir. Ces préparatifs achevés, François traça plusieurs cercles de la pointe de son épée. Il y inscrivit des croix de diverses grandeurs, des caractères que je ne pus déchiffrer et des signes en manière d'armoiries. Puis il renvoya le prêtre et les chambriers. Quand nous fûmes seuls, nous primes chacun un cierge de cire blanche. Et tantôt marchant, tantôt à genoux, tantôt assis, tantôt lisant les pages appropriées de ce livre, et tantôt les psalmodiant de mémoire, nous supplîâmes, à tour de rôle et ensemble, Barron de nous apparaître. Barron restua muet. J'avais pourtant écrit et signé

de mon sang, une nouvelle cédule à son intention. Au bout de deux heures, ou plus, nous rejoignîmes nos aides. J'étais furieux, prêt à renoncer. Prelati m'apaisa, déclara : « Patience, Monseigneur ! Je l'ai senti rôder aux alentours. N'avez-vous pas entendu les corbeaux croasser plus fort que d'habitude, ni le cri aigu des chouettes ? Sans le moindre doute, ces oiseaux l'avaient aperçu, et le saluaient à leur manière. Nos yeux ne sont pas aussi perçants que les leurs. Nos sens étaient émoussés par la crainte. Si vous n'avez rien senti, vraiment rien, c'est que vous cédez encore à l'appréhension, que votre esprit se disperse au lieu de se concentrer. Avouez-le de bonne grâce, Monseigneur, tandis que votre main tenait la cédule, votre cœur inquiet se vouait secrètement à d'autres forces. Les démons sont sensibles à de telles contradictions... »

– Qu'aviez-vous écrit dans cette cédule ? Vous souvenez-vous de celle-ci ?

– « Viens à ma volonté et je te donnerai tout ce que tu voudras, hors mon âme et l'abréviation de ma vie. »

– Tout ce qu'il voulait ? C'est-à-dire la vie des autres, l'âme des autres, mais non celles de Monseigneur de Rais, bien trop rare et précieuse ! Toutefois cette belle âme était la seule qui attirât Barron.

– Hélas ! je ne le sais que trop !

– Bref Prelati vous dupa si bien qu'il reconquit votre estime.

– Dès le lendemain, il me proposa de se rendre, seul, dans un pré assez éloigné du château, appelé pré de l'Espérance, sur la route de Montaigu. Il disait que cet endroit plaisait à Barron, parce que s'y dressaient les murs ruinés d'une maison, vrai nid de serpents et de hiboux. Je le fis accompagner par Poitou qui porta l'encens, le livre et une pierre d'aimant. Maître François répéta le cérémonial de la veille. Dans l'herbe, à l'aide d'un couteau, il traça les cercles. Il entra dans le plus grand, avec Poitou. Ce dernier se signa discrètement. Il entendit François appeler : « Barron ! Barron ! » à plusieurs reprises, sans autre résultat qu'une averse soudaine, une obscurité plus profonde, un

déchaînement de l'air. Par la nuit glacée, ils errèrent tous deux. François me restitua la cédula dédaignée par le diable, mais ne se tint pas pour battu. Nous tentâmes d'autres évocations. Vainement. « A quoi bon s'acharner, disait François, tant que nous ne posséderons pas la pierre dyodacus, assortie d'un oiseau à huppe, nous n'arriverons à rien. »

– Quelles paroles prononçait-il ?

– Toujours les mêmes : « Je vous conjure, Barron, Satan, Belial, Belzébuth, par le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, par la Vierge Marie et tous les saints, d'apparaître ici en personne pour parler avec nous et faire notre volonté. » Et François continuait d'affirmer qu'il percevait, distinctement, la présence de Barron, que celui-ci ne tarderait pas à se manifester si toutefois je faisais davantage pour lui.

– Et vous ajoutiez foi à ses mensonges ?

– Barron lui avait montré une chambre bourrée de lingots, promis à bref délai puissance et richesse. François me conduisit à cette chambre. A peine fut-il entré qu'il recula en criant : « Monseigneur, sauvez-vous ! Je vous en supplie, sauvez-vous ! Un grand serpent défend le trésor ! » Je descendis dans ma propre chambre. J'y pris une croix en laquelle était enchâssé un morceau du Saint-Bois. Je courus rejoindre François. Il vit la relique insigne, et dit que je m'en repentirais, que c'était offenser Barron. J'entrai dans la chambre. Le serpent ailé s'enfuit par la fenêtre. Je touchai les lingots d'or. Ils s'affaissèrent, se transformèrent en une poussière fauve, qui, bientôt, joncha le sol, à quoi je reconnus la duperie des esprits malins.

– Avant cette affaire de lingots, vous avait-on fait absorber quelque breuvage inhabituel ?

– Je ne me souviens pas. Dès que j'étais absent, Barron visitait Maître François, toujours sous les espèces d'un beau jeune homme vêtu d'azur. Il lui témoignait la plus franche amitié, l'écoutait d'une oreille bienveillante. Peu à peu, il s'adouçissait à mon égard, surtout pour ne pas froisser son zélé serviteur toscan.

– Du moins Prelati l'affirmait-il.

– Il m'en fournit la preuve indiscutable. Pendant que je séjournais à Bourges, il me fit tenir, par un de ses messagers, une petite boîte renfermant une poussière noire offerte par Barron. Il m'écrivait que c'était là chose précieuse qui me procurerait de grands bienfaits, si peu que je me misse aux ordres de Barron. Mon orfèvre me cisela une custode d'argent, afin d'y placer cette poudre. Ainsi la pouvais-je porter au cou, ne jamais m'en séparer.

– Cependant vous avez déclaré l'avoir rendue à Maître François dès son retour. Pour quelle raison ?

– Elle n'agissait pas. Et même son contact s'avérait pour moi nuisible. J'en perdais le sommeil et versais dans l'amertume. Je doutais de la science de François, de l'efficacité des démons, et roulais mille pensées de tristesse. Je dénombrerais mes tentatives dont toutes avaient échoué. Je m'angoissais de ma pauvreté prochaine et de ce qui pouvait s'ensuivre. Soudain, comme un coup de tonnerre, alors que je m'apprêtais à congédier mes alchimistes, Barron se manifesta, mais durement, cruellement, horriblement!...

Gilles est repris par son essoufflement. Ses yeux se chargent d'ombres. Sa gorge siffle. Son front repousse de grosses gouttes qui s'accrochent aux sourcils, dévalent la pente du nez. Les veines de son cou se tendent comme deux cordes. Les doigts du carme dessinent un bref signe de croix. Le crucifix de cuivre meurtrit la maigre poitrine.

– François s'était enfermé dans une chambre voisine de la mienne. Il se fit soudain un énorme vacarme : des cris, des coups sourds, une bousculade, auxquels succédèrent des gémissements lamentables. Je n'osais pas entrer. J'appelai Blanchet qui détenait les pouvoirs des prêtres contre les esprits malins. Il refusa de m'obéir. Une bête marchait derrière la porte. Les plaintes de François me déchiraient le cœur. Je voulais le secourir, mais les ongles de la bête raclaient le mur. Blanchet s'accrochait à moi. Il appelait : « François, Maître François, où êtes-vous ? Qui est avec vous ? » Le

respir irrité de la bête nous répondait, mais aussi le gémissement du malheureux. Allais-je perdre mon seul, mon merveilleux ami ? J'avais honte de ma lâcheté. J'étais en larmes. François ouvrit finalement la porte. Il était pâle et déconfit. Il pouvait à peine se soutenir. Il reprit lentement ses esprits, son haleine et ses couleurs. Il était couvert de bosses, blessé au visage et aux mains. Il nous dit, mais à voix basse : « Barron est venu. Il a consenti à me parler. Je me suis moqué de lui, lui reprochant d'avoir fourni de faux lingots d'or, une poudre dénuée de pouvoir, d'avoir moins d'efficacité que d'exigence. Il m'a roué de coups, griffé et mordu. » De cela, François fut très malade. Je le fis coucher dans mon propre lit. Je le soignai et le veillai moi-même. Il se rétablit difficilement.

FRANÇOIS PRELATI :

Il a soufflé sa lampe, mais il ne peut dormir si tôt, non plus que les autres. Une horloge sonne, celle du palais ducal. Une barque glisse sur la Loire. Les gardes interpellent les bateliers. Une flèche siffle. La barque se rapproche docilement. Ses hommes répondent aux veilleurs, montrent les filets, crient leurs noms et leur état : ce sont pêcheurs qui veulent remonter l'estuaire, profiter de la marée. Dans la cellule voisine, un prisonnier secoue ses chaînes, heurte les murs, lâche des hurlements de loup.

— C'est « un perpétuel », a précisé le gardien. Il ne peut s'en convaincre et fait le fou. S'il continue, nous serons obligés de l'abattre. Nous l'avons mis à l'eau et au pain sec, pour lui purger le sang; ça ne lui suffit pas.

François tire la couverture jusqu'à son menton : il veut se garder en bonne santé. La lune a changé de place. L'air qui vient du fleuve est de plus en plus froid. François pense à Gilles. Il regrette maintenant de s'être attardé près de lui, de n'avoir pas imité Briqueville et cette canaille de Sillé.

« Surtout, pense-t-il, que je ne l'aimais pas réellement. Je l'aimais, comme Satan aime les hommes, les méprisant, s'attendrissant parfois de les duper avec tant d'aisance, de les voir sacrifier pour des vétilles la joie qu'ils portent en eux, cette splendeur future... La bêtise de Gilles était sans limite. Un enfant, d'esprit moyen, eût flairé mes pièges. Mais lui, gobait toutes mes paroles, applaudissait à mes roueries. Je crois que je le subjuguais. Il ne résistait pas à certain regard en coulisse, à certain son de voix. Ses pires colères se dissipent à l'instant. Il se prenait à sourire; bientôt il riait en franc compagnon et s'enthousiasmait. Tout ce que je disais et faisais, n'était que facéties, mensonges et pirouettes de bélièvre. Mais qui se veut mystérieux, voit du mystère dans le rien. Nul n'est plus crédule, ni plus influençable qu'un esprit faussement profond. Je lui disais que l'air de Tiffauges offusquait Barron et il le croyait. Que je sentais rôder le démon, et il regardait autour de lui, avec un frisson délicieux, un étonnement enfantin et craintif. Cet orage qui nous trempa jusqu'aux os dans le pré de l'Espérance, l'excita au-delà du possible. « Ah! s'exclama-t-il, voilà le signe indubitable que Barron se rapproche et s'amadou. Quelle force est en vous, Maître François, pour ainsi le contraindre! » Il ne devina jamais que ce nom de Barron, aucun démon ne l'avait porté; je l'avais imaginé malicieusement, par analogie avec le titre de Gilles. Il trouvait naturel que le baron de Rais eut à son service un diable personnel nommé Barron! Pour lui la présentation, l'atmosphère, l'emportaient, et de loin, sur la réalité des faits. Quiconque était assez habile pour introduire du merveilleux dans ses discours ou ses attitudes, avait partie gagnée. Il avait aimé Jeanne parce qu'il la croyait surnaturelle. Le théâtre lui avait plu par son apparence illusoire et fugace. La musique, par le charme de certaines voix, miraculeux, fragile. L'évident, le quotidien, l'accessible à tous, lui répugnaient. Le serpent vert qui défendait les lingots de Barron, il crut le voir, suffisamment pour le décrire : « Un gros serpent, disait-il, tout remué par cette vision, un serpent

vert-de-mer, avec des ailes tachées de jaune et une langue en fer de lance! » De même pour les lingots. Il les vit se défaire et tomber en poussière. Une poussière qui n'était que de la limaille de cuivre que j'avais préalablement répandue. De même quand je fus « battu » par Barron. Il n'aperçut pas que je mimais la bête et le blessé. Il ne soupçonna pas que je m'étais tailladé les joues et les doigts avec un petit couteau, ni frappé la tête sur une table, jusqu'à ce que mes bosses fussent bien apparentes. Il pleura de vraies larmes, poussa de vrais grands soupirs et me transporta avec ce fou d'Eustache dans sa propre chambre. Il est vrai que nous mêlions une drogue à son vin et le faisons déraisonner à volonté. Mais il est aussi vrai que je fus malade, secoué d'une fièvre violente, après que Barron m'eut rossé : j'avais avalé certain bouillon d'herbe adapté à la circonstance et restais le seul à ne pas m'émouvoir. Gilles se désolait. Il remercia le ciel de ma guérison. C'était un ami très tendre, presque trop : mais il faut savoir ce que l'on veut. Parfois, de me sentir aimé si ardemment, me donnait un peu honte... »

LES OBLATIONS SANGLANTES

GILLES :

– Peu de jours après la guérison de François, le diable Barron lui réapparut. Il le gratifia de bonnes et encourageantes paroles qui me furent scrupuleusement répétées.

– Par votre ami François. Quelles étaient ces paroles ?

– Que la paix régnait désormais entre nous.

– Ce qui vous combla d'aise. Est-ce tout ?

– Barron me prescrivait d'offrir, en son nom, à manger à trois pauvres, lors des trois plus grandes fêtes de l'année.

– Avez-vous obéi ?

– Une fois.

Le carme est trop de son époque pour ne pas errer à son tour et prendre feu. Il s'exclame :

– Malheureux ! C'était de la charité à rebours ! Le diable décelait en vous un résidu de générosité authentique, en dépit de vos ruses et de vos crimes, une inclination sincère à secourir les miséreux, quand bien même vous préleviez sur eux la dîme de vos plaisirs. Il cherchait à s'approprier vos trop rares mouvements de pureté, car, plus que toute prière, la charité est d'essence divine !

Et Gilles se trouble, s'affole à l'idée d'avoir perdu cette mince chance de rachat, ignorant qu'il est de la hiérarchie des fautes. Il répète :

– Une fois, mon Père... une seule fois!... Et même Prelati me l'a-t-il reproché. Il disait : « Vous voulez l'amitié du puissant Barron et vous lui refusez cette satisfaction minime ! Si vous persistez dans vos refus,

mieux vaut que je retourne en Toscane; j'y trouverai quelque protecteur avisé. Ah! Monseigneur, quelle étrange nature est la vôtre! Vous caressez vos ennemis et ceux qui sont les mieux disposés à votre égard, vous les décevez. »

— Il vous trompait. Il était lui-même un auxiliaire de Satan pour vous parler ainsi.

— Je suis sûr qu'il n'aurait pas mis sa menace à exécution. Il m'a prouvé son attachement, en demeurant à Machecoul jusqu'à mon arrestation. Il pouvait fuir et s'en est abstenu dans cette circonstance périlleuse. S'il excellait à me distraire, voire à m'illusionner, il me voulait heureux.

— Ah! taisez-vous, Monseigneur, cette défense est insensée; elle vous replonge dans vos sanies! ...

Gilles ne réplique rien. Il essaie de comprendre. Il remue ses tristes souvenirs. Il y a de la sorte un laps de silence.

— Vers cette période, reprend-il, j'ai eu la révélation de ma chute prochaine. Je découvris ce qu'est le désespoir. Plusieurs crises me clouèrent soudainement au sol, où je me débattais en grinçant des dents et en écumant, paraît-il. Les spectres se pressaient en foule autour de moi, quand on éteignait les chandelles. Ils posaient sur mes bras, sur mon visage, sur mes mains leurs petites bouches glacées. Ils gémissaient contre mon oreille. L'ombre se remplissait de formes blanches, d'ailes sourdes. Je pris conscience de l'énormité de mes crimes. Je résolus de m'amender, de partir en pèlerinage pour le Saint-Sépulchre, pauvre et seul, pour mieux expier mes péchés, obtenir plus vite le pardon du Christ... Je voulais voir Jérusalem, mourir là-bas, dans les sables brûlants... Je voulais...

FRANÇOIS PRELATI :

« Chaque jour l'enfonçait un peu plus, accentuait sa ruine et sa déchéance. La colère alternait en lui avec une tristesse noire, une apathie de vieillard. Tantôt

il était comme un gros enfant geignard, et tantôt le chevalier s'agitait sous sa peau. Il se portait moins bien que naguère. Il abusait un peu trop du claret, des vins épicés et de l'hypocras. Leurs vapeurs achevaient d'embrumer cette faible cervelle. Il devenait incohérent. Il s'apitoyait sur l'infortune des pauvres hères qu'il avait offensés. Il projetait de se mettre en monastère et faisait préparer des robes de novice qu'il endossait avec des soupirs et des larmoiements aussi grotesques que sincères. Cependant pour moi la situation devenait difficile. Ses emportements m'effrayaient : je l'y savais capable du pire. Mes paroles consolatrices perdaient leur effet. Non qu'il se méfiât de mes services ou doutât de ma science, mais tout ce qu'il avait tenté, se soldait par un échec. Il fallait, en grande urgence, lui glisser une proie fraîche entre les crocs. Ses accès de repentir m'inquiétaient plus que ses fureurs. S'il était parti outre mer, que serions-nous devenus? Ce départ nous eût dispersés, réduits à la famine ou à l'aventure. L'idée que je cherchais, vint d'Eustache Blanchet, prêtre marron, langue volatile et contradictoire s'il en était. Blanchet insinua doucement que Gilles ne pouvait aboutir que s'il consentait à offrir au démon les pieds, les mains et autres membres des enfants qu'il tuait ordinairement par luxure. Gilles se rebella violemment contre elle. Il cria que nous fomentions sa perte. La perspective de pratiquer des sacrifices humains, le hérissait. Elle s'incrustait pourtant dans cette noble tête, la brûlait d'un feu coupable. Il n'était pas besoin d'être grand clerc pour deviner, à l'éclat de ses yeux, à la précipitation de ses gestes, que cette concupiscence le mordait aussi délicieusement qu'intolérablement. Il craignait d'être damné, mais la tentation de joindre l'utile à l'agréable, s'installait déjà en lui. Je hâtai sa progression, disant : « Monseigneur, vous reculez devant un simple cérémonial, mais vous n'hésitez guère à sacrifier de beaux fils à votre penchant. Morts pour morts, autant qu'ils servent à quelque chose. Barron dédaignait nos coqs, et nos tourterelles, mais s'il s'agissait d'un bel enfant... »

« Non, non, grondait-il, c'est vouloir trop! » J'insistais, ne sachant exactement qui m'inspirait à ce faire, pour quoi j'y apportais un tel acharnement. Il balançait encore : « Et si je ne réussis pas, ami François, à quel châtement me serais-je exposé? Non, non, c'est trop horrible... »

GILLES :

— Là-dessus, par un soir de décembre tout chargé de neige (heureusement), le dauphin Louis¹ vint à Tiffauges. Les hommes de guet aperçurent de loin, sur ces étendues de blancheur, l'étendard fleurdelisé, la grosse escorte, et coururent me prévenir. Or, par un singulier hasard, j'étais à l'officine d'alchimie, convié par Maître François et ses aides. L'œuf rouge, attendu depuis si longtemps, la pierre philosophale, la semence de l'or, commençait à se dégager du mercure. Son incandescence illuminait les voûtes. Je tremblais d'anxiété, d'un bonheur indicible. Près de moi, Prelati marmonnait ses incantations. Ces hommes vinrent. Je bondis aux créneaux, reconnus le dauphin Louis. Je redescendis en hâte, commandai, la mort dans l'âme, de renverser les cornues, de les réduire en miettes, de jeter ce que l'on ne pourrait détruire, même les flacons de mercure. Ils se récrièrent, mais brièvement. Tous se savaient passibles du bûcher, connaissant la réputation de Louis. Je l'accueillis, la rage au cœur et le sourire aux lèvres. Il venait, déclara-t-il d'un air paternel et doux, mettre bon ordre aux pillages des gens d'armes. Sa Majesté, son père, l'avait délégué à cet effet. Il ne me voulait personnellement aucun mal, mais il s'étonna de ma complaisance à l'égard des routiers qui dévastaient ce beau pays de Poitou. Afin de « m'aider » dans ma tâche, il arrêta Jean de Siquenville, capitaine de mes compagnies et le traîna à Montaigu. Ainsi le même jour m'enlevait l'espérance de

1. *Le futur Louis XI.*

fabriquer de l'or et m'apprenait que j'avais perdu tout crédit... Le roi que j'avais servi, me traitait en vulgaire chef de bande. Il me punissait et m'humiliait en la personne de Siquenville. Désormais, je ne pouvais ignorer ce que me réservait l'avenir. Déchoir un peu plus, être traité avec encore moins de ménagements, voilà ce qui m'attendait... Alors je cédaï aux sollicitations pressantes de François; j'acceptai le principe des oblations au diable Barron... Une nuit...

La sueur perle de nouveau sur son front, où deux mèches, en forme de griffes, se collent. Il ouvre son col, noue ses doigts convulsés. Posément, le frère mouche la chandelle. Il ne questionne pas. Il attend l'aveu définitif. Mais, lorsque Gilles recommence à parler, il serre le crucifix, le couvre de sa paume aimante.

— Je l'ai fait. J'ai tué un enfant. Je l'ai consacré au diable. La formule rituelle, prise dans le livre de François, je l'ai prononcée distinctement. J'ai souillé et profané ce corps innocent! Je l'ai dagué et démembré aux aisselles...

Le carme est livide. Ses paupières sont closes. On dirait qu'il ne respire plus. Ce qu'il attendait depuis son entrée dans cette chambre, c'était CELA! La voix de Gilles résonne en lui, profondément, douloureusement :

— J'ai recueilli le sang dans un flacon de verre, extirpé les yeux et le cœur... Vous entendez, Frère Jouvenel? J'ai fait cela! Le flacon maudit, je l'ai posé sur la cimaise de la cheminée, auprès du cœur enveloppé d'un linge fin. Ensuite, j'ai appelé mes chambriers. Ils ne riaient plus. Ce fut dans un silence de mort qu'ils dressèrent le feu, y étendirent les petits vêtements, la dépouille tiède encore. Lavant les flaques de sang, ils n'osaient même plus me regarder... Puis je me suis lavé et habillé. J'ai glissé dans mes manches le linge et le flacon. Je suis allé rejoindre François. Il avait préparé les aromates, le livre et les cierges. Derechef, j'ai offert au démon ces restes sanglants, le suppliant de les agréer... Vainement... vainement...

FRANÇOIS PRELATI :

« ... Le feu de la concupiscence brillait au fond de ses prunelles. La tentation grandissait en lui. Je le pressais de commettre ce nouveau crime. Ses refus me dispensaient d'explications oiseuses sur nos précédents échecs, de prétextes et d'efforts d'imagination. Ils suffisaient à remplir nos journées. En réalité, je ne croyais pas qu'il céderait; je gagnais du temps. Quand il me demanda d'apprêter la chambre pour le rite, je ne le crus pas davantage. Mais lorsque je le vis sortir de ses longues manches le linge et le verre, j'eus peur : pour lui et pour moi. Je me dis que cet homme irait jusqu'au bout de sa destinée, et qu'il m'entraînerait dans sa chute. Barron ne s'étant pas manifesté, il se roula sur les pavés, se déchira la face, hurla comme une bête prise au piège. Puis il se sauva vers la chapelle, m'abandonnant ces débris de chair. Je les rassemblai craintivement et, dans la nuit, je m'en allai les inhumer en terre sainte, près de l'église Saint-Vincent. Ce jour-là fut comme un glas qui résonne à l'improviste, suspend les rires et courbe les têtes. »

GILLES :

- Avez-vous renouvelé ces oblations ? demande le Frère.

- Oui, sans résultat.

- A Tiffauges ?

- Oui, dans la salle, en présence de François et des chambriers. Les autres refusaient...

- Avez-vous cessé spontanément, ou parce que vous n'obteniez rien du diable ?

- Parce que c'était l'enfer avant la mort. Les petits spectres ne me lâchaient plus. Ils sortaient des murs. Ils montaient sur mon lit. Ils me précédaient et me

suivai dans les escaliers. Je n'étais en paix qu'à la chapelle.

- Avez-vous cessé vos pratiques sodomiques et vos égorgements ?

- Non. Les autres me donnaient à boire. Ils poussaient vers moi quelque adolescent paré et parfumé. J'oubliais mes larmes dans le sang...

SAINT-ÉTIENNE-DE-MER-MORTE

GILLES :

– L'arrestation de Siquenville (qui fut condamné à la pendaison mais s'évada de sa prison de Montaigu), les remerciements excessifs du dauphin mêlés de compliments à double sens, les questions qu'il avait posées à mes serviteurs ainsi qu'aux habitants de Tiffauges, cette manière qu'il avait de regarder autour de lui en penchant la tête sur une épaule, ces médailles cousues à son chapeau, ce chapelet qu'il égrenait sans fin, m'inquiétaient vivement.

– Les marques de piété du dauphin, ou ses investigations ? J'imagine qu'il ne subsistait aucune trace de vos fours d'alchimie ? Le dauphin demanda-t-il à visiter ?

– Non. Il s'extasiait sur les chambres que j'avais mises à sa disposition, sur l'ameublement et les tentures de la grand'salle. Il refusa d'occuper ma chaise de justice : « Mais non, Monsieur le Maréchal, dit-il en souriant, je vous en prie. Je ne suis qu'un hôte passager. Vous me traitez avec trop d'honneur. Ne modifiez en rien vos habitudes et délassements. » Ce disant, il dévisageait mon entourage : Briqueville et Sillé, le prêtre Blanchet, les deux chambriers et Maître François. Je voulus organiser un festin, y convier les seigneurs de la région. « Non, non, disait-il, nous sommes ici non pour festoyer, mais pour œuvrer dans votre intérêt et le nôtre. Les temps guerriers vont sur leur déclin. Chacun souhaite une bonne paix. Il est donc temps de mettre fin aux déprédations des routiers. Désormais

le roi, mon père, ne tolérera plus que des bandes vivent d'appâtis, violant et tuant, saccageant et brûlant comme en notre enfance. Quelque jour, beau seigneur de Rais, elles vous eussent surpris en vos châteaux et rançonné. Nous ne vous oublions pas. Le roi garde bon souvenir de vous. » Pour sévir et m'humilier, en arrêtant mon principal capitaine, sans me consulter, alors que celui-ci n'était ni pire, ni meilleur que ses semblables !

– Vous m'avez déjà dit cela.

– J'y insiste, Frère Jouvenel, puisque vous me demandez les causes de mon départ précipité. Si le dauphin ne demandait pas à visiter, il se promenait à loisir avec les siens, babillait ici et là, poussait distraitement une porte, s'introduisait dans les salles et, toujours, s'exclamait sur la solidité des murailles, l'épaisseur des voûtes, la disposition des ouvrages de défense, les tapisseries et les peintures à fresque. « Messire Gilles, mon ami, s'extasiait-il mielleusement, vous avez la perle des châteaux poitevins. Et que de richesses accumulées ! Mon Dieu, il y en a au moins pour cent mille écus ! Vous êtes bien heureux de posséder de tels trésors. Ma parole, ils excèdent ceux du roi de France joints à ceux de son pauvre dauphin ! » Mais son nez de blaireau humait l'air avec insistance. Son regard fuyait le mien. Toujours me barbouillant de ce miel, il voulut entendre ma psalette. Nous fîmes nos dévotions côte à côte, ainsi qu'il l'exigea, me prenant affectueusement le bras, me faisant asseoir près de lui. Il s'ébahit sur les ornements et la garniture de l'autel. Mais ensuite : « Ces petits chantres m'ont ravi célestement. Ils sont aussi fins de voix que de visages. Que vous êtes heureux de détenir cette nichée d'anges... à votre discrétion, de pouvoir écouter journallement ces beaux motets, ces antiennes ! Je vous envie. Dites-moi : se produiront-ils à la messe de demain ? » Plusieurs jours ainsi, les pieds sur les épines, obligé d'afficher claire mine et de rentrer ma rage. Il partit enfin ! Nous échangeâmes d'ultimes cadeaux. Il promit de revenir « bientôt », m'assura de son amitié solide,

de son estime entière et de son admiration déférente. Il en dit tellement que je décidai d'abandonner Tiffauges, afin de me soustraire à la juridiction royale et de me placer sous la protection du duc de Bretagne. Ce n'était pas assez d'avoir perdu ma chance de fabriquer de l'or, une menace pesait désormais sur moi, imprécise, d'autant plus redoutable! Voilà pourquoi je partis pour Machecoul, emmenant ceux qui m'étaient les plus chers...

- Dont François Prelati? Vous laissiez les autres à la discrétion des officiers du roi, ou du dauphin s'il lui prenait envie de revenir à Tiffauges.

- Ils ne risquaient pas grand-chose. Ce n'était que gibier menu.

- A l'exception d'Eustache Blanchet?

- En ce qui le concerne, j'ai commis en effet une lourde erreur. Il se prétendait fatigué, un peu malade. Je n'insistai pas.

- Vous aviez confiance en lui?

- Très peu, mais il n'était pas de tous nos secrets.

- Son heure était révolue.

- Peut-être. En tout cas, sa disparition me fut signalée dès notre arrivée à Machecoul. François s'en émut déraisonnablement. Il m'excita à sévir, insinuant que Blanchet pouvait fort bien avoir promis de se vendre au dauphin.

- Puisqu'il n'était pas « de tous vos secrets »?

- Il en savait assez pour ne pas perdre. C'était lui qui m'avait amené François de Toscane. Celui-ci me répétait : « Monseigneur, prenez garde! C'est une âme ambiguë, une langue détestable et perverse. Il jette de l'huile sur le feu, nous incite à pécher, mais s'abstient de participer. » Je sus, par mes espions, qu'il n'était pas dans la suite du dauphin, mais tenait quartier, tout bonnement et innocemment, chez un aubergiste de Mortagne. J'y expédiai l'orfèvre Petit, homme dévoué, fidèle et agissant.

- L'aviez-vous initié?

- En partie. Ce fut une autre erreur que de lui confier cette mission. Cette vipère de Blanchet se char-

gea de le renseigner, mais à sa manière déloyale, en se référant à des inconnus. Petit revint, bouleversé, presque agressif. Il me jeta à la face : « Blanchet ne viendra pas. Vous ne le reverrez jamais. Et, moi, je vous demande mon congé. » Blanchet prétendait avoir appris d'un certain Mercier, châtelain de la Roche-sur-Yon séjournant à Mortagne, que des bruits horribles circulaient sur le compte du Maréchal de Rais : « Le Maréchal massacrait des adolescents. Il les consacrait au diable. Il écrivait un livre magique avec leur sang. Ce livre devait le rendre invulnérable et tout-puissant... » Comme par hasard, Blanchet se souvenait d'avoir trouvé dans ma bibliothèque quatre ou cinq feuillets qui étaient de mon écriture et semblaient écrits avec du sang. Il avait pour témoin un autre prêtre, Gilles de Valoys. Tous deux, considérant les signes et les croix qui ponctuaient le texte, en avaient conclu qu'il s'agissait d'une invocation démoniaque. Pour finir, Blanchet m'exhortait à renoncer à mes crimes, aussi bien que Maître François et quelques autres.

- Dans sa déposition, Blanchet affirme que vous avez emprisonné l'orfèvre. Est-ce vrai?

- Ce l'est. Il en savait trop. Il pouvait bavarder.

- Pourtant c'était un zélé serviteur?

- Ah! Frère, épargnez-moi! Comprenez ma situation. La terre se dérobaît sous mes pas. La rumeur se propageait. J'en étais réduit à me défendre. Je pouvais supprimer Petit. François me le conseillait véhémentement... J'envoyai des hommes à Mortagne, sous les ordres de Sillé. Ils enlevèrent Blanchet, le ramenèrent au grand galop. Mais c'était un esprit de ruse. Il fit tant, au cours de la chevauchée, il prêcha avec tant d'ardeur, que Sillé lui-même s'amollit. Nous lui permîmes, après serment, de se retirer dans une petite maison de Machecoul, proche du château, et de n'en point bouger sous peine de mort.

FRANÇOIS PRELATI :

« Le filet se resserrait autour de lui. Si délirant qu'il parût, il s'en rendait compte. La folie humaine ne va pas tout d'une pièce. Elle a ses rémissions et qui sont douloureuses. La débauche, la luxure, le fumet du sang, le goût d'infliger des supplices, n'obnubilent jamais entièrement la raison. Les vides qu'ils ménagent, sont redoutables. Ainsi, par moments, Gilles revenait à lui, reprenait conscience de ce qu'il était, s'effarait de sa laideur morale, de sa déchéance irrémédiable. Il se voyait alors tel qu'en lui-même, appauvri, presque ruiné (il venait de vendre un des derniers lambeaux de sa fortune : la belle seigneurie de Saint-Etienne-de-Mer-Morte), déshonoré et privé d'appuis. Il avait servi le diable, et celui-ci ne lui était d'aucun secours. Il avait enlevé naguère sa femme Catherine de Thouars, et celle-ci lui refusait son aide, soutenue par René de la Suze et les Laval. Il avait cédé aux instances du duc de Bretagne, et celui-ci, satisfait de l'avoir spolié, le dédaignait. Il ne lui restait aucune espérance, d'aucune sorte. Il était un chef passé de mode, un Maréchal sans emploi, un ancien grand seigneur raillé ou haï, toléré pour un temps encore. Des journées entières, il ruminait ses déconvenues. Il s'encolérait brutalement, aggravait ses fautes par quelque injustice criante. Ou bien il reparlait de son pèlerinage au Saint-Sépulcre, divaguait sur Jérusalem. Les festins, les cadeaux, se raréfiaient. Plusieurs chevaliers de sa Maison, des serviteurs de rang secondaire, le quittèrent sous des prétextes fallacieux. Il disait, avec un son de voix désolé, une expression amère : « Les rats quittent le navire en perdition. Qu'ils aillent se faire pendre ailleurs. Je leur souhaite tous les malheurs possibles ! » Il devint encore plus dangereux et insupportable, tel un enfant vicieux : mais ce n'étaient pas des mouches auxquelles il arrachait les pattes, ni des papillons qu'il transperçait ! Une seule chose le tirait

encore de son apathie : la présentation d'un nouveau page, à défaut les caresses de ses derniers chantres. Alors la bête en rut s'éveillait en lui. Elle chassait les pensées noires, les appréhensions, les remords. Ensuite, elle s'assoupissait de nouveau, repue d'horreur ; le désespoir reprenait le dessus, avec ses extravagances et ses lamentations... Une ruine d'homme qui menaçait, à tout instant, de s'effondrer et de nous ensevelir sous ses décombres... Brûlé dans les villages et les villes de la contrée, il assouvissait sa passion sur nos jeunes serviteurs, assuré que nous ne le dénoncerions pas. Il tua mon page âgé de quinze ans, l'apprenti de Guillaume Le Barbier, notre tailleur ; beaucoup d'autres appartenant à ses familiers. Ces innocents vivaient huit jours au milieu de nous, guère plus. Puis nous les conduisions à la chambre de Gilles souvent après les avoir enivrés... Sillé murmurait. Briqueville tirait des plans pour s'enfuir. Une atmosphère d'orage pesait sur le château. J'hésitais à partir. Par quelles voies étranges en étais-je venu à m'attacher à ce monstre ? Quelle sympathie me retenait de l'abandonner avant qu'il ne fût forcé dans sa bauge ? C'est là un mystère.. Mais non, ce n'en est pas un ! J'essaie de m'en faire accroire. Je ne suis pas une bonne nature. Il me passionnait d'assister à la chute de ce haut seigneur, de la précipiter par des suggestions funestes. Moi, pauvre petit prêtre toscan, je jouais avec Gilles, comme le chat fait avec la souris. Je fermais les griffes : il se complaignait à ravir. Je les ouvrais, il s'évadait en hâte, mais pour revenir se fourrer dans mes crocs. Le spectacle de son abaissement, de cette agonie d'un orgueil démesuré, compensait largement le risque. Chaque fois qu'il trébuchait c'était à mon bras qu'il éprouvait le besoin de s'accrocher. Mes paroles l'endormaient, de même que la harpe de David charmait ce fou de Saül. Pourtant je n'étais ni roi, ni prince, ni même petit vassal ! Je n'étais qu'un domestique un peu mieux vêtu que les autres. Mon pain, je le gagnais à flatter et à mentir. Mais je m'amusais, immensément, et prenais de l'homme en général une vue sans égale...

Et je crois aussi qu'à force d'évoquer le diable, je m'étais mis tout doucement à le servir. Un rire de nerf me saisissait par moments : je ne l'eusse pas arrêté au prix de ma vie. Il me venait des pensées infâmes et nauséabondes. Le temps approchait où tout cela devait prendre fin... »

GILLES :

— C'est quand le cerf vient aux abois qu'il est le plus mauvais. Ses flancs battent. Ses pattes tremblantes peuvent à peine le supporter. Les chiens l'estiment mourant. Ils s'enhardissent, rétrécissent le cercle autour de lui. Le plus cœuru s'approche. Les bois fondent sur lui comme un éclair, et l'étripent. Ainsi du second, du troisième. Le pourchas recommence. Droit sur la rivière, ou sur l'étang, les naseaux cherchant l'air, l'enfourchure étalée sur le cou, le brave cerf court à sa mort : car l'eau glacée raidira ses pattes brûlantes, le rendra pareil à une statue de bois ; il lui faudra bientôt souffrir les morsures de la meute triomphante et le fer aigu du couteau... Ainsi de moi, Frère Jouvenel... Ainsi du pauvre Maréchal de Rais... Quand j'étais jeune et qu'on me dressait à courre les cerfs dans la forêt de Champtocé, j'ai vu de la sorte expirer l'un d'eux. J'ai vu ses grands yeux accepter la mort avant que de la recevoir, et, quand ils se furent éteints, deux grosses et miraculeuses larmes engluer son pelage. C'était une noble et douloureuse mort ! Mais, alors, je ne savais pas qu'elle serait la mienne...

— La vôtre ?

— Soudain, je m'arrêtai et fis front, comme le cerf. Je fus las de composer, de transiger, de ruser, d'écouter les conseils de prudence de mes familiers. Mais aussi d'être volé sans cesse, et dupé par Monseigneur de Bretagne ! Oui, Beau Frère, je compris brusquement que depuis des années, avec une patience de prêteur à gages, le duc manœuvrait pour me déposséder. Oh ! certes, je l'y avais aidé de tout pouvoir ! Mais j'en eus

plus que mon compte et je résolu de reprendre mon bien, en commençant par Saint-Etienne-de-Mer-Morte.

— A main armée ?

— C'était Godefroy Le Ferron, le propre trésorier ducal, qui m'avait acheté cette seigneurie. Il ne l'avait payée qu'en partie. D'en verser le solde, il n'était pas question. Trop souvent, j'avais négligé de réclamer mon dû, jugeant une telle démarche indigne de ma personne, me fiant à l'honnêteté des acheteurs. Cette fois, la mesure était comble. Il était clair que Saint-Etienne retomberait bientôt dans la mouvance du duc, en dépit de ses promesses et de la coutume bretonne. La baronnie de Rais suivrait en entier. Dans un emportement de folie — ou de clairvoyance —, je levai une troupe ! Nous marchâmes de nuit, pour ne pas donner l'éveil. Nous nous embarquâmes dans un bois proche de l'église Saint-Etienne. Le nouveau châtelain quitta la forteresse, avec ses suivants, comme la messe sonnait...

— Qui était le frère du trésorier ducal, Jean Le Ferron, clerc tonsuré. Le saviez-vous ?

— Oui. Sillé essayait de me retenir. Il répétait que j'allais me mettre dans un mauvais cas vis-à-vis de l'Eglise, Jean Le Ferron étant clerc, protégé par l'immunité ecclésiastique. De vieux hommes d'armes, compagnons de ma jeunesse, se joignaient à lui. Tant et si bien qu'ils m'ébranlèrent. Mais, comme la messe s'achevait, j'empoignai ma guisarme et, suivi de Sillé et de Lenano, je fis irruption parmi les fidèles et brandis ma hache au-dessus de Le Ferron, vociférant : « Ha ! ribaud, tu as battu mes hommes et leur a fait extorsion ! Viens hors de l'église, sinon je t'étendrai mort ! » Je le traînai sur le parvis, puis devant le château. Je l'obligeai à s'agenouiller, à commander aux siens d'abaisser le pont. Mes hommes n'eurent qu'à sortir du bois et à investir la forteresse.

— Vous veniez de sceller votre destin.

— Et si je le voulais ainsi !

— Certains avancent que vous avez agi moins par méchanceté que par démesure puérile.

– J'ai agi en pleine conscience.

– Si tant est que Monseigneur de Bretagne ait résolu votre perte, vous lui en fournissiez le prétexte.

– Et si j'étais fatigué de moi, au point de me mettre spontanément hors d'état de nuire, mais sans attenter à mes jours, de suspendre une fois pour toutes mes péchés et mes crimes : puisque je n'avais le courage ni de prendre le bourdon du pèlerin, ni la robe du novice ! Si, violant délibérément les lois de l'Eglise, je m'exposais à ses châtiments, sachant lesquels ! Si je désirais d'un cœur sincère, à défaut de mieux, disparaître !

– D'un cœur sincère ? dit le moine.

Il retourne à la fenêtre qu'il ouvre de nouveau, pour aspirer une gorgée d'air pur, apaiser ses yeux enflammés par l'insomnie et les chandelles. Déjà les étoiles semblent plus lointaines ; la lune est ailleurs ; les ombres ont changé de place. Les façades sont noires, sauf une où s'attardent les babillards. Un vol de mouettes traverse le fleuve : leurs petites ailes d'argent battent sur les toits pointus. Une barque portant des voiles noires, aborde. Son ancre soulève une gerbée de perles. Un homme saute sur le quai. C'est l'heure dure où les guetteurs doivent lutter contre le sommeil. Depuis la minuit, ils promènent leurs piques devant les créneaux. Un roulement ténu monte de la campagne : les premiers chariots ; beaucoup veulent arriver avant l'aube, rafler les meilleures places autour des trois gibets. Le Frère connaît et déplore cette curiosité des foules pour les supplices, cette joie affreuse et les effets malsains qu'elle produit sur les jeunes êtres. Frère Jouvenel a tant recueilli de confidences, écouté tant de confessions, tant soulagé d'angoisses et compris tant de choses qu'il ne lui reste rien à apprendre, hormis de cet homme incroyable qu'on lui a confié pour un soir.

Il reprend d'une voix pesante :

– Non, Monseigneur, vous n'agissiez pas d'un cœur sincère ! Vous avez gardé Jean Le Ferron comme otage. Vous l'avez emprisonné d'abord à Machecoul ;

puis à Tiffauges hors du duché de Bretagne. Le détenant vous croyiez assurer votre impunité.

– J'ai voulu le tuer. Sa lâcheté m'y encourageait ! Sillé m'en a empêché.

– Peut-être. Mais vous l'avez fait conduire à Tiffauges, et sous bonne garde, jugeant que le roi n'assiégerait pas cette place, que c'était une affaire entre le duc et vous, dont Sa Majesté n'avait pas à connaître. Vous oscilliez de l'un à l'autre, selon votre intérêt.

– Sais-je ce que j'avais exactement dans le cœur ? J'obéissais à mes impulsions, puis les autres me raisonnaient, m'entravaient sous couleur de loyauté. De cela aussi je m'étais lassé, Frère Jouvenel. Et la suite a montré sinon que j'agissais en pleine sincérité, du moins, quel était mon plus fort désir.

L'ARRESTATION

GILLES :

– Beau Frère, je me croyais si peu au-dessus de l'impunité, que je fis une ultime tentative pour me sauver, et sauver du même coup ceux que j'avais induits à méfaire.

– Précisément! Cette démarche vous condamne.

– Je priai, humblement (pour la première fois de mon existence), Monseigneur le duc de m'accorder audience. Il répondit qu'il acceptait volontiers de m'entendre, que je devais me rendre à Josselin, où, pour l'heure, il tenait sa cour. Il me fixait un délai assez bref. Sillé, Briqueville flairaient un piège. Ils me suppliaient de m'abstenir. Ils disaient : « Le duc vous amusera de belles paroles, mais n'attendez rien qui vaille de lui. Il vous fera saisir hors de sa présence sur le chemin de votre retour, ou dans les villes où vous résiderez. Tant que vous détenez Le Ferron, on ne touchera pas un cheveu de votre tête. Ce clerc est votre unique sauvegarde. » Et ainsi de suite...

– Déjà le duc vous avait condamné à une amende de cinquante mille écus ?

– Il savait que je ne pourrais la verser. Mais je tablais sur sa bienveillance à mon égard. Il m'avait toujours soutenu. Quand les lettres d'Interdit avaient été publiées contre moi, il contesta leur validité pour mes domaines bretons; bien plus il me donna la lieutenance générale de son duché. J'étais un Laval, cousin des Montfort, sa propre famille. Je pensais : « Il s'est enrichi à mes dépens, mais il ne veut pas ma fin.

Je suis son ami, son homme-lige et son chevalier, ce qui l'emporte sur les liens d'un sang. » Mais, à d'autres moments, je m'alarmais de sa rapacité, de ses trahisures; je me disais : « S'il a refusé la publication des lettres dans son duché, c'était pour mieux te dépouiller, pour que ses achats et ceux de ses hommes de paille fussent légaux! » Même lorsque j'eus reçu la réponse de Josselin, je ne pouvais me décider, tant le risque me paraissait gros. Je crois que, sans l'intervention de Prelati, je n'aurais pas bougé de Machecoul.

– Il vous conseillait d'affronter le duc ?

– Je l'avais prié d'évoquer Barron, de lui demander s'il était bon d'entreprendre ce voyage, si j'avais des chances de revenir à Machecoul.

– Que répondit-il ?

– Que je pouvais aller sans craindre : le duc ne me retiendrait pas. Cependant, dès notre arrivée à Josselin, j'obligeai François à renouveler l'évocation. Barron confirma ses pronostics : je reviendrais sain et sauf à Machecoul. Le duc me reçut donc, privément. Il m'écouta sans m'interrompre, mais aussi en regardant ailleurs. Je tentai de plaider ma cause. Je rappelai notre ancien et fructueux compagnonnage, le dévouement que je lui avais montré en plusieurs circonstances, les services de ma famille, notre fraternité chevaleresque, notre parenté. Il se contentait de hocher la tête. Je lui dis encore qu'il avait amélioré son duché grâce à moi. Que les onze tours de Champtocé, les droits et les domaines composant cette mouvance, le dédommageaient plus que largement des sommes qu'il m'avait prêtées. Il répondit, avec de la tristesse dans le ton : « Mon pauvre Gilles, les arguments que vous avancez, sont véridiques. Je ne les contesterai pas. Cependant je pourrais vous faire observer qu'en échange de ces services, je vous ai longtemps défendu contre le roi. Je m'en abstiendrai, car cette observation serait disgracieuse. Mais ce lien de vassalité entre nous, vous l'avez rompu en levant une troupe sans mon autorisation, et pour commettre un attentat inqualifiable contre le frère de mon trésorier! Force m'est de

sévir contre vous, cher cousin, sinon que deviendrait mon autorité ? Je passerais pour un suzerain nominal, un pusillanime. Bien plus, l'évêque me suspecterait de complaisance à votre endroit. Convenez que cette amende est une punition très douce, que je ne pouvais avoir moins de sévérité ! Elle n'est d'ailleurs que de principe, pour le moment. Je connais vos difficultés de trésorerie. Mon intention n'est pas de vous étrangler, mon cher Gilles. » Je lui demandai de la diminuer, de ne pas saisir mes derniers biens en cas de non-paiement. Je le priai de pardonner pour cette fois. Je dis que l'attentat de Saint-Etienne n'était pas dirigé contre un sujet de l'Eglise, mais contre le frère d'un mauvais payeur : « Godefroy Le Ferron n'a pas acquitté sa dette. Il ne daigne pas répondre à mes demandes d'argent ! » Mais le duc s'obstinait : « Pourtant les faits sont là, cher cousin. » Sur le versement de l'amende je n'obtins d'autre réponse que ces hochements de tête, et cette vague promesse de ne pas « m'étrangler ». Vainement, je pinçai la corde sensible : « Monseigneur Jean, cette amende prélevée sur mon avoir, que me restera-t-il ? » Il susurra : « Tiffauges et Pouzauges ». Je me récriai : « Est-il concevable qu'un Maréchal de France, de surcroît lieutenant-général de Bretagne, en soit réduit à implorer les subsides de sa femme ? » Mais tout était décidé à l'avance, arrêté, pourpensé par cet esprit retors. Cependant il me laissait user ma salive et croire que le châtement se bornerait à cette énorme amende. Je repartis de Josselin avec, pour tout viatique, cet espoir confus.

— Ignorez-vous que l'évêque de Nantes instrumentait contre vous ?

— On m'avait signalé que l'évêque avait entrepris une tournée pastorale et qu'en chaque paroisse il interrogeait secrètement les notables à mon propos. Ses délégués et ses commissaires avaient été vus en pays de Rais, autour de mes châteaux ; eux aussi questionnaient sur moi. Connaissant le caractère du duc, ou croyant le connaître, je pensais que la crainte du scandale l'arrêterait.

FRANÇOIS PRELATI :

« Après l'entrevue de Josselin, nous étions consternés. Tous, autant que nous étions, nous nous savions désormais perdus. Lui seul pataugeait dans ses illusions. Peut-être, en nous rassurant, cherchait-il à se rassurer lui-même, quand il parlait de la fidélité du duc à ses amitiés. Il soutenait aussi, mentant effrontément, que celui-ci lui devait encore une importante somme sur la vente de Champtocé et que ç'avait été le principal sujet de leur entretien. Voulait-il nous appâter par une perspective de largesses très prochaines ? Je n'ai vraiment jamais pu séparer la folie de la malice en ce caractère double et triple, inextricable. Au fond, je crois qu'il appréhendait par-dessus tout notre départ, les trahisons possibles, et qu'il faisait tout pour nous retenir à Machecoul. Il se peut aussi que la pesante ironie du vieux Craon — dont il évoquait le souvenir avec une nostalgie admirative — se réveillât en lui. Ayant partagé ses richesses, nous goûterions bientôt aux mêmes supplices ; il se réjouissait par avance de nos gémissements. La gaieté qu'il affichait, devenait sardonique. Il nous cajolait comme aux plus beaux jours, et nous promettait la lune. Mais son rire crépitait à la façon des épines dont parle saint Jean dans son Apocalypse. C'était un rire crispé de haine. Il n'abusait que ces épaisses natures de Sillé et de Briqueville, que les médiocres cervelles des chambriers. Le pauvre fol, afin de se prouver, j'imagine, que rien n'était changé, se rebrancha encore plus vigoureusement sur ses vices. Pourquoi exigea-t-il cet impudent arrêt à Vannes ? Pour y retrouver l'un de ses mignons, André Buchet, ancien chantre de sa collégiale. Cherchant à lui plaire, Buchet lui amena le petit Jean Lavary, fils d'un de ses voisins. Gilles assouvit sur lui ses désirs honteux, puis lui décolla la tête du tronc. Mais, dans la maison où nous logions, il était difficile de brûler convenablement le corps.

Nous le plongeâmes dans le cloaque, profondément, périlleusement. Vers le 15 août, il souilla, mutila et vida de son sang le fils d'Eonnet de Villeblanche dont Poitou avait fait son page. C'était braver l'opinion, car l'évêque avait terminé son enquête, publié ses lettres patentes, le 29 juillet, lettres établissant les attentats hérétiques et sodomiques de Gilles, et dont nous eûmes copie par nos espions.

« Mais il s'opiniâtrait. Toutefois les ténèbres où il se complaisait étaient-elles de plus en plus souvent traversées par des élans mystiques et des accès de repentir. Avant même qu'il ne se fût emparé de Saint-Étienne, j'avais eu un aperçu du véritable état de son âme. S'étant confessé, dans l'église de Machecoul, il s'avança vers la Sainte Table au milieu d'une foule nombreuse. Les manants s'écartèrent pour lui laisser la place. Ceux qui attendaient agenouillés, se relevèrent précipitamment. Mais lui, déclara humblement qu'il n'était rien de plus qu'un pauvre pécheur, leur égal devant Dieu. Et il prit la file derrière les laboureurs et les artisans des villages. Cela fut admiré, répété : l'incroyable naïveté des humbles ! Jamais, au temps de sa puissance, il ne se fût ravalé de la sorte. Venant d'un autre que lui, cette humble communion pouvait être une manœuvre habile dans le but d'influencer l'opinion. Mais son raffinement d'esprit, sa cruauté bestiale, son orgueil seigneurial n'étaient que des apparences trompeuses. Il était un humble, à la mesure des gens qu'émerveillait sa subite douceur. Cette journée, je compris que sa vraie nature ressortait, qu'il était d'ores et déjà condamné, et me mis à le haïr. Qui s'oublie à flatter le diable, puis s'en retourne à Dieu, convoite l'expiation ; cela est avéré. D'ailleurs mes discours ne servaient plus à rien. Mes contes ne le déridaient plus. Il s'enfermait de plus en plus souvent dans sa chambre, pour s'y douloir et y pleurer, car il avait la larme facile étant de complexion émotive. Il nous revenait avec un visage livide, des yeux mâchés, une expression sinistre. L'un de nous crut bon de lui présenter un nouveau page. Il caressa les joues du bel enfant. Une courte

lueur alluma son regard. Il procéda, tout d'abord, comme il avait accoutumé : emplit une coupe, l'offrit au garçon, lui demanda qui il était, où habitaient ses parents. Puis il voulut achever la coupe à demi pleine. Celle-ci se renversa sur la nappe. Les mains de Gilles retombèrent ouvertes sur ses genoux écartés. Il gémit : « De grâce, renvoyez-le ! C'est assez ! » Ensuite il se sauva dans sa chambre, dont il verrouilla la porte. Nous l'entendîmes se plaindre et crier longuement. Briquerville osa dire : « Voici la vérité, compères ! Nous avons mal choisi notre maître, croyez-moi ! Il se piquait de tout braver et sombre dans cette décrépitude. L'intrépide contempteur des lois divines et humaines n'est plus que ce geignard travaillé de remords. Laissons-le à ses patenôtres et filons ! Il est grand temps ! » Sillé l'approuva. Mais les chambriers se récrièrent : « Où irions-nous, mes seigneurs ? Nous sommes démunis et surveillés du dehors. Encore ce matin, les commissaires de l'évêque ont été vus à la sortie de la messe, entendus dans les tavernes. Ils furent partout et nous défient. Le peuple les soutient ; il est avec eux... » Il l'était ! Sa colère bouillonnait soudain comme la vendange au fond d'une cuve. Déjà, pendant le trajet du retour, entre Vannes et Nantes, des pierres avaient été lancées sur nous. Une vieille avait eu l'audace de vider ses ordures devant le cheval de Gilles. Quand nous traversions les bois, des cris menaçants étaient partis, de-ci de-là, proférés par des bouches invisibles. Gilles baissait la tête... »

GILLES :

— A Josselin, le duc avait manqué de franchise. Peut-être avait-il peur de moi, regrettait-il de m'entendre sans témoins, jugeait-il prématuré de démasquer ses intentions à mon égard. Je ne sais. En août, ses troupes s'emparèrent de Tiffauges. Mais voyez la tromperie ! C'était son frère, Arthur de Richemont, connétable de Charles VII qui les commandait. Assié-

geant Tiffauges, Richemont était censé agir au nom du roi, et le duc ignorer l'entreprise. La chute de Tiffauges me privait de Le Ferron, mon otage. Elle consommait ma perte. A cette désastreuse nouvelle, Sillé et Briqueville disparurent. J'ignore ce qu'ils sont devenus.

— Vous-même, demande Frère Jouvenel, n'avez-vous pas eu l'idée de fuir ? Vous le pouviez.

— Certes.

— Comprenez-vous bien qu'il ne vous restait désormais pas le moindre espoir, mais un sursis de quelques jours ?

— Je le comprenais.

— Vous croyiez encore que le duc, sollicité par son trésorier de délivrer Jean Le Ferron, s'en tiendrait là, qu'il reculerait devant le scandale ?

— L'évêque venait de lancer contre moi ses inculpations, avec l'assentiment du bras séculier.

— Étiez-vous incapable de résoudre, partagé entre des opinions contraires, ou résigné à subir votre sort ?

— Résigné !

— Que faisiez-vous alors de vos journées ?

— Pour fuir mes spectres, j'allais par les champs et les bois, sans escorte, espérant en secret, je l'avoue, qu'une flèche bien ajustée, partirait des buissons, ou des logis aux fenêtres closes. Parfois je m'arrêtais pour regarder les laboureurs agrippés aux mancherons de leur charrue, les vigneron désherbant leurs vignes. Je surprénais leurs conciliabules. J'apercevais dans les villages le boulanger enfournant sa pelle chargée de couronnes de pâte, au milieu de ses commis en tablier blanc; le forgeron tapant sur son enclume ou ferrant un cheval; le menuisier rabotant ses planches : et sa femme lui venait porter un pichet de vin frais; il buvait lentement, puis crachait dans ses mains, reprenait l'outil; les copeaux reprenaient leur volée, blonds comme des cheveux d'enfant et sentant la forêt. Plus loin, le cordonnier battait ses cuirs. L'épicier rangeait ses flacons et ses pots, en chantonnant. Les repasseuses empesaient les hautes coiffes des Dames. Je découvrais une petite vie allègre et tendre. Ailleurs, les enfants

jouaient à la main-chaude, au chat-perché, poussaient leurs boules, chaviraient leurs quilles, riaient à pleine gorge sous le soleil de cette fin d'été. Les parents sortaient en grande hâte, quand ils me reconnaissaient, poussaient toute leur marmaille dans les maisons et bouclaient les portes. Oh ! Père, ce n'était plus la peine désormais ! Le goût des jeunes chairs m'avait quitté. Et je passais, sans hâte, balancé par le pas de Casse-noix qui devenait très vieux et penchait le col vers la terre...

Mais cette pastorale n'abuse que modérément Frère Jouvenel. Il pense : « Quand la bête sommeille, elle rêve; et les rêves qu'elle fait ne changent pas sa nature carnassière. » Mais l'autre :

— Ah ! comme j'enviais ces bonheurs tranquilles ! La sérénité de certains soirs m'émouvait aux larmes... Une fois, rentrant à Machecoul, au couchant, je vis une image de « la maison du bon repos » : un homme était attablé; sa femme, accroupie devant la cheminée à tourner ses sauces. Ils se souriaient. Ils avaient vieilli ensemble. Ils s'aimaient du bon amour. Je compris l'insanité de mon existence, et pensai douloureusement à ma femme Catherine...

— Avez-vous essayé de la revoir ?

— Elle me méprisait. Je n'osais plus reparaître devant elle. Il était trop tard...

Sa voix s'étrangle soudain. Ses yeux s'humectent :

— Alors le soleil se leva sur le 24 septembre... La corne sonna sur les tours de Machecoul. Le sergent d'armes vint me prévenir qu'une troupe marchait vers le château : « Monseigneur, les hommes sont au duc. J'ai reconnu la bannière de Bretagne. Ils sont en force et bien armés. Ils traînent des machines. » Je me suis rendu au portail. J'ai reconnu Jean Labbé, un vieux capitaine réputé pour sa bravoure et son dévouement au duc. Un notaire se tenait près de lui, qui déroula un parchemin et commença à lire : « Nous, Jean, par la Grâce de Dieu et du Saint-Siège Apostolique, évêque de Nantes, à tous... » L'évêque Malesroit me citait à comparaître devant son tribunal, le jour de l'Exaltation de la Sainte Croix. Il était donc

vrai que le duc lui avait permis de m'arrêter! Prelati, Henriet, les autres, s'accrochaient à moi, clamaient : « Monseigneur, défendez-vous! Le château peut résister, longtemps. Si la garnison n'y suffit, nous nous armerons pour vous sauver... » J'ordonnai qu'on baissât le pont. Seul, je m'avançai vers Jean Labbé. Aussitôt, il me fit saisir et entraver, cependant que ses hommes envahissaient la forteresse et pourchassaient mes familiers. Henriet, Poitou, François avaient pu s'enfuir. Ils furent promptement rattrapés et me rejoignirent sans joie. Les Bretons fouillèrent les caves, les réduits, les latrines, en espérant y découvrir des résidus humains. J'obtins la faveur de chevaucher Casse-noix et d'emporter quelque bagage. Nous nous mîmes en route. La population s'assemblait sur notre passage, encombrait les fenêtres et les carrefours. Elle jetait partout ses cris de mort. De même en franchissant les ponts de Nantes. Après tant d'acclamations, je connaissais les huées populaires. On m'enferma dans cette geôle. Le lendemain, La Pellissonne et Eustache Blanchet était enchaînés dans les fosses basses... Le reste, Frère Jouvenel, vous le savez, aussi bien que moi.

– Pourquoi vous êtes-vous rendu sans combat? Vous espériez vous disculper? En imposer à vos juges? Que vouliez-vous donc en réalité?

– Gagner mon repos... la maison du repos sans fin...

LE COMMISSAIRE ELWEN

ELWEN :

C'est un agent secret de Charles VII, ancien soldat de sa garde, établi marchand-pelletier dans le quartier Saint-Léonard, à Nantes. Sa mission – à la mesure de son dévouement à la cause royale, car dangereuse et malaisée – consiste à surveiller les agissements de Monseigneur le duc de Bretagne et de son entourage. Le duc est son principal client, aussi retors et méfiant dans ses achats privés que dans les affaires de sa principauté, pour ne pas dire de son royaume. Il a un œil infailible pour déceler les imitations, les discrets rapiécetages, mais il paie bien. Elwen est aussi le fournisseur attitré de la cour. Il conseille adroitement les Dames, sait planter la petite graine de l'envie dans leurs têtes légères, et attendre qu'elle germe et fructifie. Les Grands n'interrompent pas leurs entretiens en sa présence : il paraît si mince personnage, un boutiquier! Les hommes du portail le connaissent bien; ils ne lui demandent même pas son sauf-conduit. Qui soupçonnerait l'ancien compagnon de Jeanne, l'officier d'élite de Sa Majesté et son contrôleur pour la Bretagne sous cette fourrure benoîte de pelletier? Il a lui-même ses agents dans chacun des comtés. Il connaît leurs noms, mais eux ne connaissent pas le sien, sauf son lieutenant qui chevauche à longueur de jour, collectant des peaux et des informations. Il est très facile de glisser un billet dans le ventre des bêtes mortes; d'ailleurs, jusqu'ici, personne n'a jamais fouillé sa marchandise. Demain, aussitôt après l'exécu-

tion de Gilles, il profitera de l'affluence pour quitter Nantes. Il a ses relais dans certaines auberges. Il arrivera promptement à Loches et remettra à Sa Majesté le rapport d'Elwen.

Celui-ci a noté tous les renseignements qu'il a pu recueillir sur le procès de Gilles de Rais, assez haut personnage pour que sa chute et sa condamnation intéressent le roi. Ces notes sont étalées devant lui. Elles couvrent une trentaine de petites feuilles de papier. Maintenant, il les met en forme, les développe et les assortit de ses commentaires personnels.

Elwen est très grand, très net, avec des joues laiteuses, presque nacrées, des cheveux bien peignés, si blonds qu'ils paraissent blancs, un regard qui a la couleur grise des mers du nord (d'où viennent sans doute ses lointains aïeux). D'eux, il tient le goût des aventures : celle qu'il court pour le roi en vaut bien d'autres ! Ses mains sont larges, avec des ongles polis et brillants, féminins. Un collet de putois borde sa robe de drap noir, à gros plis rudes, resserrés par une ceinture de cuir.

— Elwen, dit sa femme, viens-tu reposer ? Tu travailles trop !

Elle apparaît, dans sa longue chemise de lin. Ses boucles s'épandent, en gros flocons d'or, sur ses épaules nues. Les seins hardis pointent sous l'étoffe. Elle s'approche ainsi. On devine le mouvement souple des hanches. C'est une fille d'Eve. Elle se penche. Sa chevelure descend malignement sur les yeux d'Elwen. La bouche tendre caresse la tempe et l'oreille de l'homme.

— Tu viens, Elwen ?

— Non. A regret. Mais dors, car peut-être te réveillerai-je.

— Méchant ! Tu te glisses comme un loup, sous les draps. Je ne t'entends, ni ne sens ton corps près du mien.

Puis, avant de fermer la porte :

— Demain, irons-nous ensemble au gibet ?

Il reste seul devant sa tablette à écrire, éprouvant le bec de sa plume, souriant. Une bougie, piquée dans son chandelier d'étain, éclaire les feuillages d'une

tenture. Les volets sont fermés. Cependant Elwen a l'habitude de masquer sa fenêtre de cette tenture : il est bon que le voisin croie qu'il dort dans les bras de sa belle épouse. Il relit la page interrompue, poursuit :

« ... Je peux attester que le duc de Bretagne a pris toutes les précautions souhaitables, soit en raison de la qualité de Gilles de Rais, que de sa dignité de Maréchal de France. Deux tribunaux furent mis sur pied, chacun devant connaître des crimes qui relevaient de sa propre compétence. Le tribunal ecclésiastique était présidé par Monseigneur Jean de Malestroit, évêque de Nantes (et chancelier ducal !) assisté de Frère Jean Blouyn, vice-inquisiteur du diocèse et membre de l'Ordre des Frères Prêcheurs, de l'évêque du Mans, Monseigneur Guillaume de Malestroit, de Monseigneur Jean Prigent, évêque de Saint-Brieuc, de Monseigneur Denis de La Lohérie, évêque de Saint-Lô, de l'official de la cathédrale, Jacques de Pentcoëdic et de plusieurs greffiers et notaires publics nantis de pouvoirs suffisants. Le tribunal séculier était présidé par le Juge Universel de Bretagne, Pierre de l'Hôpital, assisté de Guillaume de La Lohérie, docteur ès lois, du chevalier Robert de l'Espinay, de Jean de Chateaugiron, Olivier de Bouvron, Jean Guiolé, Guillaume et Olivier Grimaux, avocats, et de plusieurs greffiers et notaires du siège.

« Guillaume Chapeillon, curé de Saint-Nicolas, était promoteur. Jean de Touscheronde, Jean Coppegorge et Michel Estrillart avaient été commis par le duc pour conduire l'enquête.

« Cet extraordinaire déploiement de magistrats et de docteurs dissimulait une hésitation. Si les premiers témoignages recueillis accablaient Gilles, celui-ci n'en passait pas moins pour un esprit redoutable. Au surplus nombre de juges, j'en ai la conviction, craignaient qu'il ne fût couvert par des protections secrètes, et, plus encore, ne détint du diable quelque pouvoir invincible. Il se peut aussi qu'ils eussent reçu des ordres du duc, bon connaisseur du caractère de Gilles. Il se fût certainement cabré, s'ils l'avaient attaqué de front. Ils préférèrent l'empêtrer peu à peu dans les ronces de

leur procédure, ce qui était un jeu d'enfant avec une nature aussi passionnée.

« Le 15 septembre, Gilles comparut devant le Juge Universel et ses assesseurs. Il lui fut seulement demandé compte de l'attentat de Saint-Etienne-de-Mer-Morte, de la prise et de l'incarcération de Jean Le Ferron qui avait en garde cette forteresse. Personne ne fit allusion à ses autres crimes.

« Et quatre jours s'écoulèrent, pendant lesquels il ne fut convoqué ni par ses juges religieux, ni par les séculiers. Naïf comme il l'était, il put croire que le procès tournait court; que ses juges, fortement embarrassés, se récusaient; ou que l'évêque, faute de preuves suffisantes, se désistait. Pendant ce temps, Jean de Toucheronde enregistrait les lamentations des pères et mères des victimes. Il me fut impossible de prendre part à cette séance qui eut lieu à huis clos. Mais, allant par la ville, j'appris que ces malheureux logeaient au Croissant Bleu. Je m'y rendis. Je les interrogeai sans le moindre risque; ils me répétèrent leurs déclarations. Le même jour, je reçus la visite de trois seigneurs et leur demandai ce qu'ils pensaient du procès. L'un s'abstint de répondre. Les deux autres estimèrent que les accusations portées contre Gilles étaient excessives et menteresses, que ce dernier se disculperait aisément et que l'affaire en resterait à ce point. Il eût été dangereux de les interroger plus avant. J'ai le sentiment que les seigneurs et Dames étaient informés des mœurs et des agissements de Gilles, mais qu'ils se taisaient par esprit de caste. Quant à lui, je crois qu'il avait en effet ferme espoir de se disculper, sûr qu'on ne recueillerait contre sa personne nul témoignage digne de foi. Ni sa femme, Catherine de Thouars, ni son frère, René de la Suze, ni ses amis, ni les petits chantres de sa chapelle qui avaient partagé ses faveurs, ne l'eussent trahi. Les lamentations des pauvres gens dont il avait dérobé les fils, ne reposaient sur aucune preuve palpable, puisque les ossements avaient été enlevés et brûlés à Machecoul. On l'accusait de crimes innombrables, mais dont aucune trace ne subsistait.

« Les juges religieux renchérirent sur la prudence des séculiers. Le 19 septembre, le promoteur se borna à déclarer que Gilles s'était rendu coupable d'hérésie doctrinale, sans préciser davantage, et le cita à comparaître le 28 devant Frère Blouyn, vice-inquisiteur. Gilles, en alléguant de ses bonnes intentions, pouvait encore se disculper de cette accusation, et s'illusionner sur son cas. Un autre, plus avisé, se fût alarmé de ces réticences; renseigné sur les activités du tribunal. Il possédait encore des amis influents, de l'argent. Il lui était aisé d'apprendre, comme moi, que l'évêque et le vice-inquisiteur avaient entendu dix plaignants, le 28 septembre dans le manoir épiscopal, leur réclamant justice, « avec douleur et larmes ». Que Jean de Toucheronde poursuivait son enquête et que les témoignages recueillis – cela se murmurait en ville – formaient un grand livret d'écriture serrée. On citait des noms, des faits. Il y en avait tant que la comparution de Gilles fut repoussée au 8 octobre.

« Cette journée du 8 marqua l'ouverture officielle des débats. Le promoteur y développa verbalement ses conclusions. Gilles lui coupa la parole, dit qu'il interjetait l'appel. Mais l'évêque et l'inquisiteur estimèrent la démarche vaine et frivole, et entamèrent l'interrogatoire. Gilles nia l'ensemble des crimes dont on l'accusait, mais refusa de jurer sur les Evangiles, en dépit des exhortations de l'évêque.

« Le 13 octobre, il comparut devant le tribunal ecclésiastique, en grand appareil, sous la présidence de Monseigneur de Malestroit, en présence de Pierre de l'Hôpital, dans la salle haute du château de la Tour-Neuve. Hommes et femmes se pressaient derrière les gardes, car la séance devait être publique : elle ouvrait réellement le procès. Gilles fit une entrée solennelle. Pour la circonstance, il portait les hermines des grands feudataires bretons, à son pourpoint et à son chapeau, ses ordres de chevalerie et ses colliers seigneuriaux. Sa tenue, toute blanche (en signe de tristesse!) avec de merveilleuses broderies d'or, arracha des exclamations admiratives à ces pauvres gens. Elle créa un

mouvement de sympathie en faveur de l'accusé. Il parut incroyable qu'un si bel homme, d'une tournure si noble, d'un port de tête aussi altier, pût être le funeste bourreau qui défrayait la chronique. Monseigneur de Rais ne tarderait pas à dissiper ce malentendu, cette confusion abominable ! Il s'avancait d'un pas ferme vers le tribunal, d'un air si arrogant que les gardes semblaient le suivre. Il ne répondit pas au salut de ses juges. On le fit asseoir. Aussitôt le promoteur commença la lecture de l'acte d'accusation. Je n'ai pu malheureusement m'en procurer la copie. Il comportait quarante-neuf articles, d'une rédaction compacte et confuse, d'où cependant il ressortait que Gilles devait répondre à trois chefs d'accusation :

- les égorgements, mutilations et viols d'enfants ;
- la pratique de l'alchimie, de la magie et les évocations démoniaques ;
- le viol de l'immunité ecclésiastique à Saint-Etienne-de-Mer-Morte.

« Pour les meurtres d'enfants, le promoteur donnait le chiffre incroyable (mais certainement au-dessous de la vérité) de cent-quarante. Il précisa que Gilles pratiquait ces égorgements depuis quatorze ans (mais celui-ci contesta les dates), ainsi que les procédés monstrueux dont il usait.

« Pour les évocations diaboliques, aggravées d'oblations, il citait les lieux : Machedoul, Bourgneuf-en-Rais, Tiffauges, etc...

« Pour l'affaire de Saint-Etienne, il soulignait la manière « furibonde et téméraire » avec laquelle Gilles avait traité le frère du trésorier de Bretagne, clerc tonsuré.

« En conclusion, il requérait la peine d'excommunication et priait les juges de punir l'accusé conformément aux sanctions canoniques et aux lois.

« Ce Guillaume Chapeillon avait une chaleur de voix qui se communiquait à l'auditoire. Toutefois, devant l'attitude impassible, et comme indifférente de Gilles, beaucoup réservaient leur opinion. Alors le promoteur jura sur les Evangiles qu'il avait parlé en toute conscience et avec le secours de Dieu, sans égard pour

l'accusé, ni haine contre lui. Et de fait, au cours de son réquisitoire, il avait mis l'accent sur les accès de repentir de Gilles et son désir de partir en pèlerinage pour le Saint-Sépulchre.

« Gilles, interrogé par l'évêque, renouvela ses dénégations. Mais il refusa de jurer sur Dieu qu'il était innocent. L'évêque le somma de répondre, sous peine d'être excommunié sur l'heure et jugé comme contumace. Gilles s'écria : « J'en appelle ! Vous n'êtes pas mes juges ! » L'inquisiteur et l'évêque l'invitèrent à plus de décence. Il blêmit de fureur, hurla : « Evêque, vicaire de l'inquisiteur et vous tous ici, n'êtes que des ribauds et des simoniaques ! Je vous récuse comme juges. J'aimerais mieux être pendu la corde au cou que de vous répondre ! » Ils vacillèrent sous le coup et ne surent que répliquer. Mais l'official de Nantes intervint. Il développa certaines parties de l'accusation, crut adroit, au nom de l'évêque, de conseiller à Gilles de se soumettre. Celui-ci cria, tourné vers Monseigneur de Malestroit, presque menaçant : « Je ne ferai rien pour vous comme évêque de Nantes ! » Il y eut un flottement dans l'assistance, une attente anxieuse. La force des dénégations de Gilles, sa vigueur de paroles, produisaient leur effet. Tous percevaient l'indécision des juges. Le promoteur se ressaisit, le tout premier, demanda à l'évêque et au vice-inquisiteur d'exhorter derechef l'accusé à se soumettre, et sinon de l'excommunier. Ils refirent les sommations d'usage, et par quatre fois. Gilles haussa les épaules, répondit : « Je suis aussi bon chrétien et vrai catholique que vous-même ! Si j'avais commis ce dont vous m'accusez, oui, j'aurais péché contre la foi, et volontairement car je n'en ignore rien ! » Puis, se tournant vers Pierre de l'Hôpital qui participait à l'audience comme observateur, il lui demanda : « Comment le Président de Bretagne permet-il que les juges religieux connaissent de mes crimes et m'imputent de telles abominations ? » L'évêque et l'inquisiteur prononcèrent donc la sentence d'excommunication et la publièrent dans les formes canoniques. Tout d'abord,

Gilles ne parut pas abattu. Au contraire, il se rebella contre la sentence, soutenant qu'elle était dénuée de valeur, et en appelant. Son appel fut rejeté, séance tenante, « attendu la nature et l'énormité des crimes relevés contre lui. »

« Mais, le samedi 15 octobre, à l'heure de tierce, dans la même salle haute du château de la Tour-Neuve, et pour un motif qui m'est inconnu, Gilles adopta l'attitude du pécheur repentant, et revint sur ses dénégations. Il se présenta à ses juges dans le même vêtement d'apparat, toutefois sans les colliers. Il les salua respectueusement. L'évêque et le vice-inquisiteur entreprirent de l'exhorter. Il dit que cette prière était superflue, qu'il les reconnaissait volontiers pour ses juges. Ensuite, et spontanément, il avoua avoir perpétré les crimes dont on l'accusait. Soudain, tout en larmes et à genoux, il supplia humblement, dévotement, le tribunal de pardonner ses insultes. Ce pardon lui fut accordé « pour l'amour de Dieu. » Après quoi, le promoteur Chapeillon... »

L'EXCOMMUNICATION

GILLES et FRÈRE JOUVENEL :

Ce dernier :

– Monseigneur, vous avez hâte que nous achevions. Néanmoins je ne pourrai vous absoudre qu'après complète élucidation de la vérité. Différentes parties de votre confession demeurent obscures. Elles sont, en regard des faits, d'une importance secondaire, mais je les crois déterminantes aux yeux de Dieu.

– Votre rigueur est insatiable.

– Comme l'était naguère votre goût du péché!

– Je vous ai dit tant de choses, et non seulement ces choses, mais les intentions dont elles étaient les fruits.

– Les fruits infects!

– La nuit s'écoulera, et je n'aurai le temps ni de prier, comme j'aurais voulu, ni de me repentir. Mon cœur déborde de tristesse, mais plus encore d'amour pour Notre Sauveur en lequel je place mon ultime espérance. A Lui je remets mon âme confiante en Sa miséricorde!

– Précisément. Ce que vous m'avez avoué, demain, lorsque vous comparâtes devant Lui qui est juge infailible, vous n'aurez pas à le répéter. L'effort que je vous demande, est salutaire; il soulage votre âme de son mal.

– Vous m'avez contraint à rentrer en moi-même, alors que déjà, m'oubliant, je trouvais ma paix.

– Non cette paix, mais ses prémices, ou plutôt le désir que vous en aviez. Croyez-moi : la tempête soulève les vases, mais, quand elle se calme, celles-ci retombent au fond et les eaux se clarifient.

— Où voulez-vous en venir ? Questionnez-moi donc, puisque vous l'estimez nécessaire. J'essaierai de vous répondre, ainsi que je l'ai fait jusque là et bien que je me sente creux comme un arbre mort.

Il subsiste une trace d'irritation, peut-être d'anxiété, dans la voix de Gilles. Le Frère soutient ce regard, attend qu'il s'adoucisse. Il voit l'eau des larmes trembler au bord des paupières, les doigts se renouer fébrilement. Ce cœur acharné à vivre, il lui semble l'entendre cogner sa pointe contre les côtes. Il pense que, dans quelques heures, ce corps robuste aura cessé d'exister et commencera de se défaire. S'il n'écoutait que sa bonté, il délivrerait cette créature de l'angoisse qui l'étreint. Il la prêcherait avec ces paroles de lumière et de flammes qu'il puise dans les Écritures, surtout dans le Livre de saint Jean. Sa passion de sauver les âmes le presse de toutes parts. Mais il se raidit contre elle ; il juge n'avoir pas terminé sa besogne. Au risque de désespérer Gilles, il doit le pousser dans ses derniers retranchements. Peut-être, dans un instant, quand il aura touché le fond de cette âme, doutera-t-il de son salut, ayant découvert le Mal Irrémédiable déguisé en repentir. Alors ce sera sans chaleur qu'il parlera, cherchant ses idées et renonçant par avance à remplir sa mission. Mais il ne peut agir différemment. Il n'a plus au cœur que l'amour de Dieu, ni d'autre souci que de s'y inclure et de s'y fondre, pour effacer chaque jour davantage ce qu'il a été dans sa jeunesse : un homme charnel. Il y a longtemps qu'il a surmonté sa nature ; qu'en lui, le désir de sauver les âmes en péril s'est substitué à celui de caresser les corps, qu'il n'est plus lui-même qu'une âme, mais si vivante, traversée de tels flamboiements qu'elle a consumé sa chair d'homme. Il a le langage acéré des inquisiteurs, mais son cœur s'épanche secrètement. S'il aime Dieu, il a presque autant d'amour pour les pécheurs qu'il prend en charge. Il accepterait l'insulte, la torture et la mort, pour les purifier. Sa seule faiblesse (mais c'est la plus grande force qu'on puisse détenir !) est de préférer les êtres déchus aux personnages honorables qui s'en-

tourent de précautions sordides, comptabilisent leurs dons religieux, leurs bonnes actions et leurs fautes cachées, comme s'il y avait commune mesure entre la balance de Dieu et le jugement des hommes ! Cela lui sortira bientôt des lèvres. Après avoir arrosé de saumure les blessures de Gilles, il en éteindra la cuisson. Mais d'abord, il doit savoir !

— Monseigneur de Malestroit, dit-il, m'a permis de consulter les minutes du procès. J'ai assisté à certaines des séances, en curieux, ignorant que le tribunal me chargerait de vous entendre. Après ce que vous venez de me confier — complétant vos aveux publics — je connais beaucoup de votre vie et de votre personne. Cependant plusieurs choses m'échappent encore. La principale réside en votre revirement du 15 octobre. Comparaisant devant les juridictions ecclésiastiques et séculières, vous avez d'abord opposé des dénégations brutales à l'accusateur, adopté un comportement hautain et joint l'insolence au mensonge. Tant et si bien que l'excommunication fut prononcée contre vous. Mais, le 15 octobre, votre attitude changea du tout au tout. Pourquoi ? Pourquoi cette soumission, cette humilité soudaines ?

Gilles ne répond pas. Le frère continue :

— Après l'excommunication, le tribunal avait le droit de vous juger comme contumace. Est-ce cela ?

— Non. J'avais déjà accepté mon châtement.

— Espérez-vous apitoyer les juges par votre contrition ? On rapporte que vous avez pleuré, demandé votre pardon à genoux. Sans doute pensiez-vous qu'un si haut seigneur ferait assez en s'humiliant ?

— Ah ! Frère, je ne calculais rien ! J'agissais, comme toujours, selon mes penchants !

— Dites encore.

— J'ai déjà tout dit, et répété ! Mais vous êtes pis qu'un mur, et me meurtrissez ! Vous êtes comme le mur de la vie où je me blesse depuis ma naissance !

— J'accepte votre reproche. Toutefois je veux connaître le motif de votre soumission.

— Ils m'avaient excommunié, chassé de la chré-

tienté, rejeté de la communauté des fidèles, voué à la damnation éternelle...

– Je vous écoute.

– Dans la boue de mes péchés, quand j'étais entouré de mes complices, exposé aux incessantes tentations diaboliques, quand les magiciens me pressaient d'écrire les cédules de perdition, qu'ai-je cédé, promis? Tout, à l'exception de mon âme!

– Et de l'abréviation de votre existence.

– Le soir du 15 octobre, je ne pouvais espérer quoi que ce fût de mes juges. Je compris qu'ils m'avaient amusé de leurs bavardages et de leurs arguties. Que le duc, l'évêque, le vice-inquisiteur, tous enfin, avaient décidé ma perte... Mais qu'ils m'infligeassent la damnation éternelle, outre les peines corporelles et la honte d'une exécution publique, c'était trop! Chacun défend ce qu'il a. Et moi, après ma gloire défunte, mes châteaux vendus, mes bonheurs perdus, il ne me restait que mon âme!

– Et vous avez décidé en conséquence?

– Je me dis que la terre se dérobaît sous mes pas, qu'elle me refusait le droit d'exister, que j'en avais donc fini avec les choses basses et futiles, les mauvaises ruses... Que je n'avais plus rien à attendre des hommes et tout de Dieu... Alors, la vieille tendresse resurgit de mon cœur indigne, avec les souvenirs de mes seuls bons moments : la grâce de ma petite enfance, mon amitié pour les beaux objets et les œuvres habitées par l'Esprit, la pitié que je ressentais parfois pour les pauvres, l'affection que j'avais eue pour Jeanne, d'autres élans secrets... Il m'apparut que je n'avais cessé de me battre contre moi-même et – Oh! cela paraît incroyable, impossible à admettre! – que Dieu n'avait cessé de hanter ma pensée... Tout m'avait déçu et j'avais tout détruit furieusement, parce que Lui Seul pouvait me satisfaire et me combler. Il était le père que je n'avais pas eu, l'aïeul secourable et indulgent. Je revenais vers lui, après un long voyage, fourbu et loqueteux, comme l'Enfant prodigue. J'avais perverti mes dons, mangé mon héritage, mais j'approchais de la

vieille douce maison dans les arbres, avec mes pieds sales, les cernes de la luxure et des maladies invouables, l'âme partagée entre le repentir et le défi, le ricardement et les larmes, plein de regrets déchirants mais aussi d'espérance...

Gilles s'interrompt et se lève. Il ouvre un coffre de cuir où brillent ses insignes de Maréchal. Il en tire un grand crucifix d'ivoire aux mains saignantes, aux pieds déchirés, aux yeux agonisants et l'appuie contre la crédence.

– ... Toute la nuit, je suis resté les bras en croix devant Lui, pleurant mes fautes... Un moment, je me suis assoupi et j'ai fait un songe. C'était la nuit du Golgotha. Sous la peau d'un chien – ou d'un renard – j'approchai du Saint-Bois enfoncé dans les pierres. Les Saintes Femmes gémissaient autour de Marie toute secouée de sanglots. Les Saints Hommes baissaient tristement la tête. Et moi, le museau sur la terre, je passai au milieu d'eux. Je humais l'odeur du sang et levai ma tête bestiale. Je Le vis! Je vis ses pieds tordus et crevés par les clous; le linge qui lui entourait la taille et dont les pans se balançaient sous les branches de la croix. Je vis sa poitrine bosselée par les côtes et fendue par le coup de lance. Et Sa tête chavirée, toute creusée de larmes sous les cheveux épars et les longues épines perçant Son Front. Ce qui demeurait de Son regard, oh! je le vis!...

– Et alors, mon fils?

– Je fis ce que pouvait faire une bête. Je lapai le sang qui ruisselait sur le bois, se perdait dans la poussière. Une joie immense, indicible, m'envahissait! Je me dressai sur mes pattes. J'osai baiser les pieds blessés. Puis, honteux de mon audace, je me couchais sous eux, les soutenant de mon front velu. Et la nuit, mon Père, était pleine de musiques inouïes, de battements d'ailes... Est-ce un nouveau péché d'hérésie? Répondez-moi : est-ce que les bêtes sont de Dieu, même les renards?

– Pourquoi ne le seraient-elles pas, même les renards?

– A l'aube, j'étais vaincu, consentant...

Frère Jouvenel ne réplique rien. Il s'absorbe dans ses réflexions. Puis, en soupirant :

– Cependant, et au cours de la même audience, vous avez une nouvelle fois modifié votre attitude. D'abord vous vous êtes soumis au tribunal, puis, brusquement, vous avez contesté certains chefs d'accusation, et juré sur les Évangiles que vous disiez vrai. Bien plus vous avez incité, par un geste de défi, le promoteur à produire ses témoins, persuadé qu'ils ne vous trahiraient pas!

– Abdique-t-on si facilement sa vie! L'âme renonce; mais la chair se défend, elle obéit à ses instincts obscurs. Lorsque j'avais pour compagnon ce Christ douloureux, l'âme seule parlait en moi, et commandait. Mais quand on me ramena dans la salle de la Tour-Neuve, où étais-je, mon Père? Chez les hommes! Je revenais sur la terre! Au lieu du visage aimé, je me heurtai à ces faces de proie.

– Ces « hommes » ont pardonné vos insultes les plus grossières; ils vous ont réincorporé à l'Église. Comment osez-vous parler d'eux en ces termes?

– Lorsque je les reconnus pour mes juges et sollicitai le pardon de mes offenses, leur stupeur me rendit à mes démons. Je m'en réjouis laidement. Je pensais : « Ils sont hommes religieux, prônent les conversions, se targuent d'éveiller le repentir dans les cœurs les plus endureis, et les voici, devant moi, incrédules ou glacés! J'accepte tout et me punis. Mais eux, n'avancent pas d'une coudée; ils baissent les yeux, me dévisagent à la dérobée, se consultent du regard, flairant un piège, où il n'y a que repentir sincère. Ils supputent et soupèsent, quand je suis là avec ma soudaine et terrible soif de Dieu, mon poignant désir d'échapper à l'Enfer! Jean de Malestroît allonge sa face blême. L'Hôpital tortille sa barbe. L'assistance est interdite et silencieuse. » Je compris qu'ils me préféraient arrogant, affermi dans mes diableries, menaçant encore, c'est-à-dire plus conforme à l'image qu'ils s'étaient faite de moi. Mes larmes subites dérangent l'opinion reçue.

Certains croyaient rêver en voyant le puissant Maréchal de Rais s'agenouiller... Mais, Frère Jouvenel, il n'y avait plus de Maréchal! Il avait cessé d'être au pied de cette croix, dépouillé sa morgue et son orgueil. Il n'était plus qu'un pécheur repentant, plus qu'un homme malheureux... Alors, sentant cette incompréhension de tous, voyant le promoteur se redresser avec un sourire agressif, braquer sur moi son index, moi aussi je suis sorti de l'enchantement. Mon âme s'est tue. J'ai recommencé à ruser avec mes juges. Je me suis rabaissé jusqu'à eux, puisque, à la hauteur où j'étais, ils ne pouvaient m'atteindre. Je suis redevenu leur semblable et leur ennemi. J'ai refait l'anguille entre leurs mains...

Le Frère ne relève pas l'incongruité de ces propos. La dureté et l'épaisseur des juges, il les connaît, aussi bien que leur obéissance, d'ailleurs un peu suspecte, au duc. Il sait que, parfois, sous l'effet de la grâce, les accusés dépassent les accusateurs, et que ces moments appartiennent à Dieu. Gilles dit :

– Je m'accuse de ces mauvaises pensées, mon Père, mais seulement des lèvres. Je n'en éprouve pas de vrais regrets. Personne ne m'avait appris que la grandeur trouve sa récompense dans le dédain... Mais n'est-il pas étrange qu'un criminel parle de « grandeur »?

– Vous étiez plus grand dans cette reddition qu'en vos gloires de naguère. Vous n'aviez plus de seigneuries, ni d'armée, ni de flatteurs, mais vous étiez seigneur de vous-même, et véritable fils de Dieu.

– Alors pourquoi cet ultime mépris, ces ruses?

– Vous l'avez dit; rien ne se fait, ni se défait en un instant. Votre âme vivait, mais les forces charnelles vivaient aussi au fond de vous. Jusqu'au dernier instant, la lutte persiste; le diable rôde autour des créatures et les assaille. Il arrive que les plus saints d'entre nous soient tourmentés de la sorte au milieu de leur agonie.

– J'ai peur qu'en allant au supplice, il ne me tente de nouveau. J'ai peur d'avoir des pensées horribles. Le duc assistera à mon exécution. J'ai peur de le haïr,

car, si coupable que je sois, il m'a trahi; ma mort le débarrasse et l'engraisse.

– Les mauvaises pensées sont comme les mouches dans les yeux des chevaux; elles n'ont pas plus d'importance. Chassez-les promptement, mais ne vous alarmez pas outre mesure. Aimez Dieu. Remettez entre Ses mains votre âme meurtrie, et votre corps terrestre. oubliez-le,

– Est-ce tout, mon Père?

– Non, Monseigneur. Je vous poserai encore deux questions.

CONDAMNATION DE GILLES

Poursuivant sa relation, Elwen écrit :

« ... Cependant le promoteur ne pouvait se satisfaire de cet aveu global. Il reprit l'interrogatoire par son début, détaillant chaque article. Gilles qui paraissait s'abandonner à son destin, se ressaisit. S'il admit la plupart des accusations, il nia farouchement avoir évoqué les démons. Toutefois il reconnut s'être adonné à l'alchimie en compagnie de deux Lombards, Antoine de Palerne, François Prelati, et d'un orfèvre parisien. Il affirma qu'expérimentant cet art, il était parvenu à congeler le vif-argent et que, sans la visite inattendue de Monseigneur le Dauphin Louis, il eût probablement réalisé le Grand-Œuvre. A ce moment, il y avait comme un défi dans son attitude et sa voix. J'eus le sentiment bien net qu'il jouait avec ses juges et côtoyait l'abîme en se flattant de n'y pas tomber. Ceux-ci le ramenèrent habilement au chapitre diabolique. Il s'irrita, mais parvint à se maîtriser suffisamment pour ne pas insulter derechef le tribunal. Il réitéra fermement ses dénégations et commit l'imprudence de s'en remettre aux témoignages de ses familiers. Bien plus, il offrit de subir l'épreuve du feu, au cas où les témoins prouveraient qu'il avait évoqué le diable, pactisé avec eux et pratiqué les oblations d'enfants.

« Le promoteur jura sur les Saintes Écritures qu'il n'avait en rien calomnié Gilles. Ce dernier jura qu'il disait vrai, en touchant aussi le Livre saint.

« Ce que voyant, le promoteur traduisit les témoins, à savoir Henriet Griart, Étienne Corrillaut dit « Poi-

« tou », chambriers de Gilles, François Prelati, prêtre et magicien, Eustache Blanchet, autre prêtre, Perrine Martin dite « La Pellissonne », ainsi que Tiphaine Branchu, deux des pourvoyeuses d'enfants. Ils parurent dans leurs chaînes, pâles et défaits à l'exception de Prelati. Après qu'ils eurent prêté serment, l'évêque demanda à Gilles s'il désirait les interroger lui-même. Il répondit que non, qu'il se fiait à la discrétion des enquêteurs. Pour cette journée, ce fut tout.

« Le 16 octobre, puis le 17, Prelati, Henriot, Poitou, Blanchet et les autres furent successivement entendus. De leur interrogatoire, je ne sais rien. Mais la suite montrera que leurs témoignages furent assez explicites pour enlever à Gilles ses derniers moyens de défense. Le 19 octobre, quinze autres témoins furent cités : médecins, apothicaires, professeurs et marchands, tous notables de Nantes. Selon ce que j'ai pu savoir, ils attestèrent sans désaccord ni différence que la rumeur générale accusait Gilles d'éborgements de jeunes enfants, de sodomie, d'évocations démoniaques, d'oblations sanglantes et d'autres scélératesses accomplies de façon « inique et perverse ».

« Le 20 octobre, toujours à l'heure de tierce, et devant une affluence accrue car le procès était sur toutes les langues et chacun (même les laboureurs des lointains villages) en voulait recueillir sa part, Gilles comparut de nouveau.

« L'évêque lui demanda : « Désirez-vous donner ou proposer quelque chose d'important pour votre salut et la justification de vos crimes ? » Gilles répondit que non, qu'il s'en rapportait à ses précédentes déclarations. Le promoteur, comme c'était son rôle, revint à la charge. Cependant il suggéra au tribunal d'assigner à Gilles un délai « pour voir publier les témoignages déposés contre lui ». Gilles répondit que ce n'était pas nécessaire, « attendu ce qu'il avait avoué et ce qu'il avait l'intention d'avouer ». L'évêque lui demanda s'il n'avait vraiment rien à dire contre les témoins cités par le promoteur. Il répondit que non. Alors le promoteur déclara : « La confession du seigneur Gilles, les dépositions for-

mulées en présence des honorables juges, ne me paraissent pas suffisantes. Je demande au tribunal d'infliger la question ou la torture à l'accusé, afin d'élucider et de scruter plus amplement la vérité. » Cela fut accordé. Quant à Gilles, il reçut cette nouvelle avec indifférence.

« Mais, le 21 octobre, quand il se trouva devant les instruments de supplice, dans la salle basse du château, il supplia les juges de différer et promit de faire des aveux complets. Il demanda que le tribunal religieux fût représenté (pour cette confession hors jugement) par l'évêque de Saint-Brieuc, et le séculier, par le président Pierre de l'Hôpital.

« A deux heures de l'après-midi, le Juge universel, Monseigneur de Saint-Brieuc, Jean Labbé, capitaine du duc, et son écuyer Yvon de Rocerf, ainsi que le clerc Jean de Touscheronde, entrèrent donc dans la chambre de Gilles, comme il avait été convenu. En dépit de mes efforts, je ne pus rien apprendre de plus sur la confession qu'ils entendirent, sinon qu'elle fût spontanée, libre et douloureuse et que Gilles fut confronté avec François Prelati, son principal complice. Au surplus cette confession fut répétée, amplifiée et précisée dès le lendemain, 22 octobre, en séance publique, avec une grande contrition de cœur, une amertume sans pareille et une violente effusion de larmes. Quand il eut achevé, il déclara : « Pour que cette confession très horrible reste dans la mémoire des hommes, dont la plupart ignorent le latin, je demande qu'elle soit publiée en langue vulgaire, afin que s'en accroisse ma honte et, s'il se peut, que j'en obtienne plus facilement l'abolition de mes fautes. » Ensuite, il exhorta les parents à s'inspirer de son triste exemple, en sorte que leurs enfants ne tombent pas en de semblables erreurs, leur recommandant de les bien instruire et de ne pas hésiter à les punir selon leurs manquements.

« Puis, interrogé par le promoteur, il ne fit aucune difficulté pour avouer et préciser ses péchés sodomiques sur des enfants vivants, mourants ou déjà morts; les supplices qu'il leur infligeait; la délectation qu'il éprouvait à les démembrer, les étriper et les saigner comme

des chevreaux. Je ne m'étendrai pas sur ces monstruosités. Je dirai seulement qu'entre plusieurs jeunes têtes mortes, alignées sur la cimaise de la cheminée, il élisait la plus belle et la baisait aux lèvres!

« Il reconnut avoir fait extraire les ossements de ses victimes d'une tour de Champtocé; les avoir fait transporter et brûler à Machecoul. De leur nombre, il était incapable de se souvenir.

« Il avoua les pratiques de magie noire, les sorcelleries, les offrandes au diable dénommé Barron, ami de Prelati, les cédules signées de son sang, l'oblation infernale du cœur et des yeux d'adolescents sacrifiés aux démons.

« Il avoua qu'il avait tué postérieurement à la lettre d'inculpation de l'évêque de Nantes.

« Enfin, la bouche sèche mais les yeux mouillés de larmes, il dit : « J'implore la Miséricorde et le Pardon de mon Créateur, du Très Saint Rédempteur. La miséricorde et le pardon des parents et des amis de ceux que j'ai si cruellement massacrés. La miséricorde et le pardon de ceux que j'ai pu léser, absents ou présents. Je demande à tous les fidèles et aux adorateurs du Christ le secours de leurs dévotes prières. » Puis il s'abandonna à une affliction sincère et parut s'extraire de sa propre personne. Le promoteur cessa de le tourmenter; il se déclara satisfait par la confession, les aveux, les réponses et le repentir de Gilles, et pria simplement le tribunal de fixer une date pour le prononcé des sentences.

« Le 23 octobre, le tribunal séculier, siégeant au Bouffay, condamna les chambriers Henri et Poitou à être pendus et brûlés.

« Ce jourd'hui, le 25 octobre fut le dernier du procès. La cour ecclésiastique se réunit à l'heure habituelle, dans la grande salle de la Tour-Neuve, sous la présidence de Monseigneur de Malestroit et du vice-inquisiteur, en présence de tous les juges, enquêteurs, scribes et notaires ayant pris part aux débats. La foule était encore plus dense que précédemment. La garde, toujours placée sous les ordres du capitaine Jean Labbé, avait été renforcée.

« A l'instigation du promoteur et selon la procédure en vigueur, la cour rendit deux arrêts :

« L'un qui déclarait Gilles coupable de perfide apostasie, d'horribles évocations de démons, et l'excommuniait de ce chef.

« L'autre qui le déclarait coupable d'avoir commis et méchamment perpétré le vice contre nature, selon la pratique sodomique, et l'excommuniait de nouveau.

« Gilles retomba à genoux et, mains jointes, avec des larmes abondantes et de profonds soupirs, supplia d'être réincorporé à l'église et absous de la double sentence d'excommunication. Pour l'amour de Dieu, l'évêque et l'inquisiteur lui donnèrent cette absolution et désignèrent le Frère Jouvenel, des Carmes de Ploërmel, pour l'entendre en confession secrète. Après quoi, l'Église ne pouvant rien ni pour ni contre lui, le remit au bras séculier.

« Il fut aussitôt conduit au Bouffay, distant de la Tour-Neuve de deux traits d'arbalète. Le capitaine Labbé et ses hoquetons l'escortaient, ayant reçu mission de le protéger au besoin contre la foule. Mais celle-ci fut saisie d'un inexplicable respect devant ce criminel qui s'avavançait vers le déshonneur et la condamnation, le chapelet aux doigts, l'air absent, et perdu dans ses prières. Les cris de mort se figèrent sur les langues. Une espèce de grandeur désolée auréolait ce misérable. Les gardes eux-mêmes marchaient à son pas.

« Au Bouffay, la salle était comble. Dès que Gilles fut annoncé, le tumulte s'apaisa. En bien des regards, la compassion se substitua bientôt à la haine. Mais lui ne voyait rien, ne regardait rien.

« Il répondit docilement aux questions du Juge universel et répéta sa confession, mais en l'abrégé. Les magistrats unanimes furent d'avis qu'il méritait la mort. Un débat s'éleva, en vérité pénible, sur la manière dont il la souffrirait. Finalement ils convinrent qu'il serait pendu et brûlé. Pierre de l'Hôpital lui dit : « Criez merci à Dieu et préparez-vous à mourir en bon état, avec beaucoup de regrets d'avoir commis de tels crimes. La sentence sera exécutée demain à onze heures. »

« Gilles s'était levé pour l'écouter. Il répondit : « Je remercie Dieu, et je vous rends grâce, Seigneur Président, de m'avoir notifié l'heure de mon trépas. Henri et Poitou, mes chambriers, ont commis avec moi ces énormes et horribles crimes et, eux aussi, ont mérité la mort. Je demande qu'ils soient exécutés le même jour et à la même heure que moi, et de mourir avant eux. S'il en était autrement, ils imagineraient que je reste impuni, alors que je suis le principal coupable puisque j'ai occasionné leurs méfaits, exigé qu'ils se perdissent pour me servir. Ainsi pourrai-je, comme c'est mon devoir de maître, les exhorter à bien mourir et les reconforter en les entretenant de leur salut. Sinon je redoute qu'ils ne désespèrent. »

« Cette supplication émut Pierre de l'Hôpital. Il dit qu'il en serait selon les désirs de Gilles. Tout semblait résolu et dénoué, quand, chose inouïe, une façon d'entretien s'établit entre le Juge et le condamné, un dialogue âpre et poignant dans sa simplicité sereine. Gilles demanda que son corps ne fût pas entièrement réduit en cendres, ni dispersé selon la coutume. Le Juge lui promit qu'on le retirerait du feu, après que celui-ci l'aurait embrasé et ouvert; qu'il serait placé dans une bière et inhumé en telle église qu'il choisirait. « Notre-Dame des Carmes de Nantes », répondit Gilles, ce qui fut accepté. Il semblait, à cet instant, que deux hauts seigneurs parlèrent ensemble, arrêtant les détails d'une cérémonie quelconque ou de l'exécution d'un tiers! Gilles demanda : « Puis-je solliciter une dernière faveur? Voudrez-vous prier Monseigneur l'évêque de prescrire une procession générale, afin d'obtenir de Dieu qu'ils nous maintiennent en bon espoir de salut? » Pierre de l'Hôpital promit d'accomplir cette démarche. Deux ou trois cris de « Miséricorde! Grâce! » partirent du fond de la salle. Gilles ne parut pas les entendre. Il s'était renfoncé dans ses prières et méditations. Et tous rentrèrent dans leurs maisons, nantis d'un fort souvenir, mais pensifs et plus troublés qu'ils ne le montraient... »

LA FIN DE LA NUIT

GILLES et FRÈRE JOUVENEL :

– Oui, Monseigneur, nonobstant vos efforts pour m'éclairer, deux points me restent obscurs. J'aperçois bien votre lassitude, et plus encore votre désir de prier. Cependant je vous demande de me répondre.

– Si je le peux!

– Je crois que vous le pouvez... Lorsque vos juges ont décidé de vous infliger la torture, ou la question, afin d'obtenir de vous des aveux plus amples, vous avez imploré un délai. Pourquoi? Beaucoup ont pensé que vous reculez devant la souffrance. Ils disaient : « Monseigneur de Rais suppliciait des innocents, mais la vue des chevalets le rebute. Il s'aime comme une femme, et boit sa honte. » Je suis à la vérité sans opinion là-dessus, mais je vous écoute. Redoutiez-vous réellement qu'on abîmât votre corps?

– Tout à l'heure je pendrai au bout d'une corde. Je serai embrasé et ouvert par le feu. Non seulement je ne crains pas ce supplice, mais l'attends et le souhaite.

– Maintenant, Monseigneur! Mais, le 21 octobre, étiez-vous dans les mêmes dispositions? Que le bourreau et ses instruments vous aient effrayé, cela serait humain.

– Non, mon Père! Je jure que non! Je n'ai pas « imploré » mes juges de m'épargner la torture; j'ai sollicité un délai, afin de préparer mes aveux, de bien rassembler mes souvenirs. Sous les sangles ou dans les brodequins, j'aurais avoué n'importe quoi, ou blasphémé.

— Admettons. Cependant vous n'aviez pas à contraindre tellement votre mémoire, ni à polir un plaidoyer en défense, mais à confesser vos fautes aussi exactement et complètement que possible.

— Je voulais m'imposer cette humiliation, non qu'elle me fût arrachée par la douleur. Les aveux d'un supplicié sont souvent outrés, presque toujours suspects. Les crimes dont il se charge, on ne sait s'ils lui sont réellement imputables, si le délire que provoque la souffrance ne l'a point égaré. Je voulais tout avouer, ne rien laisser dans l'ombre, mais cela librement : pour mieux me rapprocher de Dieu et commencer mon expiation. Or mon orgueil se rebellait encore... Comprenez-moi ! Ce n'était pas une lâcheté de ma part, mais un sursaut de courage : puisque j'avais été jusqu'au bout du péché, je devais aller au bout du repentir et de la honte, mais volontairement.

— Je vous comprends, et vous approuve. J'ai vu, hélas ! condamner trop d'innocents pour ignorer que la torture est mauvaise auxiliaire de la justice, et sans profit pour les âmes pécheresses.

Puis Frère Jouvenel se tait. Ce qu'il va tenter maintenant est le plus difficile, le plus lourd de périls. Une fausse manœuvre peut renverser le fragile édifice de la grâce, changer le repentir en colère, l'amertume en dérision, et rouvrir la porte aux démons. Pourtant le carme ne peut s'en dispenser. La réponse de Gilles, après tant de vaines paroles, d'élan véridiques et d'inconscientes dérobades, sera la vraie pierre de touche de cette âme. Ce risque ultime, le Frère l'assume. Il dit, avec un son de voix bizarre, une expression ambiguë :

— Tel croit mourir qui se sauve in extremis. Tel malade reçoit l'Extrême-Onction qui se rétablit miraculeusement. Tel criminel se prépare à mourir, mais, au pied du gibet, il reçoit sa grâce, parce que son repentir a ému les juges ou que le prince use de son droit et le retire des mains du bourreau. Cela s'est vu... Naguère, Monseigneur de Rais, vous avez largement contribué à la délivrance de notre duc, prisonnier des

Penthièvre. Vous avez, au temps de Jeanne, aidé le roi à reconquérir son royaume. Vous êtes si haut, vos services sont si nombreux et éminents que, peut-être le duc Jean se souviendra de vous, de votre ancienne et superbe amitié. Peut-être Sa Majesté le roi, en raison de votre dignité de Maréchal de France, enverra-t-elle un ordre exprès...

Et il scrute, passionnément, le visage de Gilles où ne s'allume aucune espérance, mais qui se crispe et blêmit. Il insiste pourtant :

— Si l'on vous graciait, Monseigneur ?

Mais l'autre s'attrape la tête à deux mains et crie :

— Non ! Non ! Je veux expier ! Je suis prêt ! Je veux m'en aller ! Traverser le peuple jusqu'à la potence et mourir !... Père, ce n'est pas vrai ? Vous me tentez ? C'est mal à vous, car je veux souffrir l'étranglement et la brûlure des flammes, quitter cette charogne de corps !... Par avance, je refuse tout privilège et récuse cette grâce !

— Pourquoi, mon fils ?

— Si je vis, que deviendrai-je ? Prisonnier de mes souvenirs ! Prisonnier de cette chair corrompue de péchés, exigeante et sournoise. Je succomberai de nouveau au démon. Pitié pour mon âme ! Elle aspire à la honte publique et au supplice... Père, vous ne répondez rien ? Que savez-vous ?

— Je sais ce que je voulais savoir et qu'à présent je puis vous absoudre. Mettez-vous à genoux mon fils...

PIERRE DE L'HOPITAL :

Dans leur beau lit sur piédestal, le Juge universel et sa femme sont côte à côte. Ils n'ont point tiré leurs rideaux, en sorte que la lune éclaire encore la barbe de Pierre étalée sur la blancheur du drap, les épaules et les bras de son épouse. Leurs yeux sont ouverts et s'entre-regardent.

— Pierre, ne pouvez-vous dormir ? demande-t-elle. Quelles pensées vous agitent ainsi ?

Il répond :

– C'est la première fois que je condamne un homme sans comprendre le mobile de ses crimes. Pour les uns, c'est le vol. Pour d'autres, les haines religieuses ou politiques. Pour d'autres, une passion dévorante. Mais lui, j'ignore ce qui le poussait. Quand je l'ai interrogé là-dessus, il a dit, avec une conviction entière : « Hélas, Monseigneur, vous vous tourmentez, et moi avec. Vraiment il n'y avait nulle autre cause, aucune autre fin ni intention, sinon ce que je vous ai dit : et je vous ai dit de plus grandes choses que celle-ci, et assez pour faire mourir dix mille hommes. »

– Qu'allez-vous chercher, mon ami? Il tuait par vice et délectation.

– Peut-être. Mais si c'était pour une cause de maladie, s'il agissait sous l'effet d'une tare irrémédiable, ou d'une sorte de folie, quel sens aurait l'exécution de demain?

– Pendant que vous y êtes, sollicitez sa grâce!

– Je ne le ferai point; il faut que de telles créatures disparaissent. Cependant l'énigme de ce caractère m'irrite et m'inquiète. Les extravagances qu'il a commises, l'émotion qu'il montre, cette facilité de larmes, ne sont point d'un homme normal... Ajoutez à ces choses que le duc est passionné contre lui. Il m'a presque reproché de lui avoir accordé une sépulture et la faveur de cette procession.

– Que craint-il? Un retournement de l'opinion?

– Il le méprise et, déjà, répartit ses dépouilles, ce qui me semble prématuré, et m'étonne.

– Bref, vous regrettez d'avoir condamné ce monstre?

– Certes non. Cette fin, il l'a spontanément recherchée et provoquée. Certains juges ne pouvaient admettre qu'un seul homme eût perpétré tant de crimes et pour rien! Cette énormité les dépassait.

– Cependant il a reconnu, proclamé, répété qu'il avait agi sans le concours ni le conseil de personne? Je ne vois pas de mystère là-dedans. C'était le plus scélérat des hommes, entouré de chenapans de son choix, de pervers et de démoniaques. Je ne lui trouve aucune excuse.

– C'était aussi une nature insaisissable et diverse, et grande à sa manière... L'opinion de Monseigneur le duc me déconcerte. Il prétend que Gilles n'a pas arrêté de se comporter en bête professionnelle. Qu'il a fait, par un tour de force extraordinaire, « une moralité » de ses aveux dégradants. Qu'il jouait un rôle : celui du criminel repentant. Et qu'il a demandé cette procession pour conférer plus d'ampleur et d'accent à sa mort, offrir au peuple et s'offrir à lui-même un spectacle encore plus fastueux que celui d'Orléans. « Cette mort infamante, il l'a requise; il s'en délecte par avance. Elle lui tient lieu de tout et explique sa conversion. » Ce sont les propres paroles du duc. Heureusement l'évêque était là pour les démentir, et attester la sincérité des remords de Gilles. Cependant je ne sais que penser.

– Quoi qu'il en soit, mon cher seigneur, la cause est entendue et vous gagneriez à dormir.

GILLES :

Il est prosterné au pied de la croix. Il en humecte le bois de ses larmes. Des hoquets soulèvent son large dos.

– Père, Père, pourquoi étais-je ainsi? Ai-je commis ces actions abominables? J'ai tout insulté, bafoué, souillé, même moi! J'ai craché sur tout. Je n'ai rien à invoquer pour excuse, sinon mes infidélités, ma barbarie, mon orgueil insensé, mes trahisons.

– Mais Lui, vous ne l'avez jamais réellement trahi, ni renié. Malgré vous, vous lui restiez fidèle.

Pour la dixième fois, ou plus, Gilles répète :

– Pourquoi a-t-il permis que j'existe, et, s'il le fallait, n'a-t-il pas interrompu mes crimes? Il pouvait guider la flèche, me livrer aux Anglais, comme Jeanne... Pourquoi ce long chemin de vilénies?... Ah! Père, enlevez ce poids qui m'étouffe!

– Tout ce que Dieu fait, c'est par Amour. Tout ce qu'Il permet a un but et une signification qui nous

échappent. Il vous a tout donné, pour tout vous retirer. C'est judicieusement qu'il a permis aux démons de vous tenter, pour, en fin de compte, changer votre orgueil en cette honte, cette vanité de votre personne en humilité.

– Mais ces crimes affreux, ces pactes que je signais de mon sang?

– Il abandonne aussi les saints dans le désert. Tout ce qu'il donne, tout ce qu'il refuse, est nourriture de l'âme.

– L'Enfer et la luxure, le mensonge et les raffinements de cruauté?

– Pour tuer en vous cette luxure, cette duperie de vous-même et cette rage!

– Ma folie de puissance? Mon perpétuel défi?

– Pour vous rendre votre âme!

– Ah! Que cela est difficile à saisir!

– Ne cherchez pas. En Dieu, tout est mystère, même sa dureté apparente et son silence...

Nulle lumière ne brille plus sur les façades, hormis à quelques rares fenêtres du palais ducal. Dans ses courtes brodées, près de son épouse sage, le Juge universel a fini par trouver le sommeil. Le commissaire Elwen a rejoint la sienne, ayant achevé son rapport au roi. Thomas-l'Enlumineur repose dans un beau lit dont il a naguère sculpté les panneaux; son disciple Raoulet dort dans la chambre voisine. Il y a déjà longtemps que Guillemette-la-Drapière a cessé son bavardage et partage la chambre de ses vieilles cousines. L'aubergiste du Croissant Bleu a fermé ses portes et ses volets, soufflé ses chandelles et serré dans un coffre ses belles cartes peintes sur parchemin avec la recette de la journée; les buveurs se sont dispersés par la ville; les pensionnaires ont regagné leurs logements et tous, même Peronne Loessart, prennent un juste repos. A l'hôtel de la Suze, le frère de Gilles a enfin congédié le rusé petit notaire dépêché par les Laval; Dame Catherine a succombé à la fatigue; les prières ont expiré sur ses lèvres. Même Henri et Poitou, enchaînés dans leurs fosses, ont momentanément oublié leurs angoisses. L'habile Prelati a cessé son monologue intérieur. Et sans doute, dans son auberge de Vannes, le perfide

Sillé oublie-t-il ses inquiétudes, n'entend-il plus de bruits suspects... La ville dort. Cependant les soldats vont et viennent sur le chemin de ronde; ils soufflent dans leurs doigts engourdis, comme le triste Briquerville en haut de sa tour de guet, attendant que la nuit finisse. Des chariots continuent de rouler, de plus en plus nombreux, à travers la campagne. Et la jeune folle du Croissant Bleu, assise sur ses couettes, les coudes aux genoux, chantonne doucement :

*C'est là-bas par-dessous l'olive,
Je mèn'rai ma très douce amie!
Fontenelle y courait jolie
Au Charolais.
Je mèn'rai ma très douce amie
Val les prés...*

– Ah! s'exclame Gilles, j'ai grande espérance soudain! J'aime ce que Dieu m'inflige. J'adore Ses desseins. Et Frère Jouvenel :

– Prions, maintenant.

– Oui, prions ensemble...

Les bras en croix, aplati la face contre le sol, Gilles commence le Pater, d'une voix vibrante.

Dehors, la nuit se retire doucement. Elle est toute grise sur le fleuve, piguélée d'astres blancs qu'elle emporte avec elle peu à peu. La lune s'en est allée vers l'autre bord de l'horizon, pâissante et perdant son contour. Les chariots se rapprochent de la ville. Une clarté se forme sur la Loire. Les façades sortent de l'ombre, timidement, montrent leurs cheminées et leurs croisillons. Autour des trois gibets qui se dressent sur la rive gauche, le pré est déjà noir de monde; quelques-uns ont pris leur place dans les arbres. Des mouettes piquent vers l'eau et remontent avec un poisson brillant dans le bec. Les premiers oiseaux chantent la venue du jour.

L'EXÉCUTION DE GILLES

A neuf heures, toutes les cloches s'ébranlent, du gros bourdon de la cathédrale battant en glas aux tintements saccadés de ses filles mineures, celles des églises de quartier, des chapelles monastiques et des oratoires privés. Il n'y a pas un nuage. Le ciel s'étend au-dessus des toits comme une grande pièce de soie, d'un bleu d'enluminure, avec, en son centre, la grosse escarboucle du soleil. Les têtes s'inscrivent dans les fenêtres. Les silhouettes s'alignent devant les portes et les tablettes des boutiques. En habits de fête, multicolores, les enfants se tiennent par la main; les parents se donnent le bras. La fraîcheur de l'air matinal rosit les visages. La cité, jusque là muette, se transforme en une fourmilière immense. Dans toutes les rues on s'interpelle, on court, on s'agrège en groupes compacts. Des cavaliers mettent pied à terre. Des femmes descendent en hâte, gourmandées par leurs époux, ajustant leurs épingles, assurant leurs hautes coiffes ailées et leurs bonnets de velours. Les chiens aboient joyeusement. Les mouettes, intriguées par cette animation insolite, rasant les ardoises, tournent sans fin dans la lumière. Vraiment il fait si beau que les rires viendraient aux lèvres, avec les chansons, si les cloches ne coulaient cette voûte sonore sur la ville, ne rendaient aux esprits la gravité convenable. On s'assemble autour d'un colporteur qui vend des images où Gilles est figuré dans sa cuirasse fleurdelysée, où son histoire est retracée en dix quatrains. Un chanteur de carrefour égrène la complainte lamentable de « La Barbe-Bleue », cependant qu'une grande fille échevelée va de

l'un à l'autre en tendant sa sébille et que les coupeurs de bourse s'emploient discrètement. Les pâtisseries exposent leurs petites galettes vernies de beurre. Les tavernes regorgent et les langues mènent leur train, mais sans méchanceté. Quelques-uns se fauillent, d'un pas alerte, jusqu'à la cathédrale, pour voir où les choses en sont et renseigner les autres. Il y a les tièdes et les indifférents, les retardataires et les retardés par nécessité professionnelle. Mais, depuis l'aube, les nefes regorgent d'orants et de psalmodiants qui demandent à Dieu le salut de Gilles, ainsi que les en a priés l'évêque : ceux-là mêmes qui étaient les plus acharnés à demander son châtiment. Mais l'époque est ainsi, si loin de la nôtre, cependant si proche ! On rit en larmes ; on aime comme on hait ; on va sans cesse d'une exagération à l'autre. Temps généreux où la grande douleur d'un criminel suffit à retourner l'opinion, change en pitié l'appétit de vengeance ! Où le condamné n'est pas abandonné à une solitude aveugle, mais rentre dans le troupeau, redevient un frère en péril de mort. Cette âme va, dans un instant, aborder son éternité. On comprend l'angoisse qu'elle éprouve. Chacun veut l'aider, pensant à sa propre mort. A beaucoup, le supplicé apparaît comme un mort privilégié, car Dieu lui a laissé le temps de se repentir. Il n'est pas comme ceux que les démons saisissent au coin d'une rue ou dans les chemins déserts. Ce qu'ils voient en lui, n'est plus qu'une âme qui va paraître devant Dieu. Bien sûr ces choses, naguère évidentes, nous ne les comprenons plus, ou si mal !... Ce sont les meilleurs qui se pressent entre les piliers de la cathédrale et prient d'un cœur fervent depuis la pique du jour, mis à part les malades qui prient dans leur lit et les mères qui ont une nichée à laver, peigner et habiller. Les autres sont gens de peu. On excuse à peine les marchands préférant un petit gain aux grands avantages spirituels. Mais toujours, et toujours, des cavaliers et des piétons arrivent dans la ville, se répandent par les rues, encombrant les ponts...

Enfin, les grandes portes de la cathédrale s'ouvrent,

pesamment. Le cortège se forme sur le parvis, s'ébranle. On se montre l'évêque dont la mitre brille de tous ses ors. Il porte un ostensor contenant un morceau du vrai Saint-Bois, sur le passage duquel on s'agenouille et on se signe. Il est précédé de son clergé, des crucifix voilés de crêpe; suivi par la cour de Bretagne entourant Monseigneur le Duc, la duchesse et les Grands Officiers : Geoffroy Le Ferron, son trésorier, Pierre de l'Hôpital, Juge universel, Arthur de Richemont, connétable de France. Derrière sont les magistrats dans leurs robes d'écarlate bordée d'hermine. Puis les seigneurs de la contrée. Puis les échevins et les confréries avec leurs bannières. Ensuite, les amis et les parents des victimes de Gilles et, derrière eux, la famille du condamné : son frère, René de la Suze et ses familiers, sa femme Catherine de Thouars, vêtue de blanc en signe de deuil parmi cinq autres Dames, les domestiques de sa Maison : Thomas-l'Enlumineur (et Raoulet), Guillemette-la-Drapière, etc... Et après, cette foule qui grossit toujours car, à chaque rue que traverse la procession, à chaque carrefour, les retardataires se joignent à elle. Hâtivement, les marchands rabattent leurs volets, verrouillent leurs portes et s'agglomèrent à l'immense file. Des milliers de voix espèrent ou se lamentent, guidées, soutenues, de distance en distance, par des moines prêcheurs : et ceux-ci, quand expire l'énorme bourdonnement, attaquent une nouvelle strophe du Miserere ou du Dies Irae. Les enfants se serrent contre les jupes de leurs mères. Les vieillards battent de la canne et cherchent le souffle de leurs vingt ans. Les petites croix se balancent au bout des grains d'ambre et des olives de pèlerinage. Les adolescents s'efforcent d'imiter la voix pleine des adultes. Chacun va de la sorte, dévidant ses prières, exhalant sa foi et suppliant pour Gilles :

*Dies Irae, dies illa
Solvat sæclum in favilla
Quantus tremor est futurus,
Quando judex est venturus...*

Et lui, dans sa chambre de la Tour-Neuve, après cette si longue et brûlante nuit, tant d'aveux, de prières et de larmes, après cette plongée en soi et cet envol vers la pureté, il aperçoit cette multitude. Les mots de la Bonne Mort montent jusqu'à lui, traversent son cœur bouleversé d'émotion, l'atteignent au noyau de l'âme, à la fibre la plus sensible, la plus enfouie et la plus inaccessible de son corps, et remplissent ses yeux de larmes.

— Ah! dit-il, je pouvais être aimé!

Et le carme, qui ne l'a pas quitté de la nuit, l'a aidé de toute sa force mystique à franchir ce mauvais cap, et reste près de lui selon sa promesse, répond :

— Vous l'êtes, Monseigneur. Jamais vous ne le fûtes autant qu'aujourd'hui, même à Reims, même à Orléans. Jamais vous ne l'auriez été davantage.

La clef tourne dans la serrure. Jean Labbé se présente, avec les gardes chaperonnés d'hermine :

— C'est l'heure, Monseigneur de Rais.

Gilles salue courtoisement le capitaine, puis, sans faiblesse, sans jeter un regard sur cette chambre où il a vécu ses derniers jours, il descend l'escalier. Il a refusé ses gants et ses colliers de noblesse. Il tient contre lui le crucifix de cuivre de Frère Jouvenel : celui-ci le lui a donné; Gilles ne recevra pas d'autre présent en ce monde, mais c'est le plus précieux. En bas, il retrouve Henri et Poitou, désentravés mais éperdus d'angoisse. Il les console de son mieux. L'évêque passe sous son dais. Gilles s'agenouille. Il voit le duc et s'étonne de ne ressentir aucune haine. Il voit les juges, le vicaire de l'inquisiteur et le promoteur impitoyable priant pour lui. Quand passent les pères et les mères, il baise le crucifix. De nouveau, quand il reconnaît, parmi les six Dames blanches, sa femme Catherine. Avec une lenteur de songe, le cortège se déroule tronçonné par les moines et les porteurs de bannières...

*... Lacrimosa dies illa,
Qua resurget ex favilla,
Judicandus homo reus...*

Les dures paroles ne troublent pas sa paix. Pour lui, elles sont ailées de confiance et d'espoir. Le carme l'observe cependant avec un peu d'inquiétude : devant pareille affluence, Gilles ne va-t-il pas succomber à l'orgueil, s'oublier jusqu'à admirer l'incomparable ordonnance de cette cérémonie, lui qui a dévoré une fortune pour entretenir la plus somptueuse des collégiales ? Le démon va-t-il s'infiltrer dans cette âme si bien préparée, par le biais de la vanité ? Mais Gilles emboîte le pas des derniers orants, entonne d'une voix frémissante :

*Requiem æternam dona eis,
Domine : et lux perpetua
Luceat eis...*

Il entraîne ses chambriers, Frère Jouvenel, les hommes de garde. Il serre contre sa poitrine le crucifix de cuivre, et par instants, pose sur lui ses lèvres naguère luxurieuses et blasphématrices. Alors, enfin rassuré, le carme s'abandonne à son penchant qui est d'adorer le Seigneur. Ainsi, coude à coude avec Gilles, franchit-il le pont sur la Loire. L'eau lumineuse est constellée de navires et de barques dont les oriflammes sont déployées. Mais le frère ne regarde rien ; il est l'auxiliaire des anges ; il appartient à ce monde où le ciel et l'eau se mêlent dans une lumière plus vivante, plus bruisante que les têtes et les voix humaines.

Au-delà du pont s'étend le pré de Biesse, vaste espace bordé de chaumines et d'arbres roussis par l'automne. La foule y est si compacte que les soldats ont à grand'peine ménagé l'allée qui mène aux gibets. Ceux-ci s'élèvent, tout noirs et sinistres, au-dessus des fagots. Gilles s'avance, sans hâte mais d'un pas ferme, jusqu'à eux. Tous le regardent, saisis par son courage et la véhémence de sa foi. Ils écoutent ses prières et lui répondent avec une ferveur qu'ils s'efforcent de rendre égale à la sienne.

Le capitaine Labbé lui touche le bras, respectueusement. Gilles aperçoit les fagots, les potences avec leurs

cordes pendantes. Il n'a pas un tressaillement. Henri et Poitou défaillent et gémissent. Il leur dit :

– Soyez forts et vertueux, mes amis. La peur que vous ressentez est une tentation démoniaque. Ayez grand regret et parfaite contrition de vos fautes, mais aussi totale confiance dans la miséricorde de Dieu. Il n'est si grand péché qu'Il ne puisse pardonner dans Sa bonté et Sa bénignité, si vous vous repentez d'un cœur sincère et persévérant.

Mais eux, les genoux tremblants, continuent à se lamenter :

– Monseigneur ! Monseigneur, où sommes-nous ?

Il répond :

– Dieu est plus prêt à vous accorder Son pardon et à vous recevoir en Sa miséricorde, que vous ne l'êtes à le demander. Remerciez-le de vous avoir donné un tel signe de Son amour ! Il a voulu que nous mourions dans la plénitude de notre force et de notre mémoire, quand il aurait pu permettre que nous mourions sans confession et soyons châtiés soudainement de nos méfaits. Au contraire, Il nous a donné une telle ardeur, un tel amour de Lui, et un tel remords que nous n'avons pas à craindre de mourir. La mort est un petit trépas sans lequel on ne peut voir Dieu dans Sa gloire.

Ils le remercient humblement. Ils lui baisent les mains. Ils redisent la confiance qu'ils ont dans le Pardon de Dieu, leur espoir d'aller en paradis. Ils le prient de veiller à lui-même. Gilles se met à genoux, élève ses mains jointes sur le crucifix. Jusqu'aux maisons, le silence s'établit. Les torches seules, que portent les aides du bourreau, le traversent de leurs crépitements. La voix de Gilles, tous, à cet instant, la peuvent entendre :

– O Dieu, je vous demande pardon. Ne me punissez pas selon mes péchés, mais selon Votre Indulgence Infinie !

Ensuite il s'adresse au peuple, déclare :

– Je suis votre frère à tous et je suis chrétien. Je vous demande, même à ceux dont j'ai tué naguère les enfants innocents, de prier pour moi, au nom de la

Passion de Notre-Seigneur, et de me pardonner de bon cœur, comme vous entendez vous-mêmes obtenir le pardon de Dieu.

Le bourreau croise les bras. Il interroge le duc du regard. Mais l'évêque secoue la tête. Gilles peut encore se remettre à genoux, adresser une ultime prière.

— Monseigneur saint Jacques, Monseigneur saint Michel, en cette heure de péril, ne m'abandonnez pas. Veuillez me secourir, m'aider, prier Dieu pour moi, bien que je ne vous aie pas obéi comme je l'aurais dû... Monseigneur saint Michel, qu'il vous plaise de recevoir mon âme et de la présenter à Dieu...

Le bourreau s'approche enfin. Il relève Gilles, en s'excusant.

— Monseigneur, crient les chambriers, soyez fort ! vaillant chevalier en l'Amour de Dieu !... Souvenez-vous de la Passion de Notre-Rédempteur... Monseigneur Gilles !... Monseigneur... O Dieu, ayez pitié de lui...

Le bourreau a retiré l'échelle. Le corps de Gilles se balance au bout de la corde. Ses jambes remuent. Sa bouche béante cherche l'air. Les aides ont approché les torches des fagots. Des crêtes rouges fument vers les pieds de Gilles. Elles mordent les étoffes, entament la peau, s'enroulent autour de la taille...

C'est tout ce que voient Henri et Poitou. Les aides s'emparent d'eux, les hissent sur les échelles. Ils sentent le froid dur de la corde sur leur gorge, le coup de jarret qui les précipite dans le vide. Ce qu'ils voient encore, au-dessus des flocons de fumée, ce sont la mitre de l'évêque, les hermines de Monseigneur le duc puis, au-delà des têtes sans nombre, la Loire toute blanche, cisailée de mâtures, les clochers et les tours qui oscillent et s'embrument, avant de se renverser et de disparaître.

TABLE DES CHAPITRES

| | |
|---|-----|
| 1. Le plus shakespearien des Français | 5 |
| 2. Le 25 octobre 1440 | 6 |
| 3. La huque bleue | 10 |
| 4. Guillemette-la-Drapière | 18 |
| 5. Le sanglier | 24 |
| 6. Azincourt | 32 |
| 7. Le cheval poignardé | 42 |
| 8. Les démons des bois | 50 |
| 9. Catherine de Thouars | 58 |
| 10. Le sac en Loire | 65 |
| 11. En ces années | 71 |
| 12. Jeanne | 77 |
| 13. Orléans | 84 |
| 14. Le sacre | 92 |
| 15. Jeanne au bûcher | 98 |
| 16. Poitou | 107 |
| 17. Le chanoine de Saint-Hilaire | 114 |
| 18. Les Saints Innocents de Machecoul | 122 |
| 19. Le mystère d'Orléans | 131 |
| 20. Les lettres d'Interdit | 138 |
| 21. Les coffres de Champtocé | 149 |
| 22. Péronne Loessart | 156 |
| 23. Maître François | 167 |
| 24. Le diable Barron | 177 |
| 25. Les oblations sanglantes | 185 |
| 26. Saint-Étienne-de-Mer-Morte | 192 |
| 27. L'arrestation | 202 |
| 28. Le commissaire Elwen | 211 |
| 29. L'excommunication | 219 |
| 30. Condamnation de Gilles | 227 |
| 31. La fin de la nuit | 238 |
| 32. L'exécution de Gilles | 240 |

Achevé d'imprimer le 27 Juillet 1961, sur les presses de l'Impr. Mame
pour René Julliard, éditeur à Paris.

N° d'éditeur : 2426.

REQUIEM POUR GILLES

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
SUR ALFA DES PAPETERIES D'AVI-
GNON TRENTE EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS DE 1 A 30. PLUS
QUELQUES EXEMPLAIRES D'AU-
TEUR. LE TOUT CONSTITUANT
L'ÉDITION ORIGINALE.

Requiem pour Gilles

« Gilles de Rais est de son époque, celle de la Guerre de Cent Ans, et des Très Riches Heures du Duc de Berry, et il la dépasse. Soudard et mécène, jouisseur et dévot, instable et obstiné jusqu'à la sottise, intrépide compagnon de Jeanne et homme influençable, le plus pervers et le plus enfantin, déchiré par tous les remords, allant d'un excès à l'autre... Tantôt il apparaît semblable à ces personnes des enluminures dont les pourpoints et les chapeaux scintillent de pierreries, et tantôt sanglant et rugissant comme une bête fauve. » Ainsi Georges Bordonove résume-t-il le personnage extraordinaire et, dit-il justement, Shakespearien dont il fait revivre la tragédie à travers les témoignages de ceux qui le connurent, le servirent et l'exploitèrent, depuis l'enfance déjà inquiétante de l'orphelin élevé par un aïeul rapace, jusqu'au supplice final du Maréchal de France assassin, sodomite et sorcier, mais repentant, pendu et brûlé sous les yeux du Duc de Bretagne, de l'Evêque de Nantes et de la foule, le 26 octobre 1440.

OUVRAGE CHOISI PAR LE CLUB DES EDITEURS

DU MEME AUTEUR

LA CASTE

Prix du Renouveau Français 1952

PAVANE POUR UN ENFANT

LES ARMES A LA MAIN

Prix Eve-Delacroix 1956

LE BUCHER

DEUX CENTS CHEVAUX DORES

Grand Prix Littéraire des Librairies de France 1959

L'ENTERREMENT DU COMTE D'ORGAZ

LES TENTATIONS

